

L'UKRAINE

Edition non-périodique, publiée par W. Stepankowski

Adresse de la Rédaction de « L'Ukraine » : Imprimeries Réunies, S. A., Avenue de la Gare, 23.



N° 1

Lausanne, 1^{er} juin 1915.

N° 1

Lausanne, le 1^{er} juin 1915.

Cette publication a pour but d'informer impartialement tous ceux qui s'intéressent au peuple ruthène. Nous n'adoptons le point de vue d'aucun des partis différents qui divisent actuellement l'Ukraine. Nous voulons simplement présenter un tableau dans lequel un étranger, peu averti de ce qui se passe en Ruthénie, puisse apercevoir les mouvements profonds et compliqués qui s'unissent en ce moment dans la vie de ce peuple.

Le sol de l'Ukraine étant divisé entre l'Autriche-Hongrie et la Russie, nous allons constater le caractère double de la vie nationale de l'Ukraine qui laisse subsister quand même son unité essentielle.

L'Ukraine constitue un des théâtres les plus importants de la guerre ; le monde entier a les yeux fixés sur elle. Ses noms géographiques, les vues et les plans de son territoire sont devenus banals par leur reproduction constante dans la presse du globe. Mais y a-t-il beaucoup de personnes qui sachent au juste quel est le rôle joué par le peuple de ce pays dans ce vaste drame ? Y en a-t-il beaucoup qui connaissent ce peuple, sa vie, ses aspirations ?

Si nous disions qu'en cas de prolongation de la guerre, l'intervention croissante du mouvement nationaliste ruthène pourrait changer les chances relatives des belligérants, nous risquerions de provoquer les sourires ironiques de ceux qui ont leurs plans déjà bien définis sur le résultat de la guerre. Et pourtant une prétention comme celle-ci ne serait ni extravagante ni impossible.

Un grand peuple qui s'éveille, qui s'est déjà éveillé à la vie, a en lui les éléments d'une force incalculable ; l'ignorer ou en plaisanter serait une grave erreur.

Nous allons éclairer les points différents de la vie qui s'éveille en Ukraine. Nous espérons que nos lecteurs, auxquels nous voulons montrer et faire connaître l'âme de notre peuple, trouveront de la sympathie pour cette nation qui, autrefois grande, devait être frappée par les lois mystérieuses de la Providence, et opprimée et presque écrasée, devait se relever pour chercher des voies nouvelles à la lumière et à la liberté.

Nous allons montrer aussi comment les gouvernements de plusieurs pays ont commencé déjà à se rendre compte du mouvement national ruthène et quelle est leur politique respective envers lui. Nous espérons que les hommes influents qui auront le temps de lire notre publication, et de l'approfondir, useront un peu de leur pouvoir, de leur justice et de leur bonne foi pour faire cesser l'oppression, prévenir ses résultats dangereux et pour encourager notre mouvement national.

Nous sommes en contact avec toutes les organisations nationales, plus ou moins importantes, conservatrices, modérées et socialistes, autant de l'Ukraine russe qu'austro-hongroise, et nous considérons comme notre devoir de servir de moyen de communication entre les étrangers et l'Ukraine. Nous tâcherons de donner aussi des renseignements spéciaux sur tout ce qui concerne l'Ukraine aux personnes qui s'y intéressent.

FAITS DIVERS

Les Ruthènes de Galicie et de Bukovine.

Le Conseil général.

Au commencement de la guerre, déjà tous les partis politiques de la Galicie ukrainienne et de la Bukovine se sont réunis pour former une représentation générale de l'Ukraine autrichienne. Ainsi se forma le conseil général ukrainien (« Rada Holowna ukrainska ») composé des délégués du parti national-démocrate (le plus puissant parmi les partis politiques de la Galicie), du parti national de la Bukovine, du parti radical de la Galicie et du parti socialiste-démocrate de Galicie et de la Bukovine. M. Constantin Lewicky, chef du parti national-démocrate, leader du club ukrainien de Galicie au Parlement de Vienne et à la Diète de Galicie, a été élu président du Conseil. M. Nicolas de Wassilko, chef du parti national de la Bukovine et leader du club ukrainien de cette province au Parlement et à la Diète bukovinienne, a été élu vice-président, et M. Stepan Baran, secrétaire. Avec l'évacuation de Léopol par l'armée autrichienne, le conseil général ukrainien s'est transporté à Vienne, où il fonctionne jusqu'à présent. Il existe aussi à côté du conseil deux clubs parlementaires ukrainiens, les comités de tous les partis politiques (tous à Vienne) ainsi que plusieurs autres organisations moins importantes.

Les légionnaires ukrainiens.

L'attitude hostile des Ruthènes de Galicie et de Bukovine envers les Russes, qu'ils regardent comme les ennemis les plus acharnés de la renaissance de la nation ukrainienne, s'est manifestée dans la formation de légions ukrainiennes pour la défense de l'Ukraine autrichienne contre l'invasion russe. Ceux d'entre les jeunes gens qui n'étaient pas appelés par les autorités militaires sous le drapeau, s'organisèrent en légions nationales. Plusieurs dizaines de milliers se présentèrent volontairement au premier appel, tous prêts à se battre, les armes à la main. Mais le gouvernement autrichien, pour des raisons jusqu'à maintenant obscures, refusa d'armer tous ces gens et le nombre de ces légionnaires ne s'élève pas au-dessus de 10 000.

Les légionnaires ukrainiens sont divisés en deux corps ; un qui se bat en Galicie orientale, et l'autre qui opère en Bukovine ; tous les deux dans les Carpathes. La formation du premier de ces corps est due à M. Trylowski, l'organisateur excellent des « Eclaireurs » en Galicie, tandis que celle de l'autre à M. Nicolas de Wassilko, député bukovien. Ces deux corps ont montré une telle vaillance et une telle utilité, provenant de leurs connaissances du pays et de la langue, qu'ils sont devenus presque indispensables à l'armée austro-hongroise opérant sur le front de l'est. Plusieurs d'entre les légionnaires ont été déjà décorés de la médaille militaire en or, — la plus haute décoration qui existe en Autriche, — tandis que d'autres ont reçu des médailles d'argent. Les dépêches officielles du quartier général font une mention fréquente des légionnaires ukrainiens, et le prince-héritier qui a visité ses positions s'est exprimé avec beaucoup d'éloges sur leur compte.

Il est intéressant d'ajouter que parmi ces légionnaires formés d'étudiants, d'ouvriers et de paysans, se trouvent actuellement trois jeunes filles en uniforme, qui rivalisent de vaillance avec leurs camarades. Deux de ces guerrières ont déjà été décorées.

Beaucoup de ces braves ont déjà trouvé la mort sur le champ de bataille et beaucoup d'autres sont blessés.

L'administration des corps de légionnaires reste entre les mains d'un comité spécial qui est représenté dans le Conseil général.

L'action informative.

Les journaux ukrainiens ayant cessé de paraître en Galicie, quelques-uns d'entre eux ont été imprimés à Vienne, sous les

auspices du Conseil général. Ainsi le « Dilo », « Swoboda » et « Bukowyna » bien que d'un format fort diminué, paraissent régulièrement pour servir de communication entre les membres du peuple dispersés par la guerre. Les dernières pages de ces journaux sont couvertes d'annonces de gens qui cherchent leurs parents, leurs enfants, leurs femmes ou leurs maris. D'ailleurs ces journaux sont lus avec beaucoup d'intérêt par les nombreux prisonniers russes de nationalité ukrainienne qui entrent par ce moyen en contact intime avec leurs compatriotes de l'Autriche.

Pour informer les étrangers qui, jusqu'au moment où la guerre a éclaté en Galicie, ne savaient pour la plupart que très peu de ce qu'était la nation ukrainienne, le conseil ukrainien fait paraître des publications spéciales en langues étrangères qui devaient renforcer l'action informative. Ainsi a été fondé par exemple : l'« Ukrainisches Korrespondenzblatt » à Vienne ; des douzaines de brochures et publications différentes ont été mises en circulation ; des conférences nombreuses et des réunions étaient organisées partout où cela était possible. Toutes les publications du Conseil général font une propagande énergique pour la cause nationale ukrainienne, protestent contre la persécution de tout ce qui est ukrainien, qui persiste jusqu'à présent en Russie, et cherchent un appui pour la régénération de l'Ukraine dans les Empires alliés d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne.

L'action diplomatique.

Le Comité du Conseil général ukrainien s'est mis en rapports réguliers avec le gouvernement d'Autriche-Hongrie et celui de son alliée l'Allemagne. Un représentant du Conseil, muni de pouvoirs spéciaux, a fait un séjour prolongé à Berlin, pour faciliter les relations entre le gouvernement et le monde politique d'Allemagne et les milieux ukrainiens.

Les émissaires du Conseil général sont au travail dans presque tous les pays civilisés du monde entier, tâchant partout de gagner et d'organiser les sympathies pour la cause nationale ruthène. Quelques-uns de ces émissaires ont eu déjà des succès qui ont fait parler d'eux. Ainsi M. L. Cegoelski, député du Parlement de Vienne, et M. Stepan Baran, secrétaire du Conseil général, ont été autorisés pendant leur visite aux pays balkaniques dans le mois de novembre 1914, par M. Rodoslawow, premier ministre de Bulgarie, de publier ses sympathies pour la cause de la restauration de l'Etat indépendant ruthène, qu'il considère comme très désirable pour le peuple bulgare. « C'est cet Etat, disait M. Rodoslawow, qui libérerait la Mer Noire de la tyrannie moscovite. » L'archevêque de Sofia a béni les délégués ruthènes pour la reconstruction de l'Empire de Kiev dans ses limites anciennes sous le grand-duc Wladimir le Saint. En Turquie, les mêmes délégués ruthènes ont été reçus par Enver-Pacha et Talaat Bey, qui ont promis tous les deux de soutenir les aspirations nationales des Ruthènes de la même façon que le font les gouvernements de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne. (N. F. Presse.)

L'audience récente des leaders ukrainiens chez l'archiduc Frédéric, commandant de l'armée austro-hongroise, et chez Charles-François-Joseph, prince héritier de l'empire.

Le 15 avril, le président du Conseil général ukrainien, M. Constantin Lewicky, ainsi que le vice-président de la même organisation, M. Nicolas de Wassilko, ont été reçus par le commandant de l'armée austro-hongroise, le feld-maréchal archiduc Frédéric, et après par l'archiduc Charles-François-Joseph. Pendant ces audiences, M. C. Lewicky a souligné la loyauté envers l'empereur et l'état des soldats et des légionnaires ukrainiens qui se battent avec une vaillance de héros sur les champs de bataille. Il a aussi exprimé les sentiments de gratitude de la nation ukrainienne pour les soucis constants du quartier général pour les légionnaires ukrainiens. « Seul, sous le gouvernement d'Autriche-Hongrie, conclut M. C. Lewicky, nous voyons la possibilité de

notre développement progressif. » Chaque des archiducs répondit aux Ukrainiens par des mots chaleureux, soulignant la vaillance des soldats et des légionnaires ukrainiens de Galicie et de Bukovine, qui a été déjà plusieurs fois éprouvée. Pendant la conversation qui suivit les audiences, les deux archiducs ont exprimé leur sympathie pour la nation ukrainienne. Invités par l'archiduc Frédéric, les deux leaders ukrainiens ont participé au déjeuner. L'archiduc s'est séparé des chefs ukrainiens avec ces paroles, qui, dès lors, sont devenues célèbres dans toute l'Autriche : « Patience, nous aurons le dessus ! » (B. C. V.)

L'attitude de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne envers la question ukrainienne.

Le prince Lichtenstein sur l'importance de la Galicie.

A l'occasion de l'assemblée annuelle du parti chrétien-socialiste à Vienne, qui a eu lieu le 26 avril, le prince Lichtenstein a fait une conférence sur la guerre, pendant laquelle il a exprimé les opinions suivantes : La Russie s'est rendu compte qu'une gravitation de ses sujets ukrainiens vers l'Autriche commence à se produire, et elle s'est dit que si elle ne conquérirait et n'annexait pas la Galicie, l'agitation ruthène passerait sa frontière et qu'elle perdrait ainsi le midi de son Empire. Ce n'est pas la Serbie qui a fait entrer les Moscovites en guerre, mais bien la Galicie. Quant à nous, nous devons reconquérir la Galicie, qui, pour nous, est une barrière protectrice. Si nous ne reprenons pas cette province, nous sommes perdus. C'est de cette façon aussi que s'exprimait récemment, au Parlement hongrois, le comte Andrássy. (Reichspost.)

L'Autriche va former une province ruthène ?

D'après les bruits qui courent, le gouvernement autrichien se proposerait de partager la province actuelle de Galicie, après la reprise de cette dernière, de telle manière que les parties peuplées par les Ukrainiens soient unies avec les districts ruthéniens de la Bukovine, pour former une province autonome purement ruthène, avec la capitale et la Diète à Léopol. La partie occidentale de la Galicie, à l'ouest du San, ayant une population polonaise, serait attachée aux autres provinces de l'Empire, ou bien constituée en province autonome polonaise avec la Diète à Cracovie. Il est superflu d'ajouter qu'une telle mesure coïnciderait exactement avec les aspirations des Ruthènes, qui la désiraient depuis plusieurs années déjà.

Un Etat ukrainien indépendant.

Des déclarations publiques faites par les ministres bulgares et turques (MM. Rodoslawow, Enver-Pacha, Talaat Bey), il ressort que l'intention de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne serait, en cas d'une victoire complète sur la Russie, de former un Etat indépendant de l'Ukraine, sous la garantie de l'Europe centrale, et si c'est possible, aussi des autres puissances de l'Europe. Dans les milieux ukrainiens d'Autriche, on parle de la possibilité d'un Etat ukrainien sous un prince allemand ou autrichien.

Mais si la victoire remportée sur la Russie n'est pas complète ? Dans ce cas, alors, on suppose l'annexion à l'Autriche des provinces de l'Ukraine russe limitrophes de la Galicie. Les terres ukrainiennes s'uniraient alors sous la domination des Habsbourg, en une vaste province autonome — en un royaume peut-être, — qui aurait son parlement et son administration. En ce cas, la double monarchie se transformerait peut-être en monarchie triple.

Une grande dame russe, habitant la Suisse, a fait parvenir au comité ruthène de Vienne, sous l'impression des persécutions des uniates en Galicie, la somme de 500 fr., destinée à soulager la misère de ces malheureux.

Les Ruthènes de Russie.

Deux Congrès.

La guerre a frappé comme la foudre les Ukrainiens (Petits Russiens) de la Russie, qui n'étaient guère préparés aux événements. Il en est résulté parmi eux, pendant les premiers mois, une certaine désorientation. Enfin, on commença à bouger en Ukraine russe, et d'après une communication reçue par le Bureau ukrainien de la presse, deux congrès ukrainiens ont eu lieu en secret en Russie, au mois de février. Le premier, celui des éléments modérés, puissants dans le pays, a résolu de ne pas perdre la direction traditionnelle de la politique ukrainienne de Russie — celle de loyalisme envers le gouvernement de l'Empire. On a cité le traité de l'alliance de l'Ukraine avec la Moscovie (1654), confirmé par le serment solennel du gouvernement national ukrainien et par le peuple entier. On a décidé de regarder la politique actuelle moscovite envers les Ruthènes, — comme une erreur personnelle des gouvernants actuels. On a exprimé l'espoir que le gouvernement du tsar ouvre les yeux pendant ces jours difficiles, et corrige son attitude présente, qui n'est que maladroite.

Un autre congrès, celui du parti extrême, a eu lieu presque dans le même temps. Celui-ci est arrivé à la conclusion que le gouvernement russe n'est pas capable de traiter la nation ukrainienne selon ses promesses solennelles. Le congrès a constaté que la patience du peuple s'épuisait, et il a décidé d'organiser une propagande de la séparation de l'Ukraine et de la Russie. (B. U. P.)

Expression de loyalisme.

La Revue mensuelle «La Vie ukrainienne» (Ukrainskaia Jizn), paraissant à Moscou en langue russe, a imprimé, dans son numéro d'août, une expression de loyalisme au nom du peuple ukrainien de la Russie, au gouvernement du tsar. faite en des termes corrects et très dignes.

«La Vie ukrainienne» est le seul périodique consacré aux intérêts ukrainiens, qui ait survécu à la persécution aveugle de tout ce qui est ukrainien, établi en Russie au commencement de la guerre.

Le mouvement révolutionnaire.

D'après les numéros d'avril du «Novoie Wremia», un fort mouvement révolutionnaire, nationaliste et séparatiste, commence en Ukraine russe. D'après la même source, le mouvement a pour but la formation d'un Etat indépendant ruthénien, sous le protectorat de l'Autriche. Des proclamations proposant une révolution générale furent répandues en masse, et l'on aperçoit déjà une agitation anti-russe parmi les paysans et les ouvriers ukrainiens. Le «Novoie Wremia» demande l'application des mesures sévères et propose de terroriser les agitateurs en faisant pendre une centaine de personnes suspectes.

Le même journal russe, dans son numéro 14002 (du mois de mars) publie un article de M. Menchikoff, qui parle d'une grande agitation en Ukraine russe et des proclamations nombreuses anti-russes répandues à l'occasion de la fête nationale (le centenaire du poète Szewczenko) prohibée par les autorités. M. Menchikoff conseille au gouvernement de ne pas croire au loyalisme ukrainien qui, d'après

lui, n'est qu'une feinte. D'ailleurs, comme d'habitude, le publiciste moscovite ne donne point les preuves de ses allégations.

D'après les nouvelles reçues en Suisse et confirmées par les prisonniers de guerre de nationalité ukrainienne, qui se trouvent en grand nombre en Autriche et en Allemagne, un comité spécial en Ukraine russe fait une propagande énergique parmi les soldats ukrainiens de l'armée du généralissime grand-duc Nicolas, pour qu'ils se rendent en masse comme prisonniers de guerre aux armées d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, où les Ukrainiens sont mieux traités qu'en Russie.

L'attitude du gouvernement russe envers les Ukrainiens.

Tous les journaux ukrainiens sont supprimés.

La persécution de la presse et de la langue ukrainiennes dont se plaignaient à juste titre les Ukrainiens de Russie, a abouti, depuis le début de la guerre, à une prohibition complète de tous les journaux et de toutes publications en langue ukrainienne. Ainsi une langue parlée par plus de 30 millions de personnes, est exclue de la vie publique par un seul trait de plume.

L'orthographe ukrainienne considérée comme dangereuse.

On mande de l'Ukraine russe que le gouvernement se déclarait prêt à permettre quelques publications en langue ukrainienne, pourvu que l'orthographe employée ne fût pas celle de la langue ukrainienne, mais la russe. Jusqu'à maintenant, personne n'a profité de cette concession libérale du gouvernement moscovite. (La Vie ukr.)

Arrestation des journalistes ruthènes.

Tous les membres de la rédaction de la «Chaumièrè ukrainienne» (Ukrainska Hata), de Kiev, ainsi que nombreux autres journalistes ukrainiens de cette ville, ont été arrêtés par la police, sans aucune raison. Ceux des journalistes ukrainiens qui n'ont pas été arrêtés, mais qui se voyaient en danger de l'être et d'être déportés, ont fui l'Ukraine pour se rendre à Moscou et Petrograd, où ils peuvent séjourner sans craindre la police. D'après nos informations, une terreur policière règne partout en Ukraine, et beaucoup de personnes innocentes et loyales au gouvernement ont déjà été ses victimes. (La Vie ukr.)

Déportation d'un historien célèbre.

M. Michel Hruszewski, savant très connu, membre de l'Académie des sciences de Petrograd, auteur de l'Histoire de l'Ukraine, traduite en plusieurs langues, a été arrêté à Kiev et déporté en Sibérie. D'après la pratique habituelle, la police n'a donné aucune explication sur son action. M. Hruszewski est connu dans toute la Russie pour ses convictions russo-philosophes, dans le meilleur sens de ce mot. Les interpellations nombreuses auprès des autorités, venant des célébrités du monde savant russe, ne purent en rien jusqu'ici changer le triste sort du savant ukrainien

souffrant pour la seule raison de sa nationalité ruthène.

Promesses à tous les peuples excepté aux Ukrainiens.

La durée de la guerre est marquée en Russie par des promesses solennelles faites par le souverain, le généralissime et le gouvernement aux différentes nationalités de l'Empire. Les Polonais sont plus heureux que les autres sujets russes; on leur a promis une autonomie complète nationale dans les limites de la Russie. On a promis aux Juifs un traitement plus tolérant. Seuls, les Ukrainiens, les plus nombreux parmi les nationalités différentes de l'Empire russe, sont oubliés. On ne leur a rien promis. Cette injustice est ressentie péniblement par la nation entière, qui remplit ses devoirs envers l'Etat, malgré la politique stupide de persécutions et de chicanes. La jeunesse de l'Ukraine se consacre aux intérêts de la Russie; elle verse son sang pour sa défense. Le poids de la guerre porté par l'Ukraine est aussi lourd que celui porté par les autres parties de l'Empire, et pourtant...

L'Ukraine a une raison spéciale d'être blessée dans son amour-propre par l'oubli étranger du gouvernement russe quant à ses intérêts. L'Ukraine est un pays qui n'a jamais été conquis par les Moscovites. La Pologne a été conquise et reconquise, ainsi que les autres peuples de la Russie, tandis que les Ukrainiens se sont unis volontairement à la Moscovie, sont entrés en coopération historique avec le peuple russe, ont aidé ce dernier à faire toutes les conquêtes qui l'ont agrandi et rendu redoutable. Sans la coopération loyale de l'Ukraine, pendant ces deux siècles et demi, la Moscovie, cachée dans ses forêts serait peut-être restée jusqu'à maintenant sans aucune importance. Elle ne posséderait ni la Russie Blanche, ni la Lithuanie, ni la Pologne, et elle n'aurait pas d'accès à la Mer Noire. Il faudrait que le gouvernement russe ait un peu de tact et se rappelle les promesses solennelles faites au gouvernement ukrainien au temps de l'union ukraïno-moscovite.

Les Russes en Galicie.

Le Journal de Genève du 15 février 1915 écrit :

Malgré les critiques des journaux libéraux russes, comme la «Rietch», les «Rousskia Viedomosti», etc., et même de certains organes conservateurs, le «Golos Moskvy», le «Kolokol», la nouvelle administration russe a inauguré en Galicie, sous l'influence du parti nationaliste et clérical, une politique de russification très fâcheuse.

La Galicie orientale, habitée par quatre millions de Ruthènes et un million et demi de Polonais et de Juifs est devenue le champ d'action du parti nationaliste, qui y règne en maître aujourd'hui, à la suite des armées russes victorieuses.

En dépit de la proclamation du grand-duc Nicolas, qui assurait le libre exercice de leur langue et de leur religion aux peuples slaves de l'Autriche, voici les mesures que le général gouverneur comte Bobrinsky a prises en Galicie :

Tous les journaux ruthènes (ukrainiens) sont suspendus, toutes les bibliothèques fermées, ainsi que les sociétés coopératives

et les associations intellectuelles, la «Pros-wita», entre autres, qui comptait 150 000 membres, 3000 bibliothèques et 1000 caisses d'épargne. Le musée national ukrainien est fermé et ses collections ont été transportées en Russie.

L'université et toutes les écoles sont fermées, en attendant que les instituteurs et professeurs aient appris le russe. (Ces nouvelles sont officielles et ont été publiées dans le «Voiennoïe Slovo» de Lemberg (Lvov) et tous les journaux russes, comme d'ailleurs celles qui suivent).

Par un ordre du 30 septembre 1914 tous les livres ruthènes imprimés en Galicie, et même les livres de prières, doivent être déposés aux bureaux de police pour y être détruits, sous peine, pour leurs propriétaires, de trois mois de prison ou de 3000 roubles d'amende. La correspondance, même privée, en langue ruthène, est défendue.

Ces mesures s'aggravent d'atteintes portées au domaine religieux. Sous prétexte que les Ruthènes sont des Russes (s'ils le sont, pourquoi les russifier?) et qu'ils ont été orthodoxes il y a 300 ans, on a organisé une énergique propagande, sous la terreur des baïonnettes, en faveur de la sainte orthodoxie. On organise, toujours sous l'œil vigilant des cosaques, un «plébiscite» où les paysans galiciens doivent choisir entre la religion qu'ils pratiquent depuis trois siècles et l'orthodoxie.

Le 14 septembre 1914, la Société cléricale et nationaliste «Russo-Galicienne» à Petrograd a discuté les méthodes qu'il fallait employer pour «convertir» la Galicie.

Elle a décrété la nécessité de reléguer le métropolitain uniéte, Mgr André Szeptycki, de chasser les moines basiléens, de confisquer leurs biens et de remplacer les prêtres récalcitrants par des popes russes. Le célèbre agitateur orthodoxe et député à la Douma, l'archevêque Euloge, dans une conversation avec le correspondant du journal «Dien», s'est prononcé pour la nécessité de la «conversion» immédiate des Ruthènes. Tout en assurant le correspondant du journal «Kiew» qu'il est faux que l'on use à cet effet de mesures violentes, l'archevêque Euloge a déjà fait transporter de Lemberg à Kharkof plus de 300 enfants pour les faire élever dans sa religion.

Le «Dziennik Kyowski» du 29 décembre nous informe que la veille 70 petits garçons et 34 fillettes ruthènes, orphelins, ont traversé Kiev pour être transportés en Russie par ordre de l'archevêque.

Nous savons que le métropolitain ruthène de Lvov (Lemberg), Mgr André Szeptycki, a été arrêté et déporté dans le fond de la Russie (d'abord à Nijni-Novgorod, puis à Koursk), pour avoir protesté. Il est le chef de l'Eglise uniéte ruthène, qui compte 2325 prêtres et 3540 000 fidèles en Galicie, sans compter la Bukovine et l'Amérique, où se trouvent près d'un million de Ruthènes.

Malgré les assurances des prélats orthodoxes, le sort de la religion uniéte paraît décidé : dans une allocution déjà célèbre, le gouverneur général Bobrinsky a déclaré qu'il ne reconnaissait que trois religions : l'orthodoxe, la catholique et la juive. Il est toujours fâcheux qu'un général se mêle de théologie. Ce haut dignitaire oubliait volontairement non seulement les uniétes (que d'ailleurs on peut considérer comme catholiques) mais un peu naïvement les protestants, les musulmans et d'autres.

20 000 fonctionnaires des postes, che-

WASSYL SZCZURAT

Relations franco-ukrainiennes¹.

Quand je traduisais, il y a vingt ans, en langue ukrainienne, «La chanson de Roland», rien ne m'a plus frappé que la ressemblance du poème français avec l'ancien poème épique de l'Ukraine «La chanson de campagne du prince Igor». Cette ressemblance a été reconnue plus tard par le savant russe Kalinack. Dans ces deux poèmes, il s'agit de la guerre que des chevaliers chrétiens font à des païens barbares. Dans tous les deux, après de brillantes victoires vient la catastrophe. C'est l'égoïsme des chrétiens qui en est la cause; dans le poème français, c'est la trahison de Ganelon; dans celui de l'Ukraine, c'est l'égoïsme des princes.

Chacun de ces poèmes se termine par une condamnation sévère des coupables.

Les personnages principaux des deux poèmes sont analogues : Charles et Igor, Roland et Wsewolod, Alda et Jaroslavna, les chefs mahométans et les khans polovetsks. Pourrait-on expliquer cela comme une suite du hasard? On n'admettra pourtant pas que le hasard ait pu causer l'analogie frappante des idées et des formes d'expressions poétiques qui sont si caractéristiques dans les deux poèmes. Les conceptions d'honneur et de gloire chevaleresques dans le poème ukrainien sont identiques à celles de la chanson française, et quant au culte de la femme, il se manifeste d'une façon plus prononcée dans le poème de l'Ukraine que dans celui de la France.

¹ Un connaisseur sérieux de la littérature de son pays, M. Wassyl Szczurat, écrivain galicien, très populaire en Ukraine, a répondu immédiatement à notre invitation de collaborer à notre publication, et nous a envoyé l'article que nous reproduisons ici.

Or, d'où provient cela dans un poème ukrainien de la fin du XII^e siècle? Comment expliquer ces liens avec l'épopée française?

Si, en cherchant une réponse, nous tournons nos regards vers le pays d'origine des fondateurs de l'Etat ukrainien sur le Dniépr, la tradition des fréquentes campagnes des Vikings scandinaves en France nous la donnerait peut-être. Que de ressemblance dans les récits des campagnes des Vikings en Ukraine, conservés dans les annales ukrainiennes, avec les récits analogues de la chronique française!

La légende de ce prince de Kiev, qui, dans sa campagne contre Constantinople, sut employer ses bateaux sur terre d'une manière identique à celle qu'employèrent ses compatriotes normands pendant une campagne contre Paris, nous fournirait déjà un lien de ressemblance.

Tout en cherchant des traces plus anciennes encore, nous en trouvons déjà une centaine d'années auparavant. Le roi français Henri I^{er} (1013-1060) avait épousé Anne, fille de Jaroslav le Sage, grand-duc de Kiev. Après la mort de son mari jusqu'en 1074, elle signait les décrets royaux, avec son fils mineur, «Anna Dei gratia Francorum Regina». A cette époque, elle s'était remariée au comte Rodolphe de Créquy; mais c'était plutôt un lien platonique, comme d'ailleurs ses relations avec son beau-frère Baudouin, tuteur de son fils. Le cœuer d'Anne s'était détourné de tout ce qui était mondain. Les papes Nicolas I^{er} et Grégoire VII ne tarissaient pas en éloges pour ses vertus, et d'après les écrivains de l'époque elle «plus de futuribus, quam de presentibus cogitabat». Bien qu'elle vint de Kiev, Anne était de religion catholique, car la séparation des Eglises ne se produisit que deux ans après son départ. Un jésuite, le P. Menestrier, a trouvé en 1682, dans l'Abbaye Cistercienne de Villers, sa pierre tombale, avec sa statue et une inscription.

Au XVII^e siècle, Maséré, dans ses biographies des rois de France, a reproduit ses traits d'après un portrait qu'il aurait trouvé dans l'église de St-Vincent, près de l'ancien château de Senlis, dans le voisinage de

Paris, où elle résidait jusqu'en 1074. Un autre savant, Paradin, a trouvé ses armoiries, composées de lys, d'une porte d'un donjon avec couronne au-dessus. Dans la porte du donjon, les savants ukrainiens veulent voir la porte d'Or de Kiev, bâtie par Jaroslav le Sage. On voudrait considérer aussi comme une relique de Kiev l'évangile célèbre sur lequel les rois de France prêtaient serment lors de leur couronnement, l'évangile slave de Reims. Il serait à peine admissible de penser que la princesse ukrainienne n'eût rien apporté avec elle de la maison paternelle. Il serait possible que ce fût du temps d'Anne que proviendrait aussi ces manuscrits et livres en langue slave qu'admirait encore le tsar Pierre-le-Grand à la Sorbonne? Le souvenir de Kiev se voit beaucoup plus clairement dans les mémoires de l'évêque catalan Roger, qui, avec un autre évêque, Valtérius, et une nombreuse suite, avait visité cette ville en 1049 pour escorter Anne à Paris. Il avait parlé avec Jaroslav en latin et avait été admis à vénérer la tête de saint Clément, qui venait d'être retrouvée et apportée à Kiev. Un récit ukrainien de la délégation française, écrit sur un ancien parchemin, a été vu par Stephan Karpenko à Pereiaslav, en 1830.

La tradition des rapports qui existaient entre les deux peuples si éloignés l'un de l'autre devait être au commencement du XII^e siècle encore très vivace, aussi bien en Ukraine qu'en France, lorsque un pèlerin ukrainien, le moine Danylo, se présenta chez le roi de Jérusalem Baudouin. C'est ainsi que Danylo décrit lui-même cette rencontre : «Vendredi-Saint, j'allais au-devant du prince Baudouin et me prosternais devant lui. Lorsqu'il me vit humble moine, il m'appela à lui avec bonté et me dit : «Que veux-tu, o moine ruthène? C'est un homme bienveillant et très modeste, et il n'y a point d'orgueil en lui. «O mon Prince, o mon Seigneur! dis-je, je te prie au nom de Dieu et des princes ruthènes, permets que moi aussi je place un cierge sur le Saint Tombeau pour la terre Ruthène entière! Alors, il me permit avec plaisir et avec amour de mettre mon cierge sur le Tombeau de Dieu et envoya un homme

avec moi, son meilleur serviteur, au supérieur du cloître de la Sainte-Résurrection et à celui qui garde la clef divine.»

C'est ainsi que décrit l'auteur de la description du voyage à Jérusalem le privilège spécial qu'il a reçu de Baudouin pour sa nation. Son récit constitue une des œuvres les plus populaires de l'ancienne littérature ukrainienne, il a été reconnu dans toute l'Europe (voir l'opinion du prof. Sepp) comme une source précieuse d'informations archéologiques et topographiques pour la Terre Sainte et a été traduit en différentes langues étrangères (La traduction française, faite par Noroff, date de 1864.).

Voilà quelques traces des rapports franco-ukrainiens lors de l'époque de la gloire du peuple ruthène. Dans l'époque qui suivit ces rapports se renouvelèrent plusieurs fois et il arriva même que la France en ses projets politiques tourna les yeux vers l'Ukraine.

La fin du XVI^e siècle et le commencement du XVII^e siècle fut une période pendant laquelle beaucoup de Ruthènes, d'après Sylvestre Kossow, le savant ukrainien contemporain, parcouraient l'Europe occidentale «pour y chercher la culture occidentale». En ce temps-là étudiait aussi — pas à la Sorbonne comme on l'a supposé jusqu'ici, mais à la Flèche, dans le Collège des Pères Jésuites français, — le jeune Petro Mohyla, devenu plus tard Métropolitain de Kiev et un théologien célèbre. A la Flèche, il avait été le camarade de Descartes. En fondant plus tard le fameux collège de Kiev, qui fut transformé en Académie, P. Mohyla n'avait pas besoin de prendre modèle pour ses plans, les collèges jésuites de la Pologne. Comme modèle, il se servait de celui de la Flèche et c'est pour cela que le Collège kievien différait tellement des collèges polonais contemporains. On n'a pas encore démontré si le système scolastique qui régnait au Collège de Kiev, était celui que P. Mohyla avait apporté de France, et s'il portait des traces de nominalisme, qui était contraire à l'instruction des scolastes-réalistes. Et pourtant, il serait intéressant de savoir

mins de fer, etc. de l'ancienne administration autrichienne, tous Galiciens, sont aujourd'hui sans places, dans la plus noire misère. Ils ont été remplacés par des Russes, venus du fond de la Russie, qui ne comprennent même pas la langue du pays. Le député nationaliste Tshihatchoff demande la colonisation de la Galicie par les paysans russes et annonce déjà l'envoi de 300 000 colons moscovites.

Les journaux russes de la gauche comme de la droite, et même certains journaux nationalistes (l'«Outro Rossii») critiquent ces regrettables mesures en Galicie.

Les plans galiciens des Russes.

Le rapport de M. Pourichkewitch, un employé d'Etat pour les commissions extraordinaires importantes, nous donne l'idée de ce que la Russie veut faire de la Galicie. D'abord une administration russe doit être introduite en cette province. Les arrondissements galiciens sont déjà changés en «gouvernements» russes. Quant au principe de représentation, celui-ci ne va être appliqué ici, même en ces limites étroites, tel qu'il est pratiqué en Russie maintenant. «Il faut simplifier l'administration.» Le fonctionnement des représentants des arrondissements doit cesser. Les mairies des villes conserveront leurs fonctions, mais ces dernières seront limitées. La même «simplification» est recommandée par le projet de M. Pourichkewitch pour la solution de la question nationale. Il souligne qu'à Léopol on n'a pas encore tout fait pour préparer la place à l'administration russe. Il reste par exemple jusqu'ici les inscriptions polonaises (celles en langue ukrainienne ont été abolies déjà depuis longtemps), les règlements autrichiens des postes et des tramways, etc. La langue ukrainienne n'est pas du tout mentionnée dans le projet. Le but de ces mesures est, comme on le voit, une russification complète du pays. (B. U. P.)

La presse suisse.

La Gazette de Lausanne (du 13 avril 1915) publie un long article sous le titre «Les Russes en Galicie», dont nous reproduisons quelques extraits :

Serait-il naturel de priver un peuple de quatre millions d'âmes (rien qu'en Galicie) de sa langue, parce qu'elle «ressemble» à la langue russe; de sa religion, parce qu'il y a trois cents ans elle était orthodoxe; de sa culture si riche, de ses écoles et de ses lycées, de ses journaux, de ses musées, de lui enlever tous ses livres, même ses livres de prières, et de déporter ses prêtres quand ils protestent, en commençant par le chef de son Eglise?

Ce point de vue, qui n'est pas celui de tous les Russes, diffère trop du point de vue européen et humain, fût-il juste historiquement.

Or il ne l'est pas. La Galicie n'a jamais appartenu à la Russie. Royaume indépendant au XIII^e et au XIV^e siècles (le titre de roi de Galicie et Lodomerie [Volhynie] fut accordé au roi Danilo par le pape Innocent IV), elle passa par héritage aux rois de Pologne, dont les droits furent contestés par les rois de Hongrie, mais jamais par les grands-ducs de Moscou. Elle passa à l'Autriche lors du démembrement de la Pologne.

Nous croyons qu'un mouvement natio-

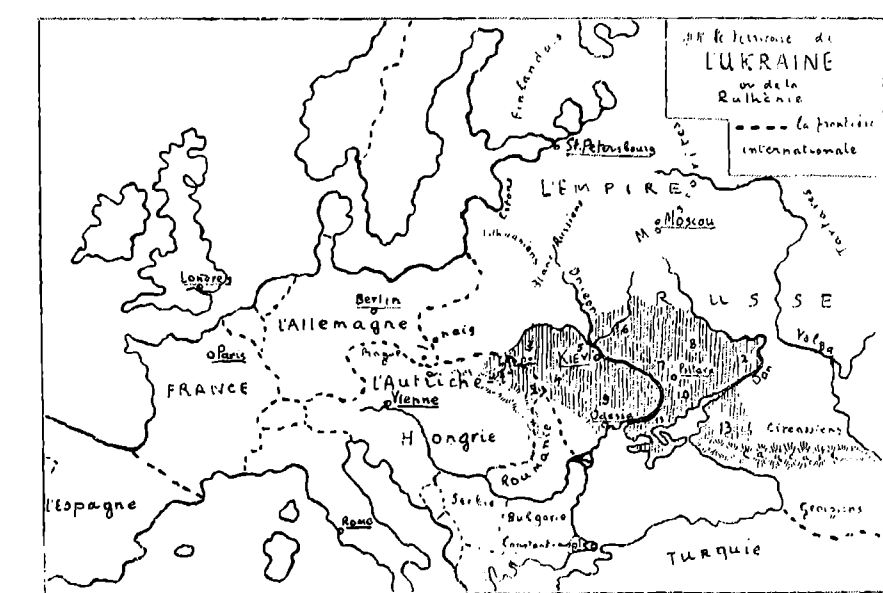
celà pour éclairer la question soulevée par le prof. Gerlin, celle de l'origine de quelques expressions nominalistes de Descartes; j'ai déjà parlé de ces choses, il y a plusieurs années, à l'occasion des recherches du prof. Balumker, dans mes deux publications sur *Les sources ukrainiennes de l'histoire de la philosophie*. Si on pouvait trouver des traces du nominalisme dans la philosophie kievienne du XVII^e siècle, on pourrait dire avec plus de confiance que le Collège de La Flèche, où le Père Varon était le professeur commun de Descartes et de P. Mohyla, a été la source de ce nominalisme.

J'ose admettre qu'il serait possible de prouver cela. Ainsi, par exemple, en 1701, la mission jésuite à Moscou était fort inquiétée par la popularité croissante de la philosophie de Descartes (*sententia transsubstantionis praedictae*) vers laquelle inclinaient les savants ruthènes que le tsar Pierre-le-Grand avait fait venir à Moscou de Kiev.

Au XVII^e siècle, le lien entre l'Ukraine et la France se faisait voir encore autrement. Les contes d'origine française devinrent populaires dans la littérature ukrainienne, comme *Bova Korolevitch*, *Tristan et Isolde*, *Mélusine*, *La belle Magelonne*. Le drame religieux français eut, lui aussi, une influence considérable sur la littérature ukrainienne de ce temps.

Le grand intérêt qu'avait évoqué en France l'insurrection contre la Pologne, sous B. Chmielnicki, engagea quelques Français à visiter l'Ukraine. Nous possédons de cette époque plusieurs descriptions détaillées de l'Ukraine, parmi lesquelles celles de Levasseur de Beauplan et de Chevalier sont les plus connues.

Le lien purement politique qui s'établit entre l'Ukraine et la France au temps de l'hetman Mazepa fut plus important. Ce dernier était soutenu, en son entreprise d'abolir la suprématie moscovite en Ukraine (au commencement du XVIII^e siècle) par le gouvernement français. Ce soutien, dont Charles XII, roi de Suède, et sa créature Stanislas Leszcynski, roi de Pologne, étaient les intermédiaires,



Les provinces : 1, la Galicie; 2, la Bukovine; 3, la Volhynie; 4, la Podolie; 5, Kiev; 6, Tchernikow; 7, Poltava; 8, Charkow; 9, Kherson; 10, Katerinoslaw; 11, Tauris; 12, Le Don; 13, Kouban.

nal ne se crée pas, qu'il surgit de la vie même d'un peuple. L'assassinat du comte Potocki, gouverneur de Galicie, par un étudiant ukrainien, démontre que les Polonais sont peu aimés. Les Russes ne le sont guère plus; sur 62 députés ruthènes dernièrement élus à la Diète de Galicie, deux seulement étaient russophiles.

En ce qui concerne la question religieuse, l'Union des Eglises n'est pas une invention des rois de Pologne; au XV^e siècle déjà (en 1439), le métropolite de Kiev, Isidore, alla signer, avec le pape et l'empereur Jean Paléologue, l'Union de Florence qu'a immortalisée la fresque de Benozzo Gozzoli dans la chapelle Riccardi.

Au surplus, l'orthodoxie pour laquelle les Ruthènes combattaient au XVII^e siècle n'était pas l'orthodoxie que Mgr Euloge représente aujourd'hui : l'Eglise russe officielle, depuis Pierre-le-Grand, est surtout une institution politique, une sorte de département politique. L'Eglise ruthène a toujours été autonome, comme l'Eglise orthodoxe roumaine, assez malmenée aujourd'hui en Bessarabie.

Forcés de «retourner» dans le giron de l'Eglise officielle, les Ruthènes de Cholm se sont rendus célèbres par leur héroïque résistance. Il paraît que malgré l'envoi de 600 popes et la déportation de 400 prêtres uniates, la propagande orthodoxe russe n'avance pas en Galicie. En Ukraine russe, des masses de paysans et certains intellectuels (comme un des notables du parti ukrainien, M. Lozinsky) préférèrent embrasser le protestantisme et on a vu, au moment de la promulgation de la liberté religieuse, des villages entiers passer au baptême.

Le séparatisme politique n'existe pas pour le moment en Ukraine, mais une persécution maladroite pourrait le faire naître. Ce ne sont ni les Polonais, ni les Allemands ou Autrichiens qui ont inventé la question de l'Ukraine, c'est l'oppression russe. Les mesures ineptes tendant à l'anéantissement, non pas d'un mouvement politique, mais d'une langue vivante, d'une culture, d'une religion, ne peuvent qu'envenimer l'état des esprits, même parmi ces populations tranquilles, loyalistes et en somme indifférentes à la politique. On ne comprend pas plus en Russie qu'en Prusse

res, était de nature diplomatique et financière. Bien que l'entreprise de Mazepa n'ait pas réussi, la France ne cessa pas de le soutenir, grâce à quoi il put finir tranquillement ses jours, comme émigré. Cet homme a été immortalisé en France, non seulement par Voltaire dans sa biographie de Charles XII, mais aussi par Victor Hugo, tandis que Vernet le popularisait dans ses tableaux.

C'est dans des circonstances tout à fait différentes, mais cette fois-ci accompagnées d'un contact personnel, que les relations franco-ukrainiennes furent reprises à la fin du XVIII^e siècle. Il s'agit de la rencontre de Louis XV et de Cyril Razumowsky, le dernier hetman de l'Ukraine. Ce dernier avait été élève des écoles de Strasbourg, où il envoya ses fils aussi pour leur éducation. Pendant son séjour en France, l'hetman fut reçu en audience par le roi et se lia d'amitié avec son ministre Choiseul. Dans son théâtre privé à Hlouhow, on jouait presque exclusivement des pièces françaises. Razumowsky a nommé d'Alembert membre de l'Académie des sciences de St-Petersbourg, dont il était président. Et la popularité que possédaient les œuvres de Rousseau en France fut la raison principale pour laquelle l'hetman de l'Ukraine, voulant retenir le philosophe chez lui, lui offrit une de ses grandes propriétés en Ukraine.

Comme jadis Charles XII, Napoléon pensa pendant quelque temps, porter, par l'aide de l'Ukraine, un coup mortel au colosse russe. Le livre de Lesure sur *Les Cosaques de l'Ukraine*, fut écrit et imprimé par son ordre.

Pour la dernière fois, l'espoir des Ukrainiens se tourna vers la France, quand leur savant Michel Dragomanow déposa sa protestation au Congrès littéraire de Paris, en 1878, contre l'ukase moscovite de 1876, par lequel la langue et la littérature ukrainiennes étaient proscrites en Russie. Il avait espéré mais en vain que les sympathies de l'opinion publique française auraient des résultats importants pour la cause de sa patrie.

qu'il n'y a pas de lien plus puissant que la liberté.

On a comparé l'Ukraine à la Provence. C'est une erreur. La Provence a été aussi longtemps à la France que l'Ukraine a vécu à part de la Russie. Mais il y a surtout dans les liens qui unissent ces provinces à leur métropole une trop grande différence. Le plus grand poète provençal a été décoré par la France; le plus grand poète de l'Ukraine a été déporté en Sibérie, et aujourd'hui encore son plus grand savant, l'historien Michel Hruszewski, prend le même chemin, sans jugement, sur la simple dénonciation d'un nationaliste quelconque.

Away! Away!
En avant! en avant!

BYRON. *Mazeppa*.

Ainsi, quand Mazeppa, qui rugit et qui pleure,
A vu ses bras, ses pieds, ses flancs qu'un sabre
Tous ses membres liés [effleure,
Sur un fougueux cheval, nourri d'herbes marines,
Qui fume, et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds;

Quand il s'est dans ses nœuds roulé comme un
Qu'il a bien réjoui de sa rage inutile [reptile,
Ses bourreaux tout joyeux,
Et qu'il retombe enfin sur la croupe farouche,
La sueur sur le front, l'écume dans la bouche,
Et du sang dans les yeux,

Un cri part; et soudain voilà que par la plaine
Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,
Sur les sables mouvants,
Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre
Pareil au noir nuage où serpente la foudre,
Volent avec les vents!

Ils vont.
Voilà l'infortuné gisant, nu, misérable,
Tout tacheté de sang, plus rouge que l'érable
Dans la saison des fleurs.
Le nuage d'oiseaux sur lui tourne et s'arrête;
Maint bec ardent aspire à ronger dans sa tête
Ses yeux brûlés de pleurs.

Eh bien! ce condamné qui hurle et qui se traîne,
Ce cadavre vivant, les tribus de l'Ukraine
Le feront prince un jour.

Un jour, semant les champs de morts sans sépulture,
Il dédommagera par de larges pâtures [tures,
L'orfraie et le vautour.

Sa sauvage grandeur naitra de son supplice.
Un jour, des vieux hetmans il ceindra la pelisse,
Grand à l'œil ébloui;
Et quand il passera, ces peuples de la tente,
Prosternés, enverront la fanfare éclatante
Bondir autour de lui!

Il crie épouvanté, tu poursuis implacable.
Pâle, épuisé, béant, sous ton vol qui l'accable
Il ploie avec effroi:
Chaque pas que tu fais semble creuser sa tombe.
Enfin le terme arrive... il court, il vole, il tombe,
Et se relève roi!

VICTOR HUGO.

Informations générales.

I. Le territoire, la race et la langue.

Le territoire que nous nommons aujourd'hui l'Ukraine (ou Ruthénie et Petite Russie) s'étend des Carpathes et du fleuve San à l'ouest au Don et aux monts du Caucase à l'est. Au nord, il est nettement borné par les marais de Pinsk et par la région des grandes forêts des bords du Pripiet et de la Désna, et les affluents du Dniepr; de là, il descend vers le sud, où il acquiert le caractère de la steppe, vers la mer Noire et celle d'Azov qui forment ensemble la limite méridionale de l'Ukraine. Ce pays immense a environ 350,000 kilomètres carrés en superficie et égale au point de vue de son étendue territoriale la majorité des Etats d'Europe; seule la Moscovie ou la Grande Russie est plus vaste. L'Autriche-Hongrie se compare à peine avec l'Ukraine, tandis que l'Allemagne est presque une fois et demie plus petite.

Au point de vue géographique l'Ukraine si bien marquée sur la carte par ses limites naturelles (montagnes, fleuves et mer) doit être considérée comme possédant une position très favorable. Elle domine au nord la mer Noire et est traversée par de grands

fleuves (le Dniepr, le Don, le Dniestr et le Boug) qui sont tous navigables.

Géologiquement, le territoire d'Ukraine embrasse presque toute la zone de la terre noire d'une fabuleuse fertilité. Ce sont ces qualités géologiques qui ont fait de l'Ukraine, le grenier de la Russie entière (qui importe son grain de l'Ukraine) et presque de toute l'Europe qui, sous le nom de «grain russe», ne reçoit que du grain ukrainien. Le fer de Katerinoslaw et le charbon du Don, ainsi que l'huile de Galicie et du Kouban, ces objets de l'exploitation capitaliste française, belge, anglaise et américaine, sont les produits du sol béni de l'Ukraine.

L'étendue actuelle du territoire peuplé par le peuple ukrainien est le résultat de la colonisation ruthène qui a eu lieu pendant ces deux derniers siècles, mais cet espace territorial a été toujours peuplé par des tribus, liées à la race ukrainienne d'aujourd'hui par leur sang, et qui se sont confondues avec elle en lui en communiquant leurs traits, leur caractère et leur langue. Le nom d'Ukraine était déjà employé dans la littérature du pays depuis le XII^e siècle. Pevsonnell, dans ses *Etudes historiques* a cherché ses origines dans le terme romain *Acheronia* qui était appliqué au pays situé sur les deux rives du Dniepr moyen. Dans la langue du pays le mot Ukraine signifie *La Contrée*, le pays, et est employé dans ce sens.

La race ruthène est très mélangée, comme le sont d'ailleurs toutes les autres races d'Europe; pourrions-nous dire que celle-ci soit plus mélangée que les autres, par le fait que depuis les siècles les plus éloignés, l'Ukraine servait de passage à toutes les races qui de là se dirigeaient vers l'Europe occidentale pour détruire l'Empire Romain et pour fonder de nouveaux Etats. Elle était habitée par les Cimmériens, quand les Scythes vinrent au VII^e siècle avant Jésus-Christ, pour les soumettre, et pousser vers l'ouest. Aux Scythes proprement dits succédèrent les Sarmates qui n'étaient peut-être que des Scythes d'une autre tribu. Ensuite vinrent les Alains et les Goths, qui fondèrent le premier Etat historique de l'Ukraine (entre le IV^e et le VI^e siècle). Les Huns habitèrent pendant une centaine d'années dans la steppe, puis vinrent les Poloviens et les Petchénèques. Lorsqu'elle surgit vers la fin du IX^e siècle des ténèbres de la barbarie, l'Ukraine, qui dès lors commence son histoire ininterrompue jusqu'à nos jours, parlait une langue d'origine slave. L'histoire ne nous dit pas quelle était la relation entre l'élément ethnique slave et toutes les peuplades qui habitèrent l'Ukraine. Ce pouvaient être des conquérants qui ont soumis, assimilé, ou exterminé et expulsé leurs prédécesseurs ou, comme le disent quelques savants, c'étaient peut-être les descendants des anciens Scythes.

Le mélange de sang qu'a subi l'Ukraine ne finit pas avec l'apparition d'éléments slaves. Les Normands, venus au X^e siècle, formèrent l'aristocratie du pays. Les Tartares durent laisser de leur sang, eux aussi, bien que leurs invasions n'aient jamais été durables. Nous ne pouvons omettre l'addition du sang lithuanien et polonais, pendant les trois siècles que l'Ukraine était sous la domination de ces deux nations (XIV^e-XVII^e). Les Cosaques, à cause desquels on a nommé l'Ukraine, en France et en Angleterre, entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, «le pays des Cosaques», n'étaient que des Ukrainiens, bien qu'ils se prétendissent être les descendants des Cimmériens, des Sarmates et des Chazars (les derniers habitaient anciennement entre le Don et la Volga et étaient soumis à l'Ukraine). Il arrive que les voyageurs d'aujourd'hui soient souvent frappés par ce qu'ils appellent la présence du type «celtique» chez les Ukrainiens. (Voir par exemple: Clarke: *Travels in Russia*; Barnes Steveni: *Things Seen in Russia*); d'autres, par la fréquence du type germanique, même scandinave. L'écrivain anglais Barnes Steveni disait que personne n'avait plus le type ukrainien que le prince de Bismarck. D'après la statistique, le type brun prédomine dans la population du pays, les blonds avec des yeux gris sont en minorité. Au point de vue physique, les Ukrainiens sont bien faits, de grande taille et robustes, ce qui les rend un élément d'élite dans les armées russe et autrichienne. Les hommes sont souvent flegmatiques et taciturnes, tandis que les femmes sont ordinairement très vives. La population de l'Ukraine dépasse en ce moment 43 millions et se compose de Juifs (qui parlent un patois allemand et forment le 10 % de la population); de Polonais (ou qui se disent Polonais) 6 %; de Russes (ou qui se disent tels) 6 %; le reste (près de 35 000 000) parle la langue nationale, qui est riche et très mélodieuse. Les traits caractéristiques de cette langue sont les diminutifs employés à profusion, même les diminutifs des verbes. Le changement d'accent d'après les exigences de l'euphonie, ainsi que l'extension ou la diminution du nombre des syllabes, rendent cette langue très adaptable à la versification.

L'ukrainien, comme langue, diffère du polonais et du russe comme le français de l'italien et de l'espagnol. Sa littérature est considérée comme occupant la troisième place parmi les littératures slaves; et le grand poète national Szevchenko (Chevchenko) est reconnu comme un des plus grands poètes du monde slave entier.

Les émigrants ukrainiens aux Etats-Unis.

Les émigrants ukrainiens aux Etats-Unis, qui sont très nombreux (plus de 500 000), ont convoqué un congrès national de toutes les colonies ruthènes d'Amérique, qui a eu lieu au mois de décembre, à Philadelphie. Les Ukrainiens-Américains ont pris la résolution de protester contre l'invasion moscovite de la Galicie et contre les méthodes russes employées par eux dans cette province (la persécution religieuse et nationale des Ukrainiens, les déportations, etc.).

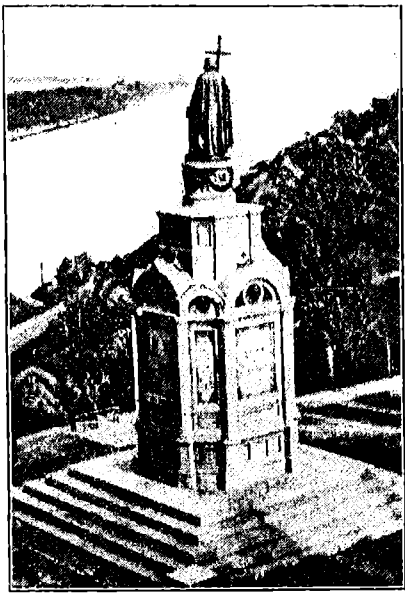
Un Conseil général ukrainien d'Amérique a été fondé d'après le modèle du Conseil ukrainien d'Autriche.

La souscription, gracieusement ouverte par la rédaction du journal «La Liberté» de Fribourg (Suisse), en faveur des mêmes victimes de la guerre actuelle, a rapporté dès les premiers jours la somme de 179 fr. 50.

(La rédaction du journal «La Liberté», Fribourg, Avenue de Pérolles, continue à recevoir les dons.)

Figures du passé.

Vladimir le Grand



Le monument de Vladimir à Kiev.

Vladimir appartenait à cette dynastie scandinave ruthénisée de Rurik, qui, au IX^e siècle, appelée par les notables de l'Ukraine ou, plutôt par ceux de Kiev, régna dans l'ancienne Scythie, et la rendit forte et redoutable. La puissance de cet Etat appelé le Grand-duché de Ruthénie ou, du nom de sa belle capitale, le Grand-duché de Kiev, atteignit son apogée sous Vladimir le Grand.

Il comprenait non seulement l'Ukraine proprement dite, mais aussi plusieurs terres étrangères et éloignées. Le pays des Chazars payait un tribut aux grands-ducs de Kiev; les colonies slaves du nord, Novgorod et Pskov, dépendaient des grands-ducs de Kiev et, les tribus finnoises du nord qui, plus tard s'amalgamèrent et se transformèrent en nation moscovite ou russe étaient également soumises au souverain ruthène. C'est de cette circonstance-ci que les maîtres de la Moscovie d'aujourd'hui «mutatis mutandis» font prévaloir leurs droits dynastiques sur la Ruthénie.

La capitale de l'Ukraine qui, grâce à ses richesses, sa splendeur et son importance, rivalisait alors avec Constantinople était le centre d'un grand mouvement international. Les voies commerciales entre les pays du sud et du nord, de l'est et de l'ouest de l'Europe, les marchands Persans, les Hindous et les Arabes se concentraient à Kiev. Des quartiers entiers étaient habités par ces marchands étrangers venus en Ukraine pour un séjour de longue durée. Des églises et des palais magnifiques, de vrais chefs-d'œuvre d'architecture, dont plusieurs existent encore de nos jours, embellissaient la ville.

Dans la mémoire du peuple, cette époque est restée jusqu'à présent l'âge d'or de l'histoire nationale.

Vladimir, qui fut la figure principale de cette période, reçut le surnom de Grand. Il a été aussi nommé le Saint en raison d'une des plus grandes œuvres de son règne, qui fut l'établissement de la religion chrétienne de rite oriental comme foi nationale du pays. Vladimir épousa Anne, fille de l'empereur de Byzance. Le sévère moine Nestor, le premier des chroniqueurs ruthéniens, n'a que des éloges pour le grand monarque de l'Ukraine. Les grands banquets donnés à la cour de Vladimir, auxquels pouvait assister tout le monde, «les invités et ceux qui ne l'étaient pas, les riches et les pauvres également», sont chantés encore de nos jours par les musiciens aveugles, appelés «Kobzars» par notre peuple. Le 15 juillet, la Saint Vladimir, est célébré solennellement chaque année dans toute l'Ukraine.

Vladimir eut un successeur digne de lui, son fils Jaroslav (1019-1054), appelé Le Sage, pour la codification des lois faites par lui dans un livre de lois nommé «Le Droit Ruthène».

Une des filles de Jaroslav épousa Henri I^{er}, roi de France.

Un des successeurs de Jaroslav, Vladimir II, (il avait épousé Gytha, fille de Harold, roi des Anglo-Saxons) fut presque aussi grand que ses prédécesseurs et fit plus de quatre-vingts campagnes dans sa vie. Avec lui prit fin l'âge d'or de l'empire ruthène. Les nomades de la steppe — les Petchénèques et les Poloviens — de plus en plus dangereux après la mort de Vladimir II, désorganisèrent l'Etat par leurs invasions continuelles. L'invasion des Moscovites (1169), à cette époque, déjà organisés en un Etat distinct, la prise par la ruse, de Kiev, qu'ils ont pillé et incendié, a accéléré la ruine de la Ruthénie. Cette ruine fut achevée par l'invasion terrible des Tartares, en

1240. La ville magnifique et riche de Kiev qui possédait quelques années auparavant 400 églises aux coupoles dorées (sans compter ses palais), fut presque complètement détruite.

Le centre de la vie politique et nationale se déplaça alors à l'ouest du territoire de l'Ukraine, vers la Volhynie et la Galicie; tandis qu'au nord, séparé par d'immenses espaces incultes, l'Etat slavo-finnois de Moscovie commençait à se consolider sous le protectorat des Tartares.

Le comité de secours pour les Ruthènes.

On écrit à la *Liberté*, de Fribourg, (du 21 avril 1915):

La persécution des uniates en Galicie vient à la suite des célèbres atrocités de Chelm. Elle nous montre à quel point le gouvernement russe craint l'union de ses administrés avec Rome et combien, malgré les nouvelles lois de tolérance religieuse, il reste inflexible sur cette question.

Alors que des sectes antisociales et démagogiques, comme les anabaptistes, sont traitées avec tolérance, le catholicisme de rite grec uni est formellement prohibé dans tout l'empire; pas une église, pas une chapelle uniata n'est autorisée; aucun prêtre uniata n'a le droit de mettre le pied sur le territoire russe et c'est dans les forêts que se cachent les courageux prêtres, venus pour apporter les sacrements aux malheureux paysans ruthènes de Chelm, qui préféreraient ne pas baptiser leurs enfants que de s'adresser au pape schismatique, installé par l'autorité officielle.

Cette attitude du schisme russe, qui préfère le rite latin à l'Union détestée, devrait ouvrir les yeux aux détracteurs latins de l'Union, assez rares il est vrai, que des préjugés nationaux dirigent plus encore peut-être que le souci des intérêts de l'Eglise.

La guerre actuelle de la Russie avec l'Autriche a pour but, avant tout, la conquête de la Galicie et l'annexion de l'Union et du réveil national des Ruthènes uniates.

L'Eglise grecque unie ruthène compte en Galicie un métropolite, trois évêques et plus de 2000 prêtres et 3 1/2 millions de fidèles.

Nous savons comment la société de propagande moscovite a décrété la persécution religieuse et politique des Ruthènes et comme le nouveau gouvernement «libérateur» en Galicie a suivi ses indications. Ces mesures inqualifiables ont soulevé l'indignation générale en Europe et même ont ému des Russes plus généreux, comme plusieurs députés de la Douma; même un pope orthodoxe, M. Aggueief, a protesté contre elles dans le journal «Birjevija Vidomosti».

Aujourd'hui, après la confiscation des livres de prières, après le rapt de milliers d'enfants, malheureux orphelins de soldats autrichiens, transportés par ordre de l'archevêque Euloge dans le fond de la Russie pour être élevés dans le schisme, viennent des déportations en masse des Ruthènes en Sibérie. D'après l'*Ukrainisches Korrespondenzblatt*, 700 notables ruthènes, dont 400 prêtres, ont été transportés de Galicie en Sibérie! Parmi eux, nous voyons deux prélats de S. S., — sans compter l'archevêque de Lemberg, — Mgr Etienne Juryk, professeur de droit canonique au séminaire de Lemberg, et son recteur, Mgr Osyp Bocian; les abbés Ivar Baczynski, Panczysyn, Sklepkowicz, etc. Les places de curés vides sont immédiatement occupées par des popes schismatiques, que Mgr Euloge nomme de sa propre volonté, sans attendre aucune loi concernant l'Eglise uniata. Avec un cynisme rare, il fait occuper aussi toutes les places laissées vacantes par les nombreux prêtres qui ont fui l'invasion. De cette manière, il se substitue à l'infortuné métropolite emprisonné, Mgr Szeptycki.

Nous voyons que les malheureux Ruthènes subissent, outre toutes les horreurs de la guerre dont souffrent les Belges et les Polonais, une persécution religieuse affreuse. 500 000 de ces infortunés, émigrés à Vienne, à Prague, à Gratz, à Salzbourg, etc., et parmi eux, de nombreux ecclésiastiques, meurent de faim. Personne ne s'intéresse à eux; ils n'ont ni une aristocratie, ni une riche bourgeoisie, comme les Polonais et les Israélites, ni des écrivains et des artistes célèbres dans le monde entier pour élever la voix en leur faveur.

Ils méritent d'autant plus la pitié, et celle de tous les catholiques surtout.

La rédaction de la *Liberté* ajoute:

«Un comité de secours pour les Ruthènes vient de se former à Vienne, sous la présidence de M. Julien Romanczouk, vice-président du Parlement. Quelques grandes dames de la colonie autrichienne et même russe de Suisse sont également

à l'œuvre pour recueillir des dons. Nous recevrons et transmettrons volontiers les secours que des âmes charitables, parmi nos lecteurs, voudraient faire parvenir aux malheureux réfugiés ruthènes.»

Les hommes de l'heure actuelle et de l'avenir.



Mgr. André Szeptycki.

Le comte André Szeptycki, descendant d'une illustre famille ukrainienne de la Galicie orientale, est devenu, depuis une dizaine d'années, le métropolite de toute l'Eglise grecque-catholique unie de l'Ukraine. Il faut bien connaître les relations extrêmement compliquées qui existent au point de vue de la religion en Ruthénie, pour comprendre la difficulté de la position dans laquelle se trouve le métropolite André dans ce rôle. La majorité du peuple ukrainien professe à présent l'orthodoxie orientale, tandis qu'il y a beaucoup de catholiques romains, ainsi que de protestants. Chacune de ces religions regarde l'Union catholique-grecque, à laquelle n'appartient actuellement que le sixième de la population, avec soupçon et même haine. A cela il faudrait ajouter que les doctrines athées répandues dernièrement avec beaucoup d'énergie en Ukraine ont porté leur fruit. Il se posait donc un problème d'une gravité extrême pour le métropolite André, celui d'inspirer une vie nouvelle dans le corps mourant de cette Eglise, de la rendre capable de diriger la vie du peuple; il s'agissait de faire renaître sa tradition, supprimée par force en Ukraine russe, de disperser enfin les soupçons de beaucoup de Ruthènes mêmes, qui se laissaient mener par la démagogie. Son succès fut tel qu'on ne l'aurait jamais espéré. Durant plusieurs années de son activité, il a élevé l'Eglise uniata à ce point, que beaucoup de gens dans toute l'Ukraine commencent à l'envisager comme l'Eglise nationale. Les catholiques romains et les orthodoxes rivalisent de respect pour l'Union. Cette dernière est devenue une forteresse, de la régénération de la nation ukrainienne! En montrant aux autres un exemple à suivre, le métropolite a consacré sa vie au bien du peuple. Son activité a été aussi multiple que son caractère est énergique. Il est devenu un des plus grands mécènes des artistes ukrainiens, qui ont trouvé en lui un père, un frère, un ami et un connaisseur profond et toujours prêt à leur aider. Ses salons dans le Palais métropolitain de Léopol sont remplis des productions des artistes ukrainiens. Il a fondé un Musée national ukrainien, qu'il a rempli d'objets précieux du domaine de l'art national, et qu'il a offert à la nation. Sa bibliothèque contenait déjà beaucoup de choses uniques ou extrêmement rares. Enfin, on ne peut énumérer dans un article de quelques lignes ce qu'a déjà fait pour sa nation un de ses plus grands fils. Nous devons pourtant dire un mot, ne fût-ce que pour mentionner de son rôle politique. Il a été de premier ordre. On peut franchement dire qu'aucun événement politique, spécialement dans la vie ukrainienne de l'Autriche, ne se produisit sans l'intervention la plus intime du métropolite comte Szeptycki. Si le gouvernement de François-Joseph a manifesté tant d'intérêt et tant de compréhension pour la cause nationale ruthène dans les dernières années, cela provient, pour la plus grande part, des services rendus au peuple de l'Ukraine par le métropolite.

Ayant été, au commencement de sa carrière, reçu assez froidement, même hostilement par la société ruthène, méfiante par tradition, il sut unir autour de lui tout ce qu'il y avait de plus noble dans notre

milieu. Mais il éveillait de plus en plus les soupçons et l'hostilité des ennemis de la renaissance de la nation ukrainienne. Les Polonais l'attaquèrent. Il fut plus brutalement traité encore par la presse et les politiciens nationalistes russes. Le comte W. Bobrinsky, le cousin du gouverneur actuel de Galicie, l'attaqua dans tous les journaux du monde, avec fureur.

Quand l'armée russe envahit la Galicie et entra à Léopol, et que les hommes politiques ukrainiens s'enfuirent devant la vengeance moscovite, le métropolite refusa de quitter sa place. On le supplia; le gouvernement militaire autrichien avait l'ordre de le prendre de force; il refusa fermement.

L'armée russe entra à Léopol, cette dernière retraite de la culture ukrainienne. Le dimanche suivant, le métropolite monta en chaire dans sa cathédrale, devant une nombreuse assemblée, parmi laquelle on remarquait tous les généraux de l'armée des envahisseurs. «Dieu est avec nous, dit-il. Soyez fidèles à votre religion, votre patrie et votre serment. L'envahisseur n'est qu'un envahisseur.» Le métropolite fut arrêté et déporté dans l'intérieur de la Russie, où on le tient emprisonné. Mais toute l'Ukraine est fière de lui et elle tâche de se montrer digne de son illustre représentant.

Pour finir, nous citerons les paroles d'un des plus importants hommes politiques de l'Ukraine, M. de Wassilko, qui s'est exprimé sur son compte dans ces termes: «Cet homme ne vit pas dans le présent, mais dans les siècles passés et dans l'avenir.»

Un groupe de dames de l'aristocratie française s'est adressé à l'ambassadeur de Russie, M. Iswolsky, pour faire parvenir, par ses soins, une pétition en faveur de Mgr Szeptycki, et des déportés ruthènes en Sibérie, adressée à l'impératrice Alexandra. M. Iswolsky aurait critiqué la façon d'agir de l'administration russe en Galicie, dans la question religieuse, et en aurait rejeté toute la responsabilité sur le procureur en chef du synode, un Allemand orthodoxe, M. Sabler.

Mme la princesse de Salm, habitant Montreux, a eu la charitable idée de quêter, accompagnée par Mlle la baronne de Farenbach-Faszowicz, dans les hôtels de cette localité, au profit des malheureux fugitifs de la Galicie, ruthènes et polonais. Le résultat de cette quête, qui a rapporté plus de 1500 fr., a été partagé entre le comité ruthène de Vienne et le comité polonais de Salzbourg. Le président du comité ruthène, M. Julien Romanczek, et la présidente du comité polonais, la princesse André Lubomirska, ont fait parvenir à la princesse de Salm leurs chaleureux remerciements.

Un avertissement oublié

En 1900 le général Kouropatkine, en ce temps ministre de la guerre, a présenté au czar un rapport secret, qu'il a, plus tard, publié lui-même dans son livre anglais «The Russian Army and the Japanese War» (London, 1909) dont nous tirons l'extrait suivant qui a un grand intérêt en ce moment:

«Galicia has grown up into a splendidly entrenched camp, connected to other provinces of Austria-Hungary by numerous roads across the Carpathians... The Austrian War department has succeeded in working wonders in preparing the probable area of operations on our side for both attack and defence. If we were successful in war against Austria-Hungary... there would then recur the cry for the «rectification» of the frontier. The Carpathian mountains seem formed by nature for a boundary so that the whole of Galicia might become part of Russia. But we must put the position before ourselves clearly and in good time. Should we be the stronger for such an annexation, or on the other hand should we be creating a source of weakness and anxiety for ourselves? Seventy or a hundred years ago a transfer of Galicia might very likely have been of advantage, and have added to our strength... But now... it could be only torn from Austria by force and therefore unwillingly... The Ruthenians of Galicia are not anxious to become Russian subjects... The Austrian Slavs are in no real need of our help. Every year they are gaining by persistency and peaceful methods more and more civil rights, which are gradually placing them on an equality with the Germans and the Hungarians... The people of Galicia consider themselves far more advanced than their Russian neighbours. In their opinion it would be a retrograde step to become Russian subjects... Joined to Russia, Galicia might in a lesser degree become an Alsace-Lorraine for us just as Eastern Prussia would be!»

L'UKRAINE

Édition non-périodique, publiée par W. Stepanowski

Adresse de la Rédaction de « L'Ukraine » : Imprimeries Réunies, S. A., Avenue de la Gare, 23.

N° 2

Lausanne, 1^{er} juillet 1915.

N° 2

La question ruthène.

La presse suisse nous a montré beaucoup d'intérêt et de sympathie, pour laquelle nous sommes heureux de lui exprimer toute notre profonde gratitude. Le peuple suisse, qui a lutté héroïquement pour sa liberté et qui a su la maintenir dans les circonstances les plus difficiles, a été un des premiers à reconnaître la justice de nos droits. Nous sommes en particulier reconnaissants à Monsieur Maurice Muret, un des écrivains politiques suisses les plus éminents, qui a soulevé avec tant de courage et de justesse sa voix autorisée en faveur de notre cause nationale. Voici ce que Monsieur M. écrit dans la *Gazette de Lausanne* du 7 juin :

Les dépêches de source austro-hongroise tracent une peinture attendrissante de la réception faite aux troupes de François-Joseph par la population à leur entrée victorieuse dans la forteresse de Przemyśl. Il faut faire la part de l'exagération et du lyrisme chers à la presse austro-hongroise. Vienne et Pest sont aux portes de l'Orient. Il y paraît à la rédaction de leurs nouvelles ; mais le fait en soi n'est pas invraisemblable. Hélas oui, tout porte à croire que les habitants de Przemyśl, comme d'ailleurs la population entière de la Galicie, n'ont pas été fâchés, après quelques semaines de régime russe, de revenir au régime autrichien, si imparfait soit-il.

Nous avons exposé à maintes reprises le problème polonais vu de Galicie. Nous voudrions aujourd'hui toucher un mot de la question ruthène qui n'a pas une moindre importance pour l'avenir de ce pays.

L'Ukraine dont les habitants s'appellent eux-mêmes Ukrainiens, mais que les Russes appellent Petits-Russiens et les Autrichiens Ruthènes est un territoire fertile et considérable de 830 000 kilomètres carrés.

Il s'étend de Przemyśl au Caucase et des marais du Pripiet à la mer Noire. Sa population est de 34 millions d'habitants, dont 30 millions en Russie et quatre en Galicie.

L'histoire de ce pays a été un long tissu de luttes héroïques pour la liberté. Malgré sa belle défense, il a d'ailleurs fini par succomber. La plus grande partie de l'Ukraine forme aujourd'hui l'un des plus beaux fleurons de la couronne du tsar ; mais la Russie n'a d'autre droit sur ce pays que celui de la conquête. Et c'est en vain qu'elle cherche à légitimer le régime unitaire qu'elle lui impose.

L'Académie impériale de Russie elle-même, dans un mémoire du 30 janvier 1905, a reconnu que la langue et la nation ukrainiennes étaient distinctes de la langue et de la nation russes. Cette langue est d'ailleurs d'une très grande beauté et la littérature qu'elle a produite enferme des trésors. D'après les Slavistes les plus autorisés, cette littérature occupe la troisième place parmi les littératures slaves. Hors de Russie, on ne la connaît guère que de nom. C'est tout au plus si le poète Szweczenko, en raison surtout du rôle politique qu'il a joué, n'est pas totalement inconnu des lettrés d'Europe.

Le gouvernement russe prend d'ailleurs un soin jaloux de faire autour de l'Ukraine la conspiration du silence. Tous ses efforts tendent à étouffer au sein de ce peuple la conscience de son individualité. Le particularisme ukrainien est au moins aussi mal vu que le particularisme finlandais ou polonais. Dans une circulaire mémorable du 20 janvier 1910, le ministre Stolypine allait jusqu'à traiter les Ukrainiens d'« allogènes dangereux et insoumis ». Les généraux russes qui ont conquis une partie de la Galicie sont animés de ces mêmes préjugés nationalistes. Ils n'ont pas traité moins durement les Ruthènes du territoire occupé que le gouvernement de Petrograd ne traitait ses propres Petits-Russiens. C'est surtout dans le domaine religieux que la persécution s'est exercée à l'égard des Ruthènes. La Russie officielle tient en suspicion les Uniates plus encore que les catholiques. Les Ruthènes de Galicie, membres de l'Union, ont été dès les pre-

miers jours de la conquête, péniblement suspectés et tracassés.

L'Eglise grecque unie ruthène compte en Galicie un métropolite, trois évêques, plus de 2000 prêtres et trois millions et demi de fidèles. Avec la complicité de l'archevêque Euloge dont on connaît le rôle dans la persécution de l'orthodoxie contre les dissidents, des enfants ruthènes ont été transportés à l'intérieur de l'empire, leurs parents déportés en Sibérie ainsi qu'un grand nombre de prêtres. L'archevêque de Léopol, Mgr. Etienne Juryk, son recteur Mgr Osyp Bocian figurent parmi les « évacués ». On conviendra que la déception est forte non seulement pour ceux des Ruthènes qui pensaient vivre en meilleure intelligence avec le dominateur russe qu'avec le dominateur autrichien appuyé sur les Polonais, mais encore pour ces spectateurs neutres dont nous sommes. Nous tenons que la France, l'Angleterre et l'Italie représentent dans la guerre en cours les champions de la liberté et du droit et nous aurions aimé à professer la même opinion sur la Russie. Elle était partie en guerre pour une noble cause, la défense de la Serbie à qui ses ennemis cherchaient une mauvaise querelle. Mais la Russie n'est-elle donc capable d'idéalisme et de générosité qu'à distance ? Elle déclarait au mois d'août occuper la Galicie en libératrice. Il faut convenir aujourd'hui que sa conduite dans la partie conquise du pays ne répond aucunement à son programme initial.

Les Ruthènes, toutefois, qui n'en sont pas à faire l'apprentissage des persécutions et des souffrances ne se laissent pas aller au découragement. Ils espèrent qu'au congrès appelé à régler les conditions de la paix future, la question ukrainienne sera soulevée, débattue et réglée. Déjà, il est vrai, certains journaux russes protestent à l'avance contre toute intrusion éventuelle de la diplomatie des puissances alliées dans ces questions d'ordre intérieur ; mais les questions d'ordre intérieur sont tellement liées aujourd'hui aux grands problèmes de la politique extérieure qu'il ne sera point possible au prochain congrès de régler celles-ci sans toucher à celles-là.

Il existe, d'ailleurs, dans la politique et la diplomatie russes, des hommes d'esprit libéral qui partagent absolument l'opinion que nous formulons ici. La Russie trouvera bien moyen au lendemain de la guerre de s'agrandir, tout au moins aux dépens des Turcs. L'énorme empire russe de demain serait condamné à la révolution et à la désagrégation s'il persistait dans les méthodes administratives dont il use aujourd'hui. Nous savons d'excellents esprits en Russie qui comptent fermement sur un changement de système. Mais n'eût-il pas été prudent de l'appliquer dès maintenant en Galicie et de ne point laisser la monarchie des Habsbourg se poser en champion de la liberté et de la justice ?

Björnstjerne Bjørnson et la question ruthène.

Une autre nation libre et cultivée nous accorde ses pleines sympathies. Un des plus célèbres écrivains scandinaves écrivait, il y a quelques années, les lignes suivantes :

Aujourd'hui encore, et en Europe même, il existe un peuple de plus de trente millions d'hommes qui, au nom de la nécessité d'Etat, est privé de sa langue et de sa nationalité, sans compter qu'il est opprimé et maltraité de toutes sortes d'autres façons.

De toutes les preuves terribles de l'imperfection de notre religion chrétienne et de notre civilisation, celle-ci est sans doute la plus terrible : Le char de Jaggernaut de la nécessité d'Etat peut encore, sur le mot d'ordre d'un souverain, être traîné par des troupes dociles sur l'individualité brisée d'un peuple.

Il faut croire que tous ceux qui, depuis longtemps, ont perdu la foi en cette idole cruelle, ont gardé l'illusion qu'elle reste nécessaire pour les autres. Sans cela on ne saurait comprendre leur attitude. Les chrétiens de Russie et de Pologne, où sont-ils ? Ils forment cependant une so-

ciété de justice et de pitié. Et nos pacifistes à nous, qui vont de fête en fête, ne se sentent-ils jamais gênés par les larmes et la douleur de ces millions d'êtres ? C'est pourtant le principe initial de la paix qui est ici violé, le droit sacré de l'individualité nationale. Pourquoi la science du droit politique ne parle-t-elle pas ouvertement par ses représentants les plus autorisés ? ou la philanthropie par les siens ? Pourquoi ne nous disent-ils pas que cela est une honte héritée de l'époque la plus sombre de l'humanité, qu'il n'est à l'avantage de personne, absolument de personne, de martyriser et d'abaisser l'âme d'un peuple ? C'est, au contraire, un dommage pour tous. Qui peut connaître les possibilités que renferme l'individualité d'un peuple ?

La Russie devient-elle plus puissante en s'épuisant par des efforts vains à fonder et à remettre dans le moule une nation de vingt-huit millions d'hommes, au lieu de tirer avantage du développement libre d'un si grand peuple ? De toutes les nationalités de la Russie, les Ruthènes manifestent, à l'heure actuelle, l'esprit de révolte le plus prononcé. Cet esprit de révolte est aussi puissant qu'aurait été la faculté créatrice et conservatrice de ce peuple, s'il lui avait été permis de vivre sa vie propre sur la terre qui lui appartient.

Les Polonais d'Autriche peuvent-ils mieux défendre leur nationalité au milieu de peuples étrangers et plus nombreux en opprimant en même temps quatre millions de Ruthènes ? Quatre millions d'hommes qui auraient pu être, à l'heure actuelle, leurs alliés fidèles !...

Il en est déjà ainsi pour nous autres qui connaissons les faits, et notre devoir impérieux est de propager la connaissance de ces faits encore plus loin. La nation grande et invincible des Ruthènes mérite de gagner peu à peu l'amitié de tous les peuples libres. Aux jours de fête, et le soir, quand ils chantent, chez eux, sur la terre de leurs ancêtres, leurs chants populaires si émouvants, il faut qu'ils sachent qu'ils ne sont plus seuls, qu'on les entend de loin. Il faut qu'ils sachent que leurs plaintes se doublent de notre compassion et de notre indignation, jusqu'à devenir irrésistibles.

FAITS DIVERS

Nouvelles persécutions des protestants.

Le gouverneur général et le commandant militaire d'Odessa ont ordonné que toutes les communes protestantes enregistrées d'après le manifeste de tolérance religieuse (1906), soient dissoutes dans le gouvernement de Kherson (dont Odessa est la ville principale). La police de ce gouvernement est autorisée à priver les maires de ces communes de leurs livres matriculaires et de leurs sceaux. L'inscription des naissances, etc., est confiée aux prêtres orthodoxes et à la police. (B. U. P.)

Leur doctrine se répand en Ukraine.

D'après les rapports des missionnaires orthodoxes russe, la secte protestante nommée « Stunda » (les « stundistes » ukrainiens sont pour la plupart des baptistes) fait de grands progrès en Ukraine. Son activité s'aperçoit maintenant dans les districts où il n'y en avait pas auparavant, comme dans les arrondissements ukrainiens du gouvernement de Koursk. Dans la ville de Dmitriew a eu lieu récemment une conférence de missionnaires orthodoxes russes, où furent discutées les mesures pour combattre la Stunda. On a décidé, par vote unanime, de s'adresser au gouverneur en le priant d'employer des mesures policières contre l'hérésie protestante, trouvant que les mesures employées jusqu'ici étaient insuffisantes. On a proposé de hausser les amendes pour les personnes qui s'occupent de propagande et critiquent publiquement l'orthodoxie. L'assemblée des missionnaires demande aussi qu'il soit défendu d'ouvrir des communes protestantes et de tenir leurs assemblées. Il a été

aussi décidé d'envoyer une mission spéciale, avec l'évêque Teophane comme chef, dans les districts « frappés » par le protestantisme. (B. U. P.)

Mgr Euloge et les sectaires russes de Galicie.

Plusieurs milliers de sectaires moscovites (de la secte des « Starobriadtzi ») se trouvent actuellement en Galicie et en Bucovine, où ils s'étaient réfugiés devant la persécution russe dans le courant du XIX^e siècle. Ils ont conservé leur langue et leur religion. Avec l'occupation de la Galicie par les Russes une campagne acharnée a été bientôt dirigée contre eux par l'évêque Euloge et ses amis, dans les journaux russes fondés en Galicie, demandant leur persécution. M. Ph.-E. Melnikoff, écrivain sectaire très connu en Russie, se plaint dans les « Birjevia Viedomosti » de cette façon d'agir et fait des révélations curieuses sur le père Demidoff, agent de Mgr Euloge, envoyé en Galicie.

Le sort du patriarche de Constantinople.

On discute déjà dans les journaux nationalistes russes du sort futur du patriarche de Constantinople. Que doit-il devenir dans le cas où la Russie posséderait Constantinople ? Le soumettre au Synode est impossible, le traiter en patriarche serait dangereux. Sous sa juridiction se trouvait anciennement l'Eglise orthodoxe de l'Ukraine. L'Assemblée slavo-russe de St-Petersbourg conseille tout bonnement de l'abolir. Le patriarchat de Constantinople, selon elle, n'appartient pas aux chaires apostoliques, comme celles de Rome, d'Antioche et d'Alexandrie, mais a été établi tout simplement par la volonté des autorités civiles de Byzance. Ainsi, le sort du patriarche est décidé. Nous ne savons pas encore quel est l'avis du patriarche lui-même dans cette question.

Les allogènes en Russie.

D'après le Bureau ukrainien de la Presse a eu lieu, récemment, en Russie, un congrès secret des délégués des partis irrédentistes polonais, ukrainiens, blanc-russiens, et finlandais. Ces organisations qui considèrent la conciliation avec l'Etat russe comme une utopie, ont adressé un appel aux peuples de Pologne, de l'Ukraine, de Russie-Blanche et de Finlande, rédigé en quatre langues, en les engageant à lutter contre la Russie. Des mesures ont été prises pour communiquer un caractère coordonné à l'activité de ces groupes.

† Le grand-duc Constantin.

Nous apprenons avec le plus profond regret le décès du grand-duc Constantin Constantinovitch de Russie.

Le grand-duc défunt était connu par sa haute culture et l'élevation de son caractère. Il a publié plusieurs œuvres de talent et des traductions de Shakespeare. Il était président de l'Académie des Sciences de Russie.

Les Ukrainiens lui doivent un souvenir reconnaissant. Il a montré des sympathies à la cause ukrainienne, et dernièrement encore, avant la déclaration de la guerre il a décerné un prix de 1500 roubles à l'œuvre, en ukrainien, d'un savant en Galicie, — de cette même Galicie où l'on défendait d'écrire, de parler, et de prier dans cette langue.

Mgr André comte Szeptycki.

L'évêque de l'Eglise uniate ukrainienne aux Etats-Unis, Mgr Soter Ortynsky, a reçu le 3 mai, la réponse du président Wilson à la pétition du Congrès des Ukrainiens d'Amérique à propos des mauvais traitements infligés en Russie au métropolite de Lemberg, Mgr Szeptycki. L'ambassade américaine de Vienne a reçu l'explication suivante du gouvernement russe :

« Le comte Szeptycki n'est pas arrêté comme prisonnier de guerre, mais comme agitateur politique galicien. Il est pourtant traité avec les égards dus à sa haute dignité. »

La signification de cette dernière phrase nous est expliquée par une lettre re-

que d'un des parents du métropolitain. Mgr Szeptycki a été enfermé dans un logement consistant en deux chambres basses et étroites, à Koursk, sans obtenir la permission de sortir pendant cinq mois. Maintenant (peut-être grâce à l'intervention américaine), il lui est permis de sortir et de faire des promenades en ville, suivi d'une escorte.

Mgr C. de Tchekowytch.
† 29 avril.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de l'évêque uniéte de Przemyśl. Mgr Constantin de Tchekowytch. Né en 1847, il fut nommé évêque de Przemyśl en 1896. Pendant tout le siège il resta à Przemyśl. Les Russes le déclarèrent déchu de son poste et le forcèrent à quitter le palais épiscopal. Les mauvais traitements qu'il reçut et les angoisses par lesquelles il passa agèrent tellement sur l'infortuné vieillard qu'il gagna une attaque d'apoplexie et mourut bientôt après.

2000.

Le parti des Bobrinskys et d'Euloge ne perd pas son temps. Une nouvelle méthode de russifier aussi vite que possible la Galicie ukrainienne a été trouvée par ces hommes d'Etat. Sous prétexte d'éducation, ils enlèvent les orphelins de soldats ukrainiens de l'armée autrichienne, tombés sur le champ de bataille, pour les emmener à Moscou et les élever dans la religion orthodoxe et les principes russes, en renégats de leur foi et de leur nation. Ainsi, d'après « l'Outro Rossii » (No 107), une nouvelle partie des orphelins et orphelines ukrainiens est arrivée à Moscou. Le nombre de ces pauvres victimes s'élève déjà à deux mille, et il augmente chaque semaine.

M. Milukoff, le leader bien connu du parti constitutionnaliste-démocrate (cadet), s'occupe longuement, dans les colonnes de « Rietch », du mouvement national ruthène. M. Milukoff constate deux tendances principales dans les milieux ukrainiens : l'une de modération et l'autre de « maseppinisme » ou de séparatisme politique. Le politicien russe juge que les deux tendances sont très fortes, mais que celle de modération est plus prononcée. Il conseille au gouvernement de tolérer ce parti et d'employer des mesures sévères contre l'autre.

M. Milukoff cite une lettre reçue par lui dans laquelle son correspondant, un Ukrainien, dit qu'il est d'avis que la seule politique réelle pour les Ukrainiens à présent est celle de chercher à se libérer du joug moscovite. Le leader des cadets analyse l'activité de M. Donzow un des représentants du parti « maseppiniste ». (L'hetman Maseppa voulait secourir le joug de la Russie avec l'aide de Charles XII de Suède.)

LA PRESSE NEUTRE

Dans le « Dagens Nyheter » de Stockholm (du 26 mai), nous trouvons un interview intéressant avec le représentant du Conseil général ukrainien de Galicie et de la Bukovine, à Berlin, M. le Dr Donzow. Les aspirations et les espoirs des Ukrainiens y sont présentés avec beaucoup de clarté.

UNE VOIX DANS LE DESERT

Les « Petrogradskia Wiedomosti » (n° 39), journal conservateur très sérieux, publient un article sur la question ukrainienne, qui est terminé par ces mots : sans diminuer les droits de la langue russe, comme langue officielle, il est nécessaire d'introduire à côté d'elle la langue ukrainienne dans l'administration locale de l'Ukraine, les tribunaux, l'Eglise. L'introduction de la langue ukrainienne dans les écoles paraît inévitable. C'est seulement dans ces conditions-là que les forces vitales de la société ukrainienne pourront se manifester, et les masses du peuple sortiront de l'abîme moral et économique dans lequel, grâce à la persécution, elles se trouvent aujourd'hui.

UNE EXCURSION INSTRUCTIVE ORGANISÉE PAR LES NATIONALISTES

On pouvait trouver, avant la guerre, dans tous les journaux ukrainiens de la Russie et de la Galicie, des quantités d'articles qui prêchaient l'utilité, au point de vue national, des excursions d'Ukrainiens russes en Galicie. Là, dans ce centre du mouvement national ukrainien, les compatriotes venus de Russie apprenaient à connaître la littérature nationale si gênée en Russie, et les méthodes de la lutte pour la liberté. Beaucoup de ces excursions ont été organisées avec d'excellents résultats, mais, par nécessité, le nombre d'excursionnistes n'était pas grand : il ne dépassait pas quelques milliers.

La chose a changé avec la guerre. Des millions d'Ukrainiens de Russie ont été envoyés en Galicie par leur gouvernement, qui s'intéressait moins à la Prusse orientale qu'à cette province ruthène. Voilà comment les soldats du généralissime Nicolas Nicolaïevitch tirent profit de leur excursion en Galicie.

Une librairie juive de Stanislawow a fait d'énormes affaires en vendant clandestinement les livres ukrainiens, lors de l'occupation de cette ville par les Russes. C'était le régiment de K..., qui se compose pour la plupart d'Ukrainiens, qui cantonnaient à Stanislawow. Tous les livres ukrainiens furent vendus en une demi-heure. Le prix du « Kobzar » de Szwedczenko, défendu en Russie, s'est élevé jusqu'à 10 roubles (25 fr.) le volume. (Le prix ordinaire en Galicie était de 50 centimes !) Chaque soldat voulait avoir un « Kobzar » avec lui « pour pouvoir mourir », disait-il, avec ce livre dans les mains.

On nous communique que, d'après le « Dziennik Kijowski » du 10 mars, journal polonais paraissant à Kiev, le Père Rostworowski, Jésuite, recteur du collège de Chirow, en Galicie, ainsi que plusieurs autres Jésuites et 22 élèves du séminaire uniéte de Lemberg se trouvent à Tomsk, une des villes les plus lointaines de la Sibirie, éloignée de 5000 kilomètres de Kiev et de près de 6000 kilomètres de Varsovie. Le pays environnant est plein de déportés, Ukrainiens, Polonais, Finlandais, etc.

Le journal polonais félicite le gouvernement russe de ce qu'il ne force pas les déportés à des travaux dans les champs et qu'il leur alloue une pension mensuelle de 12 roubles (32 francs) pour leur nourriture. Mais il se plaint du terrible climat de ces régions (55 degrés de froid), qui tue les personnes qui n'y sont point habituées et n'ont pas assez de vêtements chauds.

Cet article, écrit évidemment de façon à pouvoir trouver grâce devant la censure russe, ne nous dit pas toutes les souffrances terribles par lesquelles passent les malheureuses victimes des « libérateurs » des Polonais, des Ukrainiens et des Finlandais.

Nous avons reçu un intéressant imprimé de la part de la société des Ukrainiens de Genève. « Hromada », sous le titre « Au peuple civilisé », que nous pensons reproduire dans un de nos numéros prochains.

Un acte de courage.

Un journal cléricale russe de Pétrograd, le « Kolokol », nous relate sur la manière de se défendre des prêtres uniétes de Galicie « obstinés » dans leur foi, le fait suivant :

« Certains prêtres uniétes en Galicie, qui prirent la fuite devant nos armées, se penèrent après de revenir tranquille-



Cathédrale de Ste-Sophie, à Kiev, bâtie par Jaroslaw-le-Sage (XI^e siècle), restaurée par l'hetman Maseppa. Style ukrainien.

ment dans leur paroisse, par exemple l'ancien curé uniéte de Beremowcy, dans le district de Zborow. Wassyl Matweiko, qui ayant fui en août, revint en novembre et trouva la place occupée par un curé orthodoxe russe qui, conformément à la volonté des fidèles (?), avait pris les clefs de l'église et y disait la messe.

Ce dernier, en venant un jour à l'église y trouva l'ex-curé Matweiko, qui, couché sur le seuil, lui barrait le passage. Aucune prière ni persuasion n'aidèrent, et l'abbé Matweiko déclarait qu'il ne laisserait pas entrer le pope orthodoxe. Lors, que notre prêtre persécuté lui objecta qu'il n'était pas un usurpateur, mais qu'il était nommé par l'administration russe à la prière des fidèles (?). Matweiko répondait obstinément qu'il ne reconnaissait pas d'autre pouvoir que celui de son métropolitain Szeptycki. On fut forcé d'éloigner le prêtre récalcitrant par la force. Le journal russe n'ajoute pas où se trouve en ce moment le courageux curé uniéte, mais nous pouvons être sûrs qu'il se trouve en Sibirie.

Voici un tableau de la persécution religieuse russe en Galicie, que nous donnons naïvement un journal officiel. Que de choses terribles et émouvantes se sont passées là, que les journaux n'ont pas osé dire, ni la censure imprimer !

Documents historiques.

Instruction la plus secrète du prince Alexandre Viazemsky (1764.)

§ 10. La Petite Russie, la Liffande et la Finlande sont des provinces gouvernées selon les privilèges qui leur ont été confirmés ; violer ces derniers en les abolissant tous en même temps serait fort inconvenant ; envisager ces provinces pourtant comme étrangères et les traiter comme telles serait plus qu'une erreur, ce serait, on pourrait le dire sûrement, une bêtise. Il faut réduire graduellement ces provinces à cela, qu'elles cessent de penser à s'émanciper.

Catherine (II).

(Publié par la Société Impériale de l'histoire russe à l'université de Moscou, T. I., 1858.)

Déclaration du président du Comité parlementaire ukrainien de Vienne.

Dans le *Journal de Genève* du 28 avril nous lisons :

M. le Dr C. Lewicky, nous écrit de Vienne, sur la question si controversée de l'Ukraine, une longue et intéressante lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« Les Ukrainiens ne sont pas un rameau du peuple russe. C'est une nation aussi indépendante et aussi différente des Russes que les Polonais et les Bulgares. Ils appartiennent à une autre race anthropologique que les Russes. Leur grande poésie et leur art populaires sont entièrement originaux. La langue ruthène est plus différente du russe que le tchèque l'est du polonais. Par suite de l'incompréhension de la langue russe et en même temps de son usage exclusif dans les écoles populaires, le nombre des illettrés est terrible dans les provinces ukrainiennes de la Russie. Dans le gouvernement de Podolie, il y a jusqu'à 84% dans l'ensemble de l'Ukraine du 72 au 83 % d'illettrés. Des autorités philologiques et l'Académie des sciences de Pétrograd elle-même, en 1905, ont reconnu que les langues russe et ukrainienne étaient deux langues autonomes. Nous n'avons pas besoin de rappeler que la littérature ukrainienne n'est pas inférieure en richesse et en diversité aux autres littératures slaves.

Quant à l'histoire, elle a creusé un fossé infranchissable entre les Ukrainiens et les Russes. Dès le IX^e siècle, les Slaves d'Orient se sont partagés en deux groupes : le groupe méridional, dont les Ukrainiens modernes sont issus, et le groupe septentrional, qui, par le mélange d'éléments mongolo-finnois, est devenu le peuple russe d'aujourd'hui. Au IX^e siècle, les anciens Ukrainiens ont fondé sur le Dniepr un puissant empire dont la riche ville de commerce de Kiev était le centre. L'Etat de Kiev soumit le groupe septentrional et lui donna son nom de Russj, comme les conquérants germains des Gaules ont donné à ce peuple roman le nom de France ou de Français. L'Etat de Kiev se divisa bientôt en principautés. Et immédiatement se produisit l'opposition entre les principautés du Nord et celles du Sud. Celles du Sud, dont le centre était à Kiev et à Halicz (dans la Galicie orientale), furent affaiblies, aux XIII^e et XIV^e siècles, par l'invasion des Mongols et tombèrent sous la domination polono-lithuanienne. Les principautés qui se groupaient autour de Vladimir et de Moscou, devinrent tributaires des Tartares et se développèrent peu à peu en un empire moscovite, depuis Pierre le Grand en un empire russe.

Les prétentions de la Russie sur les pays ukrainiens sont donc aussi justifiées que celles de la France sur l'Allemagne ou de l'Allemagne sur la France. Ces deux Etats faisaient autrefois partie de l'empire de Charlemagne, comme la Russie et l'Ukraine étaient unies autrefois sous le sceptre de Vladimir le Grand de Kiev. Mais la Russie a revendiqué tout l'héritage du vieux souverain et depuis le XVI^e siècle, elle « collectionne les pays russes ». Les Ukrainiens ont formé aux XVI^e et XVII^e siècles une organisation guerrière des Cosaques de Zaporog et ont, en 1648, conquis leur indépendance sur les Polonais. Menacé de tous côtés, le jeune Etat ukrainien a dû en 1654 se joindre à la Russie comme un Etat tributaire autonome. Mais la Russie a trahi ceux qui ne se méfiaient de rien. Elle a partagé l'Ukraine avec la Pologne, a restreint les franchises accordées au pays, a russifié l'Eglise ukrainienne (autrefois autocéphale) et a commencé une guerre d'extermination contre la langue, les mœurs, la littérature, la culture ukrainiennes.

Après le partage de la Pologne, l'oppression de l'Ukraine devint plus dure encore. La confession grecque uniéte, qui comptait beaucoup de fidèles dans l'Ukraine occidentale, fut extirpée de force et avec violence. En 1876, parut un ukase du tsar qui interdisait tout écrit imprimé en langue ukrainienne. Mesure unique dans l'histoire universelle, qui asservit pendant trente ans la seconde nation slave !

Aujourd'hui, les « collectionneurs des pays russes » sont arrivés dans la Galicie orientale pour la « délivrer ». Pour les Ukrainiens de Galicie, l'occupation russe est, sans doute, une libération, mais une libération de leur vie nationale et politique. Ils sont condamnés par les Russes à la mort nationale. Le gouvernement autrichien avait juridiquement accordé aux Ukrainiens de la Galicie les mêmes garanties qu'aux autres nationalités autrichiennes. Mais en fait ils avaient été opprimés en Galicie par les Polonais plus puissants, et avaient été entravés dans leur libre développement. Malgré tout, les Ukrainiens de Galicie avaient cependant pu maintenir leur langue dans l'usage offi-

ciel, dans l'Eglise, l'Ecole et l'Université. Ils avaient fait beaucoup pour le développement national, intellectuel et économique du peuple.

L'invasion russe en Galicie a d'un coup détruit tout ce travail de longues années. La langue ukrainienne a été tout simplement interdite dans l'usage officiel, l'Eglise et l'école. Tous les journaux ukrainiens de la Galicie ont été supprimés, les bibliothèques détruites, les livres ukrainiens qui appartenaient à des particuliers confisqués, les collections des musées nationaux ont été envoyées en Russie. Toutes les associations ukrainiennes ont été dissoutes. Des centaines de notables de Galicie ukrainienne ont été expédiés en Sibirie.

L'Eglise grecque uniéte, à laquelle appartenaient depuis plus de deux siècles tous les Ukrainiens de la Galicie orientale (il n'y avait pour ainsi dire pas d'orthodoxes en Galicie avant la guerre), cette Eglise qui était devenue une Eglise nationale ukrainienne, est maintenant persécutée par tous les moyens. Son chef, l'archevêque métropolitain comte André Szeptycki, a été traîné dans l'intérieur de la Russie, à Koursk ; beaucoup de prêtres ont été déportés, le peuple terrorisé et à moitié affamé a été converti au moyen de menaces et de promesses à l'orthodoxie par des popes importés de Russie. Dans les églises grecques uniétes, par conséquent catholiques, on a célébré des messes orthodoxes à l'instigation et d'après l'exemple de l'évêque Euloge de Volhynie, du célèbre faiseur de prosélytes orthodoxes. Maintenant on commence même à transformer de force les Eglises catholiques-grecques en Eglises orthodoxes « parce que, dit-on, elles ont été orthodoxes il y a 2 ou 300 ans et qu'elles doivent maintenant le redevenir ».

L'introduction de l'orthodoxie russe, avec sa prononciation russe du slave d'Eglise, avec ses prédications russes incompréhensibles pour le peuple, avec l'interdiction de la langue maternelle même dans la conversation avec Dieu, est-elle vraiment synonyme « du retour à la religion de nos pères ? » C'est là une question que je laisse aux honorables lecteurs le soin de résoudre.

Vienne, mars 1915.

Dr C. Lewicky.

président de la députation parlementaire ukrainienne en Autriche.

Désillusions des Panslavistes.

Le comte Petrowo-Solowo écrit dans les « Birjewia Wiedomosti » de Saint-Petersbourg :

« La libération des peuples slaves et surtout de ceux d'entre eux qui se trouvent en Autriche-Hongrie, a été souvent représentée comme le but principal de la Russie dans la guerre actuelle. Mais il serait bon de se demander comment ont répondu ces peuples mêmes à nos aspirations ? D'après moi, à l'exception de quelques cas individuels, — ils ne nous ont guère répondu. L'explosion des sentiments de la solidarité slave, qui devait amener la décomposition de l'Autriche, et qui était espérée par tant d'enthousiastes en Russie, ne s'est pas produite. Les Slaves de l'Autriche ont très bien lutté contre nous et continuent à le faire. Je crois que cette réticence des Slaves austro-hongrois de nous aider à une cause très simple, c'est qu'ils ne désirent pas être libérés par nous. » (B. U. P.)

Les Russes sont mécontents.

Nous trouvons ce passage dans « La Liberté » de Fribourg (du 17 juin 1915).

Le mauvais état des affaires russes donne de l'humeur aux journaux de Pétrograd et de Moscou ; seulement, ce mécontentement ne s'exerce pas sur les déficiences de la stratégie russe, mais sur le compte des armées alliées. Le « Novoié Vremia », la « Rietch » et le « Rousskoïé Slovo » ont fait entendre des doléances non exemptes d'aigreur sur le fardeau que la Russie doit porter et dont aucune diversion, sur le front occidental, ne réussit à la soulager. Les deux derniers des journaux en question se montrent particulièrement nerveux. Le « Slovo » parle sur un ton dédaigneux de l'offensive française au nord d'Arras, qu'il déclare manquer d'envergure ; la « Rietch » réclame impérieusement la grande offensive franco-anglaise promise.

Le ministre de la guerre Soukhomlinof lui-même se serait répandu confidentiellement en propos désenchantés, en associant le tsar à son désappointement.

A Pétrograd, on n'oublie que deux choses : c'est, premièrement, que la France et l'Angleterre ont tenu contre le plus gros effort allemand, ne laissant à la Russie que la moindre besogne, et secondement que les Russes avaient promis de fêter la Noël 1914 à Berlin.

Il y a plusieurs jours, le « Novoié Vremia » qui est considéré comme organe de M. Sazonoff, a déclaré que la Russie ne s'intéresse plus de son front de l'ouest. D'après le journal nationaliste, il ne reste dans cette guerre pour la Russie qu'une question d'importance, — celle de Constantinople.

L'ART UKRAINIEN



Le type d'église en bois, à neuf coupes, style ukrainien.

L'Ukraine, la Scythie des anciens, a subi longtemps l'influence de la culture hellénique. Les trésors, trouvés dans ses tumulus et gardés au musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, en font foi. Depuis le vase célèbre, découvert à Tchertomlyk (à l'endroit même de l'ancien camp des Zaporogues), et où se trouvent retracés avec la plus grande perfection les mœurs et la vie des Scythes, jusqu'au trésor des rois scythes, découvert récemment (1914) avec leur tombeau dans la steppe du gouvernement de Katerynoslaw et renfermant la plus riche collection d'armures en or, de bijoux et de couronnes de travail grec qui existe.

Cette influence grecque se voit aussi dans l'ornementation et la forme des vases, les broderies et le costume des femmes en Ukraine et jusque dans la manière de se coiffer des jeunes filles.

Sur ce fond de culture classique vinrent se greffer, plus tard, comme en Sicile, l'influence normande et byzantine. Nous voyons à Kiev des princes scandinaves bâtir des cathédrales orientales, aux mosaïques sur fond d'or, comme à Montréal. Puis la culture musulmane vint remplacer les influences byzantines et rapprocher encore l'Ukraine de ces pays balkaniques auxquels elle ressemble tant, apparentée d'ailleurs par sa race aux Roumains et aux Serbes. Mais ce fut la culture latine, à laquelle elle était largement ouverte, qui eut, croyons-nous, une part décisive dans la formation de son art comme de son individualité nationale, si différente, pour ne pas dire diamétralement opposée, à l'individualité artistique et mentale du peuple russe.

L'influence latine date de loin. Déjà au XI^e siècle Jaroslav I^{er} parlait latin.

Réunie à la Lithuanie au XIV^e siècle, la Ruthénie avait déjà une culture assez forte pour l'imposer, avec sa langue, à ses conquérants. Mais à la longue, réunie deux siècles plus tard à la Pologne, elle s'imprégnait fortement de culture occidentale. Nous voyons s'élever non seulement des châteaux comme celui des ducs d'Ostrog, en Volhynie, mais même des églises orthodoxes de style gothique (vistulo-baltique), comme la cathédrale d'Ostrog, et le monastère de Souprasl (fondé par les Chodkiewicz). L'ogive y subsiste même jusqu'au XVII^e siècle (église ss. Pierre et Paul, de Kiev).

Mais l'art occidental ne prend pas finalement ici le dessus sur l'art byzantin, cher au peuple ruthène ; il s'y unit pour créer une forme nouvelle, individuelle et charmante. Ainsi nous voyons des peintures byzantines, même à Cracovie, dans la chapelle gothique de rite grec de la reine Sophie de Pologne (princesse de Kiev), au XV^e siècle, et l'iconostase du même monastère gothique de Souprasl, dont nous avons parlé, est un chef-d'œuvre de style byzantin allié à celui de la Renaissance.

Un style d'architecture religieuse absolument individuel se forme sur tout le territoire de l'immense Ukraine. Depuis Przemyśl aux confins du Caucase règne le même style extrêmement original dans les églises, de bois principalement, qui font la gloire et le charme de l'architecture ukrainienne. Ce sont les mêmes délicieux campaniles, les mêmes églises à trois, cinq ou même neuf coupes bulbeuses, les mêmes portes basses à pans coupés, les mêmes iconostases merveilleusement travaillées dans le bois et superbement dorées.

C'est à Kiev qu'il faut aller admirer les cathédrales de Sainte-Sophie, bâtie sur le modèle de celle de Constantinople au XI^e siècle, celles de Saint-Michel, de Petchersk, aux innombrables coupes dorées d'un « rococo » charmant, ajoutées dans le plus pur style ukrainien sous Plietmen Mazepa. L'église-forteresse de Soutkowci, en Podolie, beaucoup plus an-

cienne comme style extérieur, et l'église des cosaques Zaporogues (à Novomoskowsk, un nom forgé par la bureaucratie centraliste russe), sont avec les précédentes les plus beaux monuments de ce style.

La différence des styles dans l'architecture religieuse russe et ukrainienne est telle que la bureaucratie russe y voit un danger. Toutes les vieilles églises des campagnes sont condamnées et il est défendu d'en bâtir de nouvelles dans ce style. Mgr Parthène, archevêque de Podolie, a été déporté à Toula pour avoir permis la construction d'un sobor (cathédrale), en style ukrainien.

Il est vrai qu'entre une église russe aux coupes bulbeuses, basses et débordant leurs bases, aux toits carrés (la forme d'une croix grecque), sans campanile, au caractère oriental et même hindou, et une église ukrainienne à la forme d'une croix latine, avec ses dômes superposés, son campanile italien et son délicieux « rococo » ou « zopf », tout à fait occidental, il y a un abîme. C'est, dans un autre genre, la différence d'un « isba » russe et de la « khata » blanche de l'Ukraine.

Nous avons des modèles assez rares de l'architecture civile ruthène dans les ruines de quelques châteaux, dans quelques vieilles maisons curieuses, dont le plus beau spécimen se voit dans le palais métropolitain de Kiev, dans les portes et les tours qui ornent les murs de Sainte-Sophie et des monastères de Kiev. Les palais relativement plus modernes du hetman comte Razoumowsky, à Batourine, et des membres des familles aristocratiques ruthènes, polonaises ou russifiées, n'ont pas de caractère spécialement ukrainien, car nous en voyons assez de pareils en Pologne et en Hongrie. Ils ont cependant largement étalés, dans leur blancheur, ordinairement bas et ornés de péristyles à colonnes, un caractère gréco-slave qui sied au paysage de l'Ukraine et ne répond pas au climat de la Russie et ne s'y trouve que très rarement. Certaines maisons de campagne des chefs cosaques (celle des Galahanes à Lypowa, par exemple), semblent n'être que des « khatas » de paysans, plus belles et plus spacieuses ; en revanche, leur ornementation intérieure, avec leurs tapisseries et soies brodées, d'un caractère oriental et national très marqué, est souvent superbe.

Plusieurs architectes ukrainiens modernes ont tenté de créer un style moderne ukrainien. Leurs efforts n'ont pas été toujours heureux, là surtout où ils donnaient dans la « Wiener sécession ». Mais il faut avouer que certaines bâtisses, comme les halles de Kiev, et le grand palais du zemstvo de Poltava, aux portes et aux fenêtres aux pans coupés, aux belles ornementations ukrainiennes sculptées dans la

Pierre et le marbre, sont tout à fait originales et d'un excellent effet.

La peinture religieuse, dont s'occupaient surtout les moines de la Lavre de Kiev, avait aussi un caractère spécial. Quant à la peinture profane elle a eu de remarquables représentants au XVIII^e siècle dans D. Levitsky et Borovikowsky, dont les beaux portraits sont universellement connus. Le musée de Genève possède celui de Diderot, une toile de Levitsky, un pur chef-d'œuvre. Ces deux peintres furent les peintres attitrés de l'aristocratie petit-russienne et même de la cour de Russie, alors que la peinture en Pologne, à cette époque, était représentée presque uniquement par des étrangers comme Lampi, Grassi, Norblin, Bacciarelli, etc. (L'excellent peintre Kucharski a vécu exclusivement à l'étranger.)

Les mœurs si pittoresques et l'admirable paysage de l'Ukraine ont de tout temps impressionné les peintres russes et polonais, dont plusieurs étaient ukrainiens d'origine (Riepine, qui a peint d'une façon magistrale la vie des cosaques, Makowski, Pimonenko, etc.). La célèbre « Nuit en Ukraine », de Kuindji, est un chef-d'œuvre de poésie et de couleur. Les excellents types de cosaques du peintre polonais J. Brandt, les chefs-d'œuvre de Chelmonski, qui fut aussi un amoureux de l'Ukraine, sont connus partout.

Nous n'avons le droit de parler ici que des peintres ukrainiens de race et de sympathie et qui sont aussi conscients de leur nationalité. Tels furent Trounovsky et surtout Szewczenko, le grand poète qui fut aussi un excellent peintre. Ses paysages, ses eaux-fortes pleines de poésie et ses portraits surtout, selon nous, sont de premier ordre, comme le portrait du comte Tolstoï (Théodore) et un superbe portrait d'officier à l'aquarelle, du musée municipal de Kiev.

Une école de peintres ukrainiens, conscients et jaloux de leur nationalité, s'est formée depuis un quart de siècle. Des artistes, de grande valeur souvent, se réunissent pour exposer leurs œuvres dans des expositions « ukrainiennes », à Kiev ou à Poltava (expositions souvent défendues par la bureaucratie centraliste). Nous devons citer parmi eux les peintres Wasylkowsky, Krytchewsky, Petro, Kholodny le paysagiste Trough, le batailliste Samokich, Mme Kulezycka, Ivan Bouratchok, Severyn, Krasicky, etc. — les sculpteurs Paratchouk, Havrylko, etc.

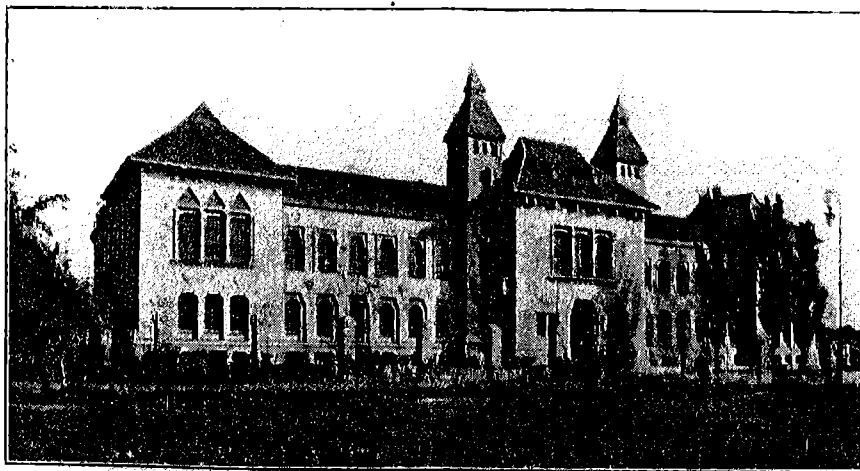
Les artistes ruthènes faisaient paraître à Kiev une revue illustrée « Siaivo », très artistique et nullement politique, que l'administration a fait suspendre dernièrement, on ne sait vraiment pas pourquoi.

L'art populaire de l'Ukraine a d'admirables motifs ; ses broderies infiniment variées, qui jamais, au rebours de l'ornementation russe, n'emploient de motifs tirés du monde animal, les « Kylim » ou tapis, les sculptures sur bois, l'ornementation curieuse des vases et des faïences nous présentent un monde de motifs artistiques les plus originaux et les plus curieux.

C'est le musée municipal de Kiev qui possède la plus riche collection d'objets d'art populaire de l'Ukraine. Le musée national du comte Szepczycki à Lemberg renfermait de curieux et magnifiques spécimens de l'art religieux. On aurait transporté ses collections en Russie, dit-on. Le musée Tarnowsky, de Tchernigow est riche en souvenirs historiques et en portraits ; celui de Katerynoslaw en armes anciennes cosaques. Les musées des sociétés ukrainiennes de sciences de Lemberg et de Kiev possèdent aussi de belles collections. D'autres musées ukrainiens ont été créés dans ces derniers temps à Kamienitz, Poltava, Jitomir, etc.

L'art ukrainien est richement représenté aussi au musée Alexandre III, à Saint-Petersbourg, et au Musée national de Cracovie.

M. K.



Le type de l'architecture ukrainienne moderne : le Zemstvo de Poltava.

Secours pour la population de districts reconquis.

M. Eugène Olesnicki, député bien connu, membre du Conseil général ukrainien, s'est chargé de ce problème très grave. Les paysans se cachant dans les forêts, mourants de faim, à demi-nus, leurs villages brûlés, leurs champs restés sans culture, voilà le tableau de ce qu'on voit dans les districts frappés par la guerre. Pour les secourir, autant qu'il est possible, la Société ukrainienne d'agriculture, nommée « Silsky Gospodar », dont M. Olesnicki est le président, a commencé déjà à travailler avec énergie. Il s'agit de se procurer des ouvriers, des semences, du bétail, des instruments d'agriculture, de la nourriture et des crédits. La ruine presque complète de beaucoup d'arrondissements de la Galicie ne permet pas, d'espérer des résultats immédiats de l'entreprise de « Silsky Gospodar », mais, on pense que le Gouvernement autrichien, qui a déjà prouvé une grande capacité pour résoudre les problèmes économiques de la guerre, ne refusera pas son aide à cette organisation ukrainienne si nécessaire.

Pour se former une idée de la complication des problèmes auxquels les comités ukrainiens de secours ont à faire, il faut se rappeler que les réfugiés de toutes sortes se trouvent partout en Autriche et en Hongrie, formant parfois de grandes colonies, de vraies villes de dizaines de mille d'habitants, parfois disséminées en petits groupes dans les villes et villages différents de l'Empire, et que les provinces de la Galicie et de la Bukovine frappées par la guerre ont une population ukrainienne de près de cinq millions, avec un territoire au moins deux fois aussi grand que la Belgique.

Przemysl et les Ukrainiens de l'Autriche.

La reprise de Przemyśl (en ukr. Perémysl), ancienne capitale ruthène, par les troupes austro-allemandes, a engagé MM. C. Lewicky et N. de Wassilko, leaders politiques ukrainiens de Galicie et de Bukovine, à envoyer des télégrammes de félicitations à l'empereur François-Joseph, l'archiduc Charles-François-Joseph, l'héritier du trône, et à l'archiduc Frédéric, feld-maréchal de l'armée austro-hongroise. Parmi les trois réponses, très aimables, qu'ils ont reçues, celle de l'archiduc héritier est la plus caractéristique : « Son Altesse impériale et royale, Mgr l'archiduc Charles-François-Joseph, a bien voulu recevoir avec reconnaissance et joie l'expression de fidélité de la représentation parlementaire ukrainienne, et exprimer son espoir et sa confiance que la voix de bronze de nos canons annoncera à la population ukrainienne de l'Autriche, heureuse des progrès de nos troupes, notre victoire finale sur son ennemi héréditaire. » Signé : Otrubay. (B. C. V.)

Les Russes et les Ukrainiens.

Un haut personnage politique russe habitant la Suisse s'est exprimé dans un entretien avec un Ukrainien éminent, qu'il était sûr qu'après la guerre, avec l'autonomie de la Pologne, les Ukrainiens de la Russie, obtiendront des libertés. C'est ainsi que s'expriment aussi quelques autres Russes haut placés. On dit que l'empereur Nicolas lui-même, est personnellement favorable aux Ukrainiens. Il a été publié, il y a quelque temps, une photographie du jeune tsarevitch dans le costume ukrainien qui lui a été offert par le zemstvo de Poltava. Nous pourrions citer plusieurs autres preuves de sympathies ukrainiennes dans le monde officielles et dans les sphères intellectuelles de la Russie. Malheureusement, le parti dominant, cléricol-nationaliste, des Bobrinskys, des évêques Euloge et Antonius, fortement représenté à la cour impériale et dans le gouvernement ont juré « Ucrainam delendam esse ». Ces gens, qui d'après le célèbre publiciste conservateur, le feu prince Mestchersky, sont plus dangereux que les révolutionnaires pour la Russie, qu'ils mènent au tombeau aux sons de l'hymne national, ont assujéti le gouvernement russe. Ont poussé à « libérer la Galicie » en se compromettant par le régime cosaque qu'ils y ont introduit. Espérons qu'un jour viendra où les hommes d'Etat russe, clairvoyants et d'un esprit européen se débarrasseront du joug de l'obscurantisme noir des nationalistes.

A Lemberg.

Les armées austro-allemandes ont réoccupé la capitale de la Galicie ruthène. Les nouvelles officielles de Vienne nous dépeignent l'accueil enthousiaste qui leur a été fait par la population de cette ville. Nous pouvons trouver l'explication de ces sentiments dans l'article de l'envoyé spécial du « Journal de Genève » (du 16 juin) qui a visité Léopol quelques semaines avant :

« Les quotidiens en ruthène ont tous été supprimés à cause de leurs tendances ukrainiennes... »
« A deux pas du palais du « Gubernator » se trouve

le grand bâtiment de la Société ukrainienne des Sciences, que le gouverneur a fait immédiatement fermer dès son installation. Les principaux chefs de ce mouvement sont emprisonnés et les librairies ruthènes confisquées...

» Les Juifs aussi se plaignent de l'occupation russe. Il paraît qu'une dizaine d'entre eux ont été fusillés au cours d'une dispute entre certains marchands et la troupe, en décembre dernier.

» Tandis que les Ruthènes subissent déjà des persécutions dans leur langue et leur Eglise uniate, les Polonais disent n'avoir pas à se plaindre du gouverneur, le comte Bobrinski, mais ils vivent néanmoins dans l'angoisse et dans la gêne. Beaucoup d'entre eux sont des propriétaires agricoles et tous leur biens sont saccagés. Il ne leur reste plus aucune ressource. En outre on ne leur a pas cédé que Lemberg... serait annexé tout simplement à la Russie. L'avenir est donc bien sombre pour eux et l'on comprend qu'ils regardent souvent en arrière, avec regret, au temps du régime autrichien, sous lequel ils jouissaient de l'autonomie politique...

Bibliographie.

La Question polonaise et les Slaves de l'Europe centrale. The Polish Question and the Slavs of Central Europe. Edition franco-anglaise, par *Joseph de Lipkowski*. Paris, 1915, Rédaction de la Revue «Polonia» (8^e, 164 p.). Prix : 3 fr. 50.

C'est à la proclamation du généralissime, grand-duc Nicolas, surtout à ces paroles déjà célèbres : « Polonais, l'heure est venue où le rêve de vos aïeux peut se réaliser » qu'on doit l'orientation nouvelle des Polonais. Les promesses solennelles, quoique vagues, du grand-duc, ont été ici plus efficaces que la liberté réelle dont jouissaient les Polonais en Autriche. La Russie qui, grâce aux plaintes polonaises, était considérée en France et en Angleterre comme le tyran de cette malheureuse nation, est devenue le centre de tous ses espoirs. Malgré l'inquiétude de certains Polonais, à cause du caractère vague de ces promesses, et surtout à cause des procédés barbares des Russes en Galicie, cet exemple nous fait voir ce que pourraient faire les Russes s'ils savaient agir dans un esprit de liberté sincère.

Parmi les nombreuses manifestations russophiles des Polonais, il faut citer plusieurs livres et brochures en langues étrangères, qui sont destinés à instruire les diplomates alliés sur la façon de régler la question polonaise, d'après les promesses du généralissime.

Le livre de M. de Lipkowski est un de ces livres. Nous y trouvons ce passage, touchant la question de l'Ukraine :

« En ce qui concerne les Ruthènes, ils forment une nationalité Slave parfaitement distincte. La différence entre les Polonais, les Russes et les Ruthènes est au moins aussi prononcée que celle qui existe entre les Français, les Italiens et les Espagnols... »

» Malgré tant de siècles d'histoire commune, la Pologne pas su s'assimiler les Ruthènes — même à l'époque où ils étaient très peu nombreux... »

» Or, pour être juste, il faut reconnaître que la Russie elle-même n'a pas été plus heureuse que nous, malgré la communauté de religion, et malgré cent vingt années d'efforts ininterrompus.

» Il ne faut pas se faire d'illusion : on verra bientôt surgir la « Question Ruthénienne », qui sera autrement grave pour la Russie que ne l'était la question polonaise, et certainement ce n'est pas l'annexion des Ruthènes de la Galicie qui facilitera la solution de ce problème.

» Les Ruthènes de l'Autriche ont, en effet, joui, depuis cinquante ans, des mêmes libertés politiques que les Polonais. Leur langue était officiellement admise dans les écoles, dans l'université et dans l'administration locale, et ils sont arrivés à créer un commencement sérieux de littérature ruthénienne.

» Nous ne voyons donc pas très bien comment ils s'accommoderaient avec la nouvelle situation qui peut leur être faite, à moins que la Russie ne songe à octroyer à tous les Ruthènes de son empire, et ils sont plus de trente millions, les mêmes avantages constitutionnels qu'avaient les Ruthènes de l'Autriche, ce qui nous paraît toutefois fort peu probable, au moins quant à présent.

Ce livre est très intéressant et prouve une grande connaissance du sujet traité par l'auteur. Il est une preuve nouvelle que les relations entre Polonais et Ruthènes, assez mauvaises en Galicie, ne le sont pas partout.

LE « NOVOIE VREMIA »

et les

PROMESSES RUSSES AUX POLONAIS

M. Menchikoff, publiciste nationaliste bien connu, conseille aux Polonais, dans le « Novoie Vremia », de ne pas s'occuper trop de la constitution prochaine de la Pologne. Il vaudrait mieux, selon lui, remettre la solution de cette question à l'époque qui suivra la conclusion de la paix. On verra alors ce qu'on fera avec les Polonais et la Pologne.

Nous sommes curieux de savoir l'accueil que ces paroles de l'organe de M. Sazonoff trouveront chez les Polonais, surtout chez ceux d'Autriche, qu'on invite ainsi à s'abstenir de toute discussion de la question polonaise au Congrès de la paix, et à se mettre à la merci des nationalistes russes.

Lettres à la rédaction de « l'Ukraine. »

Le comte de Razoumowsky.

Lausanne, juin 1915.

« Monsieur.

» Dans le premier numéro de votre périodique (« Relations franco-ukrainiennes », par W. Szczurat. Réd.) vous faites allusion à Cyrille Razoumowsky. J'ai pensé que cela vous intéresserait peut-être de savoir que son fils, le comte Grégoire de Razoumowsky, avait passé plusieurs années à Lausanne. Il s'y établit en 1783 et vécut en ermite dans une maison de campagne située à une heure au-dessus de la ville. Vernand-Dessus, alors propriétaire de la famille de Saussure.

Le comte de Razoumowsky fut en 1783 l'un des fondateurs de la Société des scien-

ces physiques de Lausanne et n'y présenta pas moins de 18 mémoires. La Société, qui réunissait des savants vaudois et quelques étrangers, ne dura que six

gnitaires, — ne voudra être ni russe ni polonaise? A mon avis la question est très simple: l'Ukraine, en ce cas, doit être pays libre et indépendant. Nous ne



Le sceau de Georges I^{er}, roi de Galicie et de Lodomerie (1300-1308).

ans, mais fit paraître pendant cette courte période trois volumes in-4 de mémoires.

Ceux du comte de Razoumowsky sur l'histoire naturelle du pays de Vaud furent les éléments de l'ouvrage en deux volumes qu'il publia à Lausanne en 1789 sous ce titre : « Histoire naturelle du Jorat et de ses environs et celle des trois lacs de Neuchâtel, Morat et Bienné. »

» Le comte quitta Lausanne vers 1793 et mourut en 1837 en Moravie.

La « Revue historique vaudoise » a publié en 1905, livraisons de septembre et octobre, deux articles sur ce naturaliste, intitulés : « L'ermite de Vernand de Sausure », et signés S. Bonnet.

» Agréez, Monsieur, etc. G.-A. Bridel.

L'austrophilisme des Ukrainiens.

Paris, le 22 juin 1915.

Monsieur,

J'ai reçu le premier numéro de « l'Ukraine » et vous en félicite. J'y ai trouvé des choses excessivement intéressantes et qui sont généralement ignorées ici, en raison de la discrétion de la presse, sévèrement contrôlée par la censure. Mais je constate à mon plus vif regret que vos compatriotes sont très austrophiles, je crains que vous ne fassiez fausse route, car vous ne devez pas ignorer quelle animosité règne dans toute l'Europe et en Amérique contre les Austro-Allemands à cause de leurs procédés contraires au principe du droit et de la justice. En se rangeant de leur côté, les Ukrainiens nuisent énormément à leur cause nationale. En dehors de cela, je ne doute pas qu'en fin de compte, les Alliés triompheront en écrasant les empires du centre. Les Ukrainiens se rangeant du côté de ces derniers seraient forcés de subir le sort des vaincus et il ne leur resterait plus aucune sympathie en Europe.

Bien que la Russie ait commis bien des erreurs en Galicie et en Ukraine russe depuis le début des hostilités, cela ne devrait pas cependant, vous jeter dans les bras des Germano-Magyars qui ont été toujours les pires ennemis de tous les Slaves. Il me semble qu'il serait plus sage pour vous d'essayer de vous rapprocher davantage de la France et de l'Angleterre et de les intéresser à votre cause dont ces deux puissances ne peuvent méconnaître l'importance au point de vue international.

Veuillez agréer, etc., J. Gabrys, Rédaction des Annales des nationalités.

Paroles mémorables d'Alexandre Herzen.

Comment résoudre la question de l'Ukraine? L'ancienneté de la possession ne prouve rien, sa perte encore moins. Est-ce le droit de conquête? Le dernier conquérant régnera tant qu'une nouvelle force ne le chassera pas. La conquête est un fait et non un droit. Elle n'a pas de limites dans la nature. Il nous faut chercher d'autres bases dans la vie même des peuples. Comment résoudre la question, à qui doit appartenir un pays, avant d'avoir l'avis de ceux qui l'habitent? Et si après toutes nos discussions, l'Ukraine, — se rappelant la persécution moscovite, le servage, les recrutements, les pillages, les exécutions et le knout, et n'oubliant pas d'un autre côté ses luttes avec la Pologne, son armée, ses nobles et ses di-

avons même pas discuter à qui doit appartenir une partie ou une autre de la terre, habitée par des êtres humains. La Petite-Russie est habitée par des hommes, des hommes enchaînés mais non pas brisés au point de perdre tout sentiment de leur nationalité. Dénouez-leur les mains, déliez-leur la langue, que cette langue soit tout à fait libre et qu'alors ils nous disent leur volonté. Qu'ils se retournent vers nous, en passant par le knout, ou vers vous (Herzen s'adressait ici aux Polonais), en passant par la papauté, ou, s'ils sont avisés, ils nous tendront fraternellement les deux mains et resteront indépendants des deux côtés. Voilà pourquoi j'estime tant le fédéralisme : les parties d'un organisme fédéral sont liées entre elles par un intérêt commun et personne n'appartient ici à personne, ni Genève à Berne, ni Berne à Genève.

A. Herzen.

Figures du passé.

Danylo, roi de Galicie et de Lodomerie.

Avec le déplacement du centre de la vie politique et nationale ukrainienne dans l'ouest, vers la Volhynie et la Galicie, qui se produisit au commencement du XIII^e siècle, l'Etat entier ruthène de cette époque a reçu le nom de royaume de Galicie et Lodomerie. C'est-à-dire Galicie et Volhynie.

Le nom Lodomerie ou Wladimirie est dérivé de la ville de Wladimir, la capitale ancienne de Volhynie. Une dynastie indigène mais descendante en ligne directe de Wladimir le Grand, grand-duc de Kiev, a réussi à réunir entre ses mains les provinces occidentales de l'Ukraine, divisées après la décadence de Kiev en plusieurs duchés indépendants. Pendant sa floraison, ce royaume s'étendait à l'est jusqu'au Dnieper, et même s'avancait parfois au delà de sa rive gauche où en ce temps régnait la terreur Tartare. Les rois de Galicie avaient un de leurs lieutenants à Kiev. Dans le sud, la mer Noire était la frontière du royaume, de l'embouchure du Dnieper jusqu'au Danube. Sur les rives de ce dernier les rois ukrainiens avaient fait bâtir Galatz (Le petit Halicz). Les villes, bien connues maintenant, de Przemyśl, Wladimir, Halicz, Lemberg (Leopolis), — cette dernière bâtie par le prince Léon, le fils du roi Danylo, — furent les capitales successives du royaume. Les relations étroites des princes de Galicie-Lodomerie avec la Hongrie, la Pologne, l'Autriche et le Vatican remplaçaient les relations nombreuses qu'entretenaient les anciens grands-ducs de Kiev avec la Scandinavie, Byzance et les Normands de l'ouest. Roman, Danylo, Léon et Georges furent les principaux monarques de Galicie-Lodomerie. Le titre de roi de Galicie et Lodomerie fut accordé au roi Danylo par le pape Innocent IV. Le peuple de l'Ukraine garde un souvenir sympathique de ce roi.

Vers le milieu du XIV^e siècle la dynastie galicienne s'éteignit en ligne droite, et c'est alors que les rois de Hongrie et ceux de Pologne, apparentés aux rois de Galicie, se disputèrent la succession du trône ruthène. (Il n'est pas sans intérêt de savoir que les droits de la Hongrie et ceux de la Pologne sur le trône galicien n'étaient jamais contestés par les grands-ducs de Moscou.) Enfin, en 1349, le roi de la Pologne, Casimir-le-Grand,

réussit à faire prévaloir ses prétentions. Il entra alors à Lemberg (qui était la capitale) et monta sur le trône. Ainsi a commencé ce qui s'appelle la période polonaise en Ukraine.

Mais Casimir le Grand n'a réussi à réunir entre ses mains que la partie occidentale des terres ukrainiennes-galiciennes, une petite partie de la Volhynie et une partie de la Podolie. Les provinces orientales, comme la plupart de la Volhynie, de Kiev et des pays au delà du Dnieper, se sont liées encore avant ce temps aux princes d'origine lithuanienne, ce qui les a attachées au grand-duché de Lithuanie. En 1386 l'union de la Lithuanie avec la Pologne se produisit, ce qui eut comme conséquence que l'Ukraine toute entière s'est trouvée liée, pendant presque trois siècles, à ces deux pays.

Le royaume de Galicie-Lodomerie existe-t-il encore de nos jours? Les empereurs d'Autriche-Hongrie portent actuellement le titre de rois de Galicie-Lodomerie, et la Galicie orientale (si dévastée par la guerre actuelle), est appelée actuellement dans la langue officielle « le royaume de Galicie-Lodomerie ». Cette province passa aux Habsbourg lors du partage de la Pologne, comme héritage de la couronne hongroise, et ce qui est curieux à remarquer, fut reconnu comme tel par l'impératrice Catherine II qui participait à ce partage.

Les hommes de l'heure.

Mgr Parthène, ex-évêque de Podolie.

Le gouvernement de la Sainte-Russie orthodoxe, travaillé par les Nationalistes, est opposé non seulement à toutes les religions non orthodoxes, mais aussi à l'orthodoxie, même si cette dernière n'est pas du même modèle que l'orthodoxie moscovite. Ainsi, les orthodoxes non moscovites ont à souffrir presque autant que les uniates et les protestants. S'ils appartiennent à la nationalité ukrainienne ils sont doublement persécutés. Un des premiers soins du gouvernement russe, dès l'union de l'Ukraine avec la Moscovie (1654), a été de détruire l'autonomie de l'Eglise ukrainienne orthodoxe et de l'incorporer dans l'organisation de l'Eglise officielle russe. Malgré les protestations et une lutte acharnée, l'Eglise orthodoxe de l'Ukraine a été à la fin transformée en un département du Synode et du gouvernement de Saint-Petersbourg. Le gouvernement cherchait à détruire tous les livres religieux publiés par les cloîtres ukrainiens, en les remplaçant par les éditions de Moscou. Il a employé plus tard l'Eglise orthodoxe comme moyen de dénationalisation. On défendit aux prêtres de prononcer l'ancien Slavon de la façon ukrainienne. Ce dernier devait être prononcé en russe; on défendit dans le courant du XIX^e siècle de publier l'Evangile en langue ukrainienne, et enfin, dans les dernières années, même de prêcher dans la langue du pays. L'Evangile ukrainien fut forcé de se réfugier à l'étranger où il fut publié par le « British & Foreign Bible Society », dont les éditions étaient considérées par la police russe comme de la « littérature rouge » et les personnes trouvées en leur possession étaient traitées comme des révolutionnaires. A la suite de ces persécutions l'Eglise orthodoxe commença à perdre son influence en Ukraine, cédant la place au protestantisme qui se répandit avec rapidité. L'ordre secret de l'administration civile aux prêtres orthodoxes, les autorisant de divulguer à la police les péchés et délits commis contre le gouvernement qu'on leur confiait à confesse, avait aliéné le peuple à l'Eglise officielle.

C'est dans ces conditions pénibles que Mgr Parthène, issu d'une famille ukrainienne de Poltava, fut nommé il y a neuf ans au poste d'évêque orthodoxe de Podolie. Mgr Parthène était un bon orthodoxe et un patriote ardent en même temps. Il commença par rédiger une édition d'Evangile en ukrainien, qui fut, grâce à son influence, publiée par le Synode russe. Ce dernier découvrit bientôt que rien n'était plus profitable au point de vue commercial que cet Evangile, qui se vendait par centaines de mille exemplaires par an. De nouvelles éditions suivirent rapidement la première. Mais l'activité de Mgr Parthène, qui s'était mis à ukrainiser l'Eglise orthodoxe en Podolie, éveilla les soupçons des nationalistes russes et du Synode lui-même, et l'évêque fut transporté en un diocèse moscovite, celui de Toula. On jugea que là, loin de l'Ukraine, il serait moins dangereux.

Pour la société ukrainienne orthodoxe, Mgr Parthène est devenu un symbole de la renaissance de l'Eglise orthodoxe autonome de l'Ukraine, et elle l'entoure de ses regrets, en espérant que sa carrière si heureusement commencée portera encore des fruits importants et féconds.

Editeur : W. Stepankowski.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

L'UKRAINE

Édition non-périodique, publiée par W. Stepankowski

Adresse de la Rédaction de « L'Ukraine » : Imprimeries Réunies, S. A., Avenue de la Gare, 23.

N° 3

Lausanne, 4 août 1915.

N° 3

La question de l'Ukraine.

Les sympathies et les antipathies de nous autres Occidentaux dans le conflit actuel sont le plus souvent déterminées par des sentiments et des intérêts dont la source et le théâtre se trouvent de ce côté-ci de l'Europe. Les vœux que nous formons pour les Alliés sont dictés avant tout par l'indignation que provoque en nous la violation de la Belgique et du Luxembourg, par le malaise que nous a causé l'ingérence économique de l'Allemagne. L'inévitable tendance à généraliser nous empêche par suite de discerner chez les Alliés le principe, à défaut d'application brutale, de méfaits semblables à ceux que nous reprochons à l'Autriche-Hongrie et à l'Allemagne. Tel qui proclame en temps et hors de temps que l'Angleterre et la France sont les champions indéfectibles du droit, oublie ses vitupérations de naguère contre la conquête de Madagascar et l'anéantissement des deux républiques sud-africaines.

Sans que la justice perde aucun de ses droits, il suffit cependant d'un déplacement de quelques degrés vers l'orient pour qu'elle change d'objet et de sollicitude. J'ai eu, entre les mains, au début de la guerre, la lettre d'un jeune Allemand qui écrivait dans un enthousiasme que je crois absolument sincère : « Nous combattons pour la liberté du monde; nous allons délivrer la Pologne et la Finlande! »

La Pologne et la Finlande devront beaucoup à l'Allemagne si la paix dont il ne faut pas désespérer impose à la Russie le rétablissement des libertés étouffées dans le Royaume et dans le Grand-Duché. Mais la Pologne et la Finlande ne sont pas les seules nationalités victimes de la rapacité des hauts fonctionnaires de Petrograd. — je tiens à bien marquer la différence entre la très sympathique nation russe et un gouvernement dont Pierre-le-Grand et Catherine II ont trouvé le modèle sur les bords de la Sprée — : un groupe ethnique autrement important, puisque les statistiques les moins favorables lui assignent 30 millions de ressortissants, les Ukrainiens, habitant les deux rives du Dnieper et tout le bassin supérieur du Dniester, revendiquent son autonomie, son affranchissement total même de la domination moscovite.

Nous savons, de ce côté-ci de l'Europe, fort peu de chose de l'Ukraine; ce nom évoque tout au plus la figure de l'hetman Mazeppa. Le gouvernement du tsar l'a baptisée Petite-Russie, appellation qui impartit à cette portion de l'empire un caractère de rameau imperceptiblement différencié et de minorité protégée. Mais les Ukrainiens ont une histoire glorieuse, leur langue propre avec une littérature fort riche, une poésie et une musique originales, et par dessus tout des aspirations nationales de plus en plus conscientes et de plus en plus résolument opposées à la russification.

L'Ukraine a été la première Russie, que le Varègue Oleg, fils ou petit-fils de Rurik, créa en s'établissant à Kiev et en groupant en un Etat à limites définies des tribus slaves jusqu'alors sans lien politique. Elle reçut le christianisme de Byzance, mais par les routes des Carpathes elle se maintint en communication avec Rome et avec l'Occident. L'invasion mongole du XIIIe siècle ayant brisé sa force militaire, elle conclut, devant la menace des khans de Crimée, une alliance avec le grand-duché de Lithuanie et fut, par ce dernier, englobée au XVIe siècle, dans le royaume de Pologne. Le traité d'Andrussow, en 1667, qui fut un premier démembrement de la Pologne, fit passer à la Moscovie du tsar Alexis la Séverie, le territoire des cosaques Zaporogues et Kiev. Le reste fut annexé par Catherine II lors des deux derniers partages de la Pologne.

Telles sont les grandes lignes de l'histoire de l'Ukraine. Mais à travers ses vicissitudes, les Ukrainiens ont conservé le sentiment très viv de leur nationalité. Ils n'ont cessé de revendiquer et leur autonomie politique à l'égard de la Russie

comme ils l'avaient défendue vis-à-vis de la Pologne, et l'usage de leur langue que le gouvernement de Petrograd a proscrite jusque dans les administrations municipales. Les frontières de cet idiome sont d'ailleurs aussi nettement délimitées que les frontières géographiques, à l'ouest par les Carpathes, au nord par les immenses marécages du Pripet, à l'est par la ligne des hauteurs qui sépare les affluents du Dnieper de ceux du Donetz. Au sud-est seulement et au sud, où le « Petit-russien » se mêle aux colons grands-russes de la Volga, aux Tartares de la Chersonèse et aux Roumains de la Bessarabie, la cohésion des Ukrainiens est moins complète.

Le San et la Vistule séparent l'Ukraine de la Pologne, ces cours d'eau la mettent cependant en relation avec la Baltique alors que la principale orientation économique est celle des fleuves qui descendent à la mer Noire. Le servage que la « grande » amie de Diderot et correspondante de Voltaire avait imposé aux paysans libres jusqu'alors n'a pu introduire en Ukraine le régime de la propriété collective, et l'émancipation de 1862 a rendu le sol à des propriétaires individuels.

Voilà bien, ou il faudrait renoncer à la constater ailleurs, une entité nationale nettement caractérisée. Elle l'est par l'histoire. Elle l'est par les traits physiques et moraux du peuple. Elle l'est par la langue, par l'aire géographique définie, par l'état social, par les conditions économiques dont nous aurions pu développer le tableau pour en montrer la variété et la richesse. Elle l'est enfin par la volonté des Ukrainiens qui aspirent à cette libre disposition d'eux-mêmes au nom de laquelle deux nations libérales ont joint leurs forces à celles du plus despotisme des gouvernements.

Ces caractères suffisent-ils à justifier « dans la pratique » la constitution d'un Etat, république ou royaume ukrainien? Je dis « dans la pratique » parce qu'une nationalité appelée à l'existence est semblable à un enfant qui vient au monde incapable de se tenir debout, incapable même de coordonner ses mouvements et qu'il lui faut, comme à l'enfant sa mère, un organisme assez puissant et assez intelligent pour le protéger contre les périls extérieurs et contre sa propre inexpérience.

Cette question et celles qui s'y rattachent sont traitées par un patriote ukrainien dans une brochure extrêmement substantielle (1) qui, sans y répondre en termes explicites, laisse entendre la solution qu'il attend de la victoire, — escomptée par lui et qu'il souhaite écrasante, — de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie sur la Russie. La pensée de l'auteur peut s'exprimer dans les thèses suivantes :

« Il serait enfantin de croire que l'appétit de conquête insatiable de la Russie sera apaisé par l'occupation de Constantinople. » La maîtrise des détroits rendrait la Russie toute puissante dans la Méditerranée orientale et dans les Balkans, où elle ne tolérerait aucun équilibre.

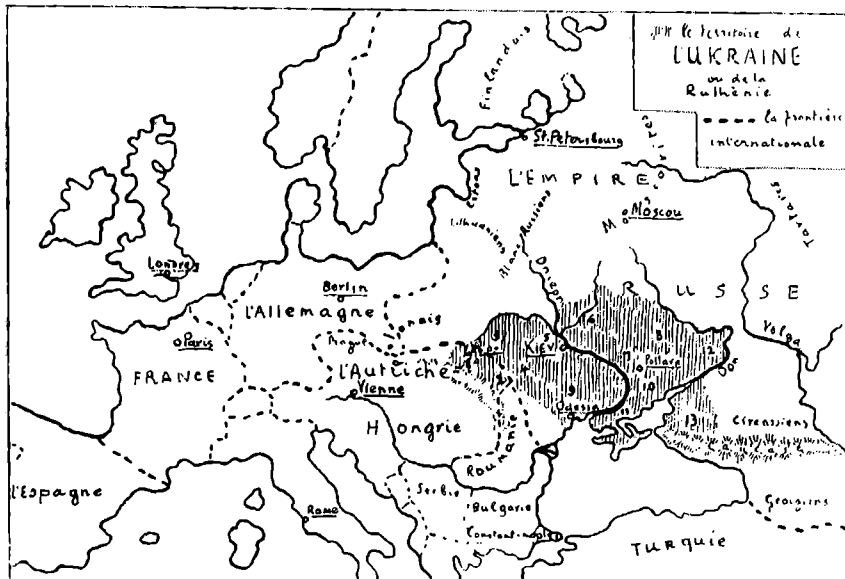
« On ne peut arrêter la Russie, sur la voie de la domination universelle où elle s'achemine, qu'en la divisant.

Il faut que la partie détachée de la Russie soit telle qu'elle constitue une entité nationale compacte assez considérable pour parvenir à une vie indépendante et diminuer d'une manière appréciable la puissance d'un vaste empire.

L'Ukraine avec ses 30 millions d'habitants, dont 4 en Galicie (où ils sont désignés sous le nom de Ruthènes), est le plus gros morceau qui répondent à ces nécessités.

L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, en rétablissant l'Ukraine dans ses limites historiques et dans son ancienne indépendance, et en protégeant le nouvel Etat contre les entreprises de la Russie, se délivreront une fois pour toutes du cauchemar du panslavisme.

(1) Dmytro Donzow. « Die Ukrainische Staatsidee und der Krieg gegen Russland. » — Berlin, Carl Kroll, mai 1915.



Les provinces : 1. la Galicie; 2. la Bukovine; 3. la Volhynie; 4. la Podolie; 5. Kiev; 6. Tchernikow; 7. Poltava; 8. Charkow; 9. Kherson; 10. Katerinoslaw; 11. Tauris; 12. Le Don; 13. Kouban.

Il en résultera pour l'Europe centrale et par contre-coup pour l'Europe occidentale une détente après laquelle elles soupirent.

Il est certain que si l'on veut bien considérer l'Europe non plus du haut du Ballon d'Alsace ou du clocher de Sainte-Gudule mais d'un sommet du Tatra ou des Beskides, le problème de l'équilibre européen se présente sous un tout autre aspect. Quiconque a vécu dans la Suisse alémanique, où la langue et les relations économiques inclinent beaucoup plus que chez nous l'attention sur les faits et les conditions de la politique orientale, se rend déjà compte de ce phénomène. A Vienne comme à Berlin, le péril slave est la hantise des cerveaux parce que le slavisme est un péril à raison de la croissance formidable de l'empire russe. Conjurant celui-ci serait rendre du coup celui-là, inoffensif.

Si tel était le seul fond de la mentalité des empires centraux, on y adhérerait sans peine, surtout en comparant la pratique des institutions des deux côtés de la frontière germano-russe. Malheureusement il s'associe à cet élément-là une incompréhension, attestée au Slesvig, en Posnanie et en Alsace-Lorraine comme en Bohême et en Transylvanie et au Trentin, des exigences de la dignité nationale chez les groupes allogènes rattachés par héritages, traités ou guerres au puissant noyau germanique; cette incompréhension a pour conséquence que l'Allemand, tout au moins depuis un demi-siècle, croit assimiler alors qu'il brutalise et s'irrite de la désaffection qu'il provoque.

Peut-être n'est-ce là qu'une maladie propre à l'adolescence, peut-être les réflexions qu'ils seront appelés à faire dans les années qui suivront la paix en guériront-elles les Allemands. Quoi qu'il en advienne, les procédés dont ils ont usé vis-à-vis des nationalités « mineures » dans l'empire et dans la monarchie ne garantissent point le succès de la solution proposée par M. Dmytro Donzow : nombreux sont les allogènes soumis à la bureaucratie russe qui préfèrent encore les lourdes mais intermittentes tracasseries de celle-ci au drill systématique, à la discipline implacable et sans répit de la Kultur « à la prussienne ».

Ce n'est pourtant pas un motif de désespérer. Le gouvernement allemand, qui a mis l'expérience à contribution pour donner à son armée la formidable puissance matérielle qu'on lui voit, pourrait, ouvrant enfin les yeux aux expériences d'un autre ordre, s'aviser aussi de faire aimer sa tutelle. On a vu d'autres revirements sur la planète.

Mais alors, ce n'est pas seulement par le déplacement de bornes-frontières que l'Europe aurait changé d'aspect.

J. EL. DAVID.

(Gazette de Lausanne.)

FAITS DIVERS

Un démenti russe.

L'« Osservatore romano » du 7 juillet a publié une note de la légation de Russie près du Saint-Siège qui avait pour but de blanchir l'administration russe en Galicie de tout reproche de prosélytisme orthodoxe et de persécution à l'égard des catholiques.

La légation de Russie déclarait premièrement qu'aucun prêtre catholique n'avait été pris comme otage et, secondement, que seuls quelques ecclésiastiques catholiques du rite grec avaient été arrêtés « sous l'inculpation d'avoir pratiqué l'espionnage au préjudice de la Russie ».

L'arrestation et l'exil de l'archevêque de Lemberg, Mgr Szeptycky, auraient donc, d'après cette note, eu pour justification des actes d'espionnage du prélat! Et sans doute l'évêque ruthène de Przemyśl, Mgr Czechowicz, a-t-il été déposé de son siège pour le même délit?

Mais, outre cet essai maladroit de justification, la note de la légation de Russie contient une fausseté. Il est malheureusement trop certain que, contrairement à ses dénégations, des prêtres catholiques, de rite latin aussi bien que de rite oriental, ont été emmenés comme otages. C'est le cas, notamment, du père jésuite Rostovoski, qui est actuellement déporté à Tomsk, en Sibérie, de son confrère le P. Sopouch, et d'un certain nombre de séminaristes latins de Lemberg.

Tous espions, sans doute.

Les Russes en Galicie.

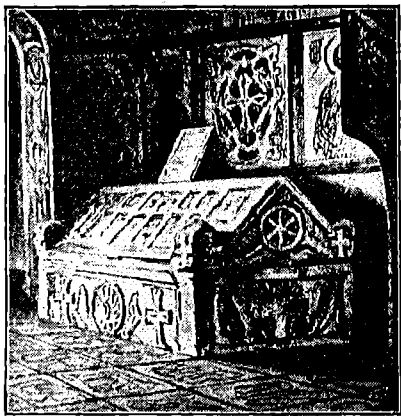
Le « Głos Narodu », No 318, nous annonce qu'avant d'évacuer Lemberg les Russes ont déporté le maire de cette ville, le Dr Rutowski (un Polonais), ainsi que cinq de ses adjoints : le recteur de l'Université, le Dr Beck (Polonais), 3 juges au Tribunal suprême, dont 2 Polonais et un Ukrainien, de Supérieur des Jésuites, le P. Sopuch (Polonais); le directeur des Archives municipales, le Dr Zolowski (Polonais); le grand rabbin, Dr Diamand et deux autres Israélites; l'inspecteur des écoles, Dr Kociuba (Ukrainien), le directeur du Musée national ukrainien, le Dr Swiencicky, le prof. Bohdan Barwinsky (Ukrainien); l'ingénieur Baczinsky (Ukrainien); l'avocat Fedak (Ukrainien); le conseiller municipal Bankowski (Ukrainien), etc., etc.

On sait que la plupart des notables ukrainiens avaient été déportés déjà auparavant en Sibérie.

Tout dernièrement les députés ruthènes Ochrymowycz, Szuchewycz et Spennul furent envoyés à Tomsk. D'après une dépêche de Sofia, du 5 mai, 411 personnes dont 371 Ukrainiens, ont passé par Kiev, pour la Sibérie. Parmi eux, beaucoup de prêtres Uniates, de médecins, d'avocats, de rédacteurs de journaux Ruthènes et

L'art ukrainien.

(Voir l'article dans le numéro 2 de l'Ukraine.)

Le tombeau de Jaroslav-le-Sage, grand-duc ruthène (XI^e siècle) dans la cathédrale de Ste-Sophie, à Kiev.

d'étudiants, les députés Okuniewsky et Staruch.

A Przemyśl, l'évêque Uniate, un vieillard de 70 ans, Mgr Tschechowyh, vice-président de la Diète de Galicie et conseiller intime, s'étant opposé à l'occupation de la cathédrale par les papes Russes, fut battu à coups de crosse et chassé du palais épiscopal; s'étant réfugié au couvent des Franciscains, il y est mort quelques jours après.

Le rédacteur du journal « Nowe Słowo », Kurzeba, a été battu jusqu'au sang à coups de knout; deux étudiants, Partyba et Stafiniak, sont morts à la suite de pareilles exécutions.

Le Musée national ukrainien, celui de la Société des sciences, ainsi que celui de la Société culturelle « Proswita » ont été détruits. Tous les objets de valeur ont été transportés en Russie, les autres, brûlés. Les appartements du Palais archi-épiscopal de Lemberg, ainsi que le modeste appartement du député Constantin Lewiński, ont été complètement saccagés (Ukrainische Korrespondenzblatt, No 25).

D'après des nouvelles de Sofia du 25 juin, un nouveau convoi d'exilés galiciens, de 990 personnes, dont près de 300 Juifs et les autres Ruthènes, a traversé Kief pour la Sibirie.

La presse anglaise.

Nous trouvons dans le *Catholic Times*, du 9 juillet, un très intéressant article intitulé : *The Anglicans and Russia*, où le rôle joué par l'Eglise orthodoxe moscovite envers les Ruthènes uniates est exposé.

Böhm-Ermolli et les Ukrainiens.

« J'adresse à l'Assemblée parlementaire du peuple ukrainien en Autriche, mes plus chauds remerciements pour ses souhaits sincères.

Je suis heureux que l'armée sous mes ordres ait réussi à arracher des mains de l'ennemi la capitale du pays de Galicie si éprouvée, et qui est liée si intimement à l'histoire de la nation ukrainienne.

Puisse cet événement historique, d'une si grande importance, apporter le plus de bonheur et de bénédiction possibles à la ville, au pays et à la nation ukrainienne.

Puisse la nation ukrainienne puiser tout spécialement de nouvelles forces pour de nouvelles manifestations de patriotisme. C'est ce que souhaite de tout cœur
BÖHM-ERMOLLI, G. D. K. »

Le nouveau gouverneur de la Galicie.

D'après l'officiel *Wiener Zeitung* du 20 juillet, l'empereur a approuvé la démission du Dr W. Korytowski, gouverneur de Galicie, en nommant à sa place le général Hermann de Collard, président du Tribunal suprême militaire.

Les Ruthènes de Galicie ont reçu la nouvelle avec satisfaction et veulent voir en cet acte le commencement d'un changement dans le système gouvernemental de Galicie.

Depuis 1848, le poste de gouverneur de Galicie était toujours occupé par un Polonais, fait qui a été souvent la cause d'injustices envers les Ruthènes.

On espère que le général de Collard, qui est de nationalité autrichienne, saura tenir la balance entre les deux nationalités habitant la Galicie, comme a su le faire le comte Stadion (1848), le dernier gouverneur autrichien.

A Lemberg.

Le 24 juin, un appel parut sur les murs de la ville de Lemberg, dans lequel on invitait tous les Ukrainiens à reprendre leur travail national intellectuel, en vue de l'expulsion de l'oppressur moscovite.

Le soir du même jour, parut également le premier numéro du quotidien ukrainien *Nowe Słowo*, le premier journal ukrainien qui ait été édité depuis dix mois dans Lemberg.

L'enthousiasme et la joie du peuple ukrainien à la vue de la parole ukrainienne imprimée après un exil si long furent indescriptibles.

A l'occasion de la visite de l'archiduc Frédéric à Lemberg, de nombreuses députations ukrainiennes et polonaises se présentèrent chez le commandant de l'armée autrichienne.

Mlle Puluj prononça un discours de bienvenue que l'archiduc écouta attentivement, et remit entre les mains de son hôte illustre un magnifique bouquet entouré de rubans bleus et jaunes, les couleurs nationales ukrainiennes, que l'archiduc fit attacher à l'avant de son automobile.

La cérémonie terminée, l'archiduc Frédéric remonta dans son automobile et quitta la ville avec sa suite aux acclamations enthousiastes de la populace.

2

On lit dans le *Pesti Hirlop* :

Par exemple, la population française des Flandres et de la Lorraine, c'est-à-dire de l'ancienne Bourgogne reconstituée, pourrait être installée en France, où la densité de la population est très faible. De même, la Grande-Bretagne et l'Amérique pourraient donner refuge aux quelques centaines de milliers de

Belges qui refuseraient de devenir Allemands. La question polonaise serait résolue par l'échange des Tchèques et des Ruthènes qui seront rendus à leurs frères russes et qui pourraient utilement coloniser les plaines de Sibirie, contre de bons Polonais, qui viendraient prendre leur place parmi les nations de l'Occident. Quant à la République de Venise, redevenue indépendante, elle pourrait absorber les populations italiennes de la monarchie et leur place devrait être prise par les nombreux Magyars émigrés en Amérique.

Point de chemins de fer, mais une Commission géographique.

D'après un journal « vrai russe », *Moskovskia Wiedomosti* (No 76), un comité spécial s'est fondé en Russie avec le secours du gouvernement.

Ce comité est nommé : « La Commission géographique ». Il a pour but de soumettre au gouvernement un projet de changement de tous les noms des villes, villages, fleuves et montagnes de la Galicie ruthène et de la Bukovine, afin qu'ils soient russes et non ruthènes.

Point de moulins, mais beaucoup d'orthodoxie.

La célèbre Lavra de la Trinité (près de Moscou) ne cesse de travailler pour la « conversion » des uniates de Galicie.

Une publication spéciale ayant pour objet la propagande orthodoxe, a été fondée par elle et s'imprime dans son imprimerie.

Jusqu'ici deux douzaines de numéros de cette publication ont paru dans un mélange de russe et d'ukrainien.

Voici les titres de quelques-unes de ces publications : « Par quelles Russes les papes de Rome ont introduit l'union en Galicie » ; « Comment les traités russes (?) Potij et Terleckj ont inoculé à la Ruthénie l'union religieuse avec des hérétiques romains. »

Tout cela est écrit dans le style le plus vulgaire. *La Vie ukr.*

Le mouvement révolutionnaire.

D'après l'*Outro*, de Sofia, l'arrestation d'un Ukrainien de Kiev (le nom n'est pas indiqué) a causé un rassemblement de plusieurs milliers de personnes dans la rue.

On fit des tentatives pour tâcher de libérer le prisonnier du convoi de police. Des compagnies de troupes furent appelées par l'administration, après quoi une lutte acharnée s'engagea entre les troupes et la foule dans la rue.

57 personnes furent tuées, 60 blessées; plusieurs d'entre les blessés ont succombé des suites de leurs blessures.

Les nombreuses lettres et informations directes et indirectes que nous recevons de l'Ukraine russe nous apprennent l'existence d'un grand mécontentement parmi toutes les classes de la population.

Parmi les paysans et les ouvriers ce mécontentement prend la forme d'une fermentation révolutionnaire, pareille à celle qui eut lieu en 1905.

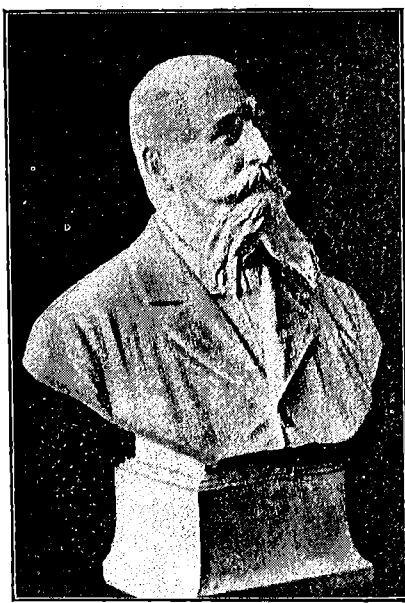
La reconnaissance impériale exprimée à l'hôpital ukrainien de Petrograd.

D'après *La Vie ukrainienne* (Nos 5-6), le général-aide de camp Dachkoff, accompagné par le général baron Wrangel, l'inspecteur général des hôpitaux, a visité par ordre de l'empereur l'hôpital ukrainien de Petrograd et a remercié au nom de Sa Majesté les fondateurs, l'administration, les médecins et le personnel sanitaire pour les services qu'ils ont rendus.

L'hôpital ukrainien de Petrograd a été fondé par la colonie ukrainienne de cette ville et il est entretenu aux frais de cette colonie.

Parmi les fondateurs, citons M. le prof. et Mme Tuhani-Baranowski, Mme Juszczenko, M. Slavinsky, Mme Engel, Mme Zabito et autres.

M. Julien Romanczuk.



Le buste du leader ukrainien, vice-président de la Chambre des députés de Vienne, à la salle du Club ukrainien au parlement.

M. Rodzianko en sa qualité de petit-russien.

On sait que M. M. Rodzianko, le président de la Douma impériale, appartient à une famille ukrainienne, d'origine cosaque.

Son opportunisme extrême pourtant, qui lui fait souvent sacrifier les intérêts ukrainiens aux exigences de la politique moscovite, l'a rendu peu populaire en Ukraine.

Dernièrement, avant la libération de Lemberg, M. Rodzianko, pour faire plaisir au gouvernement, a visité Lemberg, où il s'est entretenu cordialement avec les agents de la politique russe en Galicie.

Dans un discours pan-russe, M. Rodzianko jugea nécessaire de souligner sa nationalité et de se souvenir de « sa chère patrie la Petite-Russie ».

Les Russophiles ont publié son discours, en omettant toutefois cette phrase. L'orateur n'a pas protesté.

Nous osons attirer l'attention de l'honorable président de la Douma impériale sur la façon d'agir du vice-président du Parlement autrichien, M. Julien Romanczuk, qui affirme hautement sa nationalité ukrainienne.

A. RAMBAUD : LES CHAN

I

La première fois que j'eus l'occasion de faire connaissance avec la poésie populaire de l'Ukraine, c'est en août dernier. Parmi les Russes et les étrangers venus au congrès archéologique de Kiev, beaucoup étaient curieux de voir un de ces « kobzars », chanteurs ambulants dont la mémoire est un vaste répertoire d'anciennes ballades, et dont le type tend chaque jour à disparaître. La Société géographique s'était mise en rapport avec un de ces artistes, et par une belle soirée d'été on se réunit pour l'entendre dans un bosquet des jardins de l'université. Le chanteur, comme la plupart de ses confrères, est aveugle. Son costume est celui des paysans : un large pantalon petit-russien qui plonge dans de lourdes bottes de cuir, un bonnet de peau de mouton, une « svita » ou souquenille de laine grossière, dont la couleur est à peu près celle de la poussière des routes. On le fit asseoir sur une escabelle, et les auditeurs formèrent autour de lui un cercle qui devenait à chaque instant plus nombreux. Une seule lampe, presque enfouie dans la verdure, éclairait en plein le visage du « kobzar », dont la voix retentissait dans la nuit aussi nette qu'un chant de rossignol. Son nez épaté, sa grande bouche aux lèvres minces, étaient vulgaires, malgré sa barbe grise de patriarche; la partie inférieure du visage rappelait qu'Ostap Vérésai n'était qu'un pauvre vagabond; elle semblait garder l'empreinte des misères triviales et des humiliations de sa vie errante; mais sûrement ce grand front, haut et bombé, tout ridé et dénudé, ces paupières closes, profondément enfoncées et comme perdues sous d'épais sourcils, avaient leur noblesse, et portaient comme la trace de pensées et de méditations supérieures à la condition de cet homme.

Ce « kobzar » n'est pas un poète dans le sens propre du mot : il n'a rien créé, il ne fait que garder le trésor de poésie populaire que lui ont transmis ses devanciers; mais ces mélodies héroïques dont il berce sa méditation, ces fiers exploits sur lesquels revient obstinément sa pensée, ont donné une certaine élévation à son esprit et une certaine dignité à ses traits. Son existence diffère peu de celle que les légendes grecques assignent à Homère lui-même. Le paysan Ostap Vérésai est l'héritier le plus direct de ces anciens chantres de la Slavie, qui au VI^e siècle se présentèrent à l'empereur grec Maurice une cithare à la main, et qui venaient en ambassade des bords de la Baltique à ceux du Bosphore; il est le légitime successeur de Boïane et des autres « rossignols du temps passé » que l'on voit figurer à tous les festins des princes ruthènes célébrant la gloire des « bogatyrs » et la splendeur des dieux, et dont on récompensait les chants avec l'or et les riches étoffes de la Grèce; il est un descendant tard-venu de cette vaste corporation d'artistes qui sous différents noms a existé à l'âge héroïque chez tous les peuples : aèdes ioniens, scaldes scandinaves, bardes des Gaules et de la Germanie, trouvères et jongleurs de la vieille France. Par sa vie errante et son infirmité, le « kobzar » aveugle de la Petite-Russie rappelle plus complètement que tout autre le type des Homères grecs; il renoue directement le temps présent à l'antiquité classique, et, quand le dernier de ces hommes aura disparu, les récits des anciens sur le chantre d'Achille paraîtront moins vraisemblables : on cessera d'en avoir sous les yeux la vivante illustration. Or le temps où il n'y aura plus de « kobzars » dans la Petite-Russie n'est pas loin. Ostap en a connu dans sa jeunesse un grand nombre; aujourd'hui, l'entendre, il n'en existe plus que deux, le vieux Trikhon à Boubni, le vieux Antoine à Vetchirki, et il ne sait pas s'ils vivent encore. Lui-même a aujourd'hui soixante-douze ans, et il a subi bien des épreuves dans cette longue carrière. Déjà les « kobzars » Arkip Orgitski et André Chout, de la bouche desquels M. Koulich a recueilli, il y a vingt ans, tant de belles chansons, sont allés rejoindre les anciens. Peut-être ai-je entendu à Kiev le dernier de ces rhapsodes de la steppe. On comprend avec quel intérêt notre public d'archéologues écoutait ce vieux chanteur aveugle lorsque pensif et grave, sa « bandoura » entre les bras, comme étranger au monde qui l'entourait, il semblait se redire à lui-même les chants du passé.

La « kobza » ou la « bandoura » est un instrument à cordes qui rappelle la mandoline par son fond arrondi, mais qui est beaucoup plus grande. Elle est tendue de douze cordes dont six seulement vont s'enrouler aux chevilles qui sont dans la tête de la « kobza »; six autres plus petites s'attachent à des pitons placés sur le pourtour de la table d'harmonie. Le son de cet instrument est fort doux; aussi dans les fêtes de village, lorsqu'il s'agit de danses ou d'amusements bruyants, les

paysans donnent-ils la préférence à la « lira », sorte de vielle aux sons criards et tapageurs. En revanche, la « kobza », instrument discret et ami des nuances, est précisément ce qu'il faut pour accompagner les chansons historiques, — les « doumas », comme on les appelle par opposition aux « bylines » de la Grande-Russie : elle ne couvre pas la voix du chanteur, elle permet d'entendre distinctement chaque parole; or pour le peuple ce sont les paroles qui sont importantes. Il en était de même, je pense, pour les auditeurs d'un rhapsode grec ou d'un troubadour français. Ce qui les intéressait avant tout, c'étaient les exploits d'Ulysse dans la caverne de Polyphème ou de Roland dans le val de Roncevaux. Pour ce public des âges épiques, la musique ne vient qu'en seconde ligne. Son rôle est encore considérable cependant : elle ajoute à la force des sentiments que fait naître le récit, elle rend les émotions plus intimes et plus pénétrantes, elle remue et amollit les cœurs, elle rend l'attendrissement et les larmes plus faciles. Elle souligne les effets dramatiques comme le trémolo que dans nos théâtres l'orchestre fait entendre à certains endroits pathétiques de la pièce. Cette musique des chansons historiques de l'Ukraine, je ne saurais en donner une idée plus juste qu'en résumant les observations d'un compositeur distingué de la Petite-Russie, M. Lis-senko.

L'air sur lequel se déclament les vers d'une ballade présente assez peu de richesse et de variété mélodique, mais il admet une infinité d'inflexions vocales, de vibrations fugitives et insaisissables qu'il est presque impossible de noter. La gamme qui lui sert de base est mineure, et c'est à peine si trois ou quatre fois dans le cours d'une « douma » le chanteur repasse à un autre mode. Une phrase musicale se compose pour ainsi dire de deux membres : le premier est une espèce de récitatif où la note fondamentale de la gamme se reproduit avec insistance autant de fois qu'il y a de syllabes dans les paroles à chanter, sauf pour les deux dernières syllabes qui s'achèvent en deux notes plus prolongées, sur la quarte ou quinte; l'autre membre est, à proprement parler, la phrase musicale : il est plus développé, le chanteur se plaît à le moduler et à lui imprimer le caractère mélancolique qui domine dans cette mélodie. Quelquefois le sentiment d'angoisse ou de tristesse, devenant tout à coup plus aigu, se traduit par un cri, un sanglot, en dehors de toute gamme. On conçoit qu'une musique si libre, qui s'attache avant tout à suivre et à exprimer tous les mouvements de la passion, ne se laisse pas assujettir à un rythme. Le chanteur reste absolument maître de sa mesure. Quant à l'accompagnement du chant, la ritournelle qui reprend après chaque vers, ils reproduisent, à peu de chose près, la même phrase que le chant. De toutes ces particularités il résulte une mélodie très originale, toute particulière à la Petite-Russie; un auditeur doué du sens musical distinguera du premier coup un air ukrainien d'un air de la Grande-Russie.

Outre les « doumas », Ostap Vérésai sait aussi des cantiques spirituels sur l'épave prodigieuse, le grand saint Nicolas, le jugement dernier. Il sait des couplets satiriques d'un genre assez libre, comme « La femme de hussard ». Le Petit-Russien est jovial par moments : à ses accès de mélancolie succèdent aisément des accès de gaieté; quand Ostap chante une de ces facéties, il faut le voir se trémousser, se dandiner de droite à gauche, et tirer de son gosier comme de sa « kobza » les notes les plus bizarres. Même s'il s'agit d'un air à danser, il se lève et se dresse en cadence; on le prendrait pour un jeune cosaque à le voir plier alternativement ses jarrets et lancer en avant ses lourds talons comme dans une bourrée auvergnate. Cependant ce sont les chansons historiques qui ont toutes ses préférences : telles sont l'histoire des trois frères qui s'enfuirent des prisons turques d'Azof, de la veuve qui est chassée de sa maison par ses fils, de Féodor Bezrodni, le brave compagnon qui expire de ses blessures dans le désert, mais surtout la tempête de la mer Noire. Et vraiment la chanson héroïque va mieux à son talent, à son air grave, à sa grande barbe, à son infirmité presque auguste. C'est la science de ces nobles ballades qui le relève à ses propres yeux. Il les a apprises de ses maîtres, qui eux-mêmes les tiennent de leurs devanciers, et de « kobzar » en « kobzar » elles remontent dans les siècles lointains. Il ne doute pas que l'origine n'en soit divine. Il a souvent disputé à ce propos avec le pope de son village, qui apparemment les enveloppait dans la commune réprobation formulée par l'Eglise grecque contre les « jeux et chansons diaboliques ». Un vieux cosaque osa un jour les attaquer en sa présence et soutenir qu'elles étaient une invention des hommes : c'était perdre son temps que de les écouter. « Quand j'entendis ces paroles, raconte Ostap, je sentis mon cœur

¹ L'article dont nous reproduisons ici quelques extraits parut dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1875.

SONS DE L'UKRAINE

bouillonner de courroux. Je crois que je l'aurais tué, si j'avais pu. — Et de qui donc viennent-elles, lui dis-je, si ce n'est pas de notre Seigneur Jésus-Christ? N'est-il pas écrit qu'il est descendu sur la terre pour nous amener au royaume des cieux et nous délivrer de toute peine?»

Les chansons qui célèbrent les exploits des héros contribuent donc au salut au même titre que les préceptes de l'Evangile. Comme eux, elles viennent de Dieu pour l'édification et le bonheur des hommes. Le «kobzar», à ce point de vue, n'est plus un simple vagabond : il est un ministre du ciel ; bien que le prêtre orthodoxe le repousse, il partage avec lui la prêtrise. C'est ainsi que les bardes, gaulois participaient aux privilèges sacerdotaux de nos druides, ne formaient avec eux qu'une même Eglise. Ecouter de belles «doumas» est œuvre pie. Leurs vers ont cette vertu divine que déjà le grand poète hindou attribuait à ceux du Ramayana : «Heureux qui lit tout ce livre ! heureux qui seulement en lit la moitié ! Il donne la sagesse au brahme, la vaillance au chatria, la richesse au marchand. Si par hasard un esclave l'entend, il est anobli. Qui lit ce poème est quitte de ses péchés.» Ostap Vérésai se rencontre sans le savoir avec le chanteur de Rama. Aussi, quand il accorde son instrument pour une «douma», ses traits prennent une gravité solennelle et un silence respectueux se fait autour de lui.

Le voilà qui chante sa pièce favorite, «La tempête sur la mer Noire». Un vaisseau monté par des cosaques vient d'être brisé par les vagues, et sur un de ses débris flottent au hasard trois naufragés. L'un d'eux est un pauvre diable sans famille, sans foyer. Nulle sœur, nulle vieille mère qui dans les villages du Dniéper prie le ciel pour lui. Aussi est-il le premier dont les doigts crispés lâchent la planche de salut et qui coule à fond. Les deux autres sont deux frères : suspendus sur l'abîme, ils versent des larmes amères et font leur examen de conscience. «C'est la prière de notre père et de notre mère qui sûrement nous châtie ; quand nous sommes partis pour l'expédition, nous n'avons pas demandé leur bénédiction ; bien plus, notre vieille mère, comme elle voulait s'approcher, nous l'avons repoussée de nos éperons. Hélas ! nous avons eu trop d'orgueil. — Notre frère aîné, nous ne l'avons pas honoré comme un père ; pour notre sœur nous n'avons pas eu assez de tendresse. Nous avons refusé à notre proche voisin le pain et le sel. Vraiment nous avons eu trop d'orgueil ! — Nous sommes passés devant les églises de Dieu sans ôter notre bonnet, sans faire le signe de la croix sur notre visage, sans appeler à notre aide la miséricorde du créateur !» Mais cette prière de leurs parents, qu'ils ont méprisée et qui les condamne, voici que leur repentir sincère lui rend tout à coup son efficacité bienfaisante ! Le ciel s'éclaircit, la mer Noire s'apaise ; poussés vers le rivage, ils saisissent de leurs mains la pierre blanche du rocher ; ils ont pied «sur la terre, sur la terre riante, parmi le peuple baptisé, dans les villes chrétiennes.» Leur joie n'est tempérée que par un sentiment naturel de compassion pour le malheureux sans famille qui a péri sous leurs yeux parce que personne ne pria pour lui.

Toutes ces ballades petites-russiennes sont dans une langue sonore, harmonieuse, pleine de voyelles. La rédaction en est sobre et concise : jamais de grands développements. L'art du chanteur consiste donc à mettre chaque vers en relief et à en faire comme un petit poème musical. Le «kobzar» attaque ordinairement avec beaucoup d'énergie et de vivacité le premier membre de sa phrase, la partie de récitatif, comme l'appelle M. Lissenko ; puis sur quelque-une des syllabes du second membre sa voix prend de l'insistance, se déploie en fioritures d'une fantaisie mélancolique, tandis que sa main frémit nerveusement sur les cordes de la «bandoura». On croit entendre le choc furieux des vagues, ou la voix mourante des naufragés, ou cette prière qui monte au ciel comme un vagissement d'enfant, dans le sifflement de la tempête. L'âme en est assombrie, comme si les bancs de brume et les nuées livides du Pont-Euxin s'étendaient sur elle. Après chaque vers, la phrase musicale, répétée sur l'instrument, sert à maintenir l'auditeur sous le coup de sa dernière émotion. Si le vers a une importance particulière, le chanteur reprend une seconde fois en accentuant encore plus fortement la note mélancolique. L'effet de cette déclamation musicale est toujours très grand sur un public petit-russien. Le peuple n'échappe jamais à cette impression ; l'artiste lui-même, bien qu'il raconte pour la millième fois peut-être le danger et le repentir des deux frères, partage souvent l'attendrissement de son auditoire inculte. Il retrouve au contact de ces tristesses symboliques toute la nouveauté de ses premières émotions ; les larmes font trembler sa voix et viennent mouiller ses paupières d'aveugle. Le jour où je l'ai

entendu, son cercle de lettrés subissait presque aussi complètement l'influence de ses mélodies qu'un cercle d'hommes du peuple. Pour quelques-uns, les souvenirs d'enfance, les réminiscences du village paternel donnaient une force nouvelle à ces accents, dont leur oreille de citadins s'était désaccoutumée. Plus d'une tête s'inclinait rêveuse ; personne ne songeait à applaudir le vieux chanteur pendant que, semblable à l'aveugle de l'épique de Chénier,

.... Déchainant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers dans les gouffres amers,

Ce silence était pour lui une récompense plus haute et le gage d'un succès plus complet.

Une autre chanson du répertoire d'Ostap, souvent redemandée par son public, est intitulée «Pravda» (la vérité ou la justice).

« Dans le monde, il n'est point de justice ; de justice, on ne trouvera point. Maintenant la justice vit sous les lois de l'injustice.

« Aujourd'hui la justice est en prison chez les «pans» (les seigneurs) : l'injustice est assise à son aise avec les «pans» dans la salle d'honneur.

« Aujourd'hui la justice reste debout près du seuil ; l'injustice trône avec les «pans» au haut bout de la table.

« La justice est foulée aux pieds par les «pans» ; mais on verse à l'injustice l'hydromel dans les coupes.

« Dans le monde, il n'est point de justice ; de justice, on ne trouvera point. Et pourtant la justice dans le monde, c'est comme votre père et votre mère...

« Quand les enfants sont devenus orphelins et qu'ils n'ont plus ni aide ni secours, ils pleurent, ils pleurent et ne savent que devenir. Ils ne peuvent oublier leur mère défunte.

« Oh ! notre mère, notre mère aux ailes d'aigle, où te trouver ? On ne peut t'acheter, ni te gagner.

« Ah ! si nous avions les ailes des anges, comme nous volerions vers toi pour te voir !

« Car la fin du monde approche : même de son propre frère il faut avoir défiance... »

Cette chanson semblera peut-être un tissu de lieux communs ; mais que l'on songe à la signification que lui donnaient les griets du peuple, à l'énergie qu'elle empruntait à la déclamation du «kobzar». Au début, c'est toujours la même idée, celle de la justice debout près du seuil, comme une mendicante, et de l'injustice assise au banquet des «pans», qui se répète avec une fatigante monotonie ; mais cette monotonie est celle des pensées douloureuses que l'esprit tourne et retourne avec une volupté poignante, et de l'obsession desquelles on ne peut s'affranchir. Si les expressions semblent un peu vagues, il n'en était que plus facile aux opprimés de leur donner un sens, chacun se remémorant alors ce qu'il avait eu déjà à souffrir. Si le parallèle de la justice et de l'injustice paraît se prolonger trop longtemps (et nous l'avons abrégé dans notre citation), il prenait fin cependant avant que la rêverie farouche du paysan, bercée par l'implacable mélodie, eût défilé le chapelet de ses propres misères. Cette antithèse, qui se répète sans trêve et sans merci, tombant sur son imagination endolorie comme une eau qui tombe goutte à goutte, devenait provocante à force même d'uniformité. Cette musique du «kobzar», sans élan, sans couleur, moins irritée que mélancolique, convenait à la prudence qu'imposait la situation. Il n'était pas nécessaire qu'elle se fit entendre hors des murs de la chaumière ; le moment n'était pas venu de faire éclater les fanfares guerrières ; mais elle était déjà le sourd murmure, le grondement qui précède l'explosion. Déjà dans l'âme du peuple de l'Ukraine s'agitait un orage de pensées confuses, de colères à demi réveillées, comme un essaim de marseillaises qui essaient leurs ailes et qui frémissent avec les cordes de la «kobza». La chanson s'enlève tout à coup jusqu'au lyrisme par cette invocation à la justice, qui est sur la terre comme un père et une mère et vers laquelle s'élancent tant d'âmes souffrantes. Non vraiment, pour le paysan des campagnes du Dniéper, ce n'était pas un lieu commun que cette image de «la justice foulée aux pieds par les «pans».

Au XVII^e siècle les chants des «kobzars» ont plus contribué que la prédication des moines orthodoxes à inspirer au paysan petit-russien la haine des Polonais, l'attachement à sa nationalité, à sa religion. De village en village, tâtonnant avec leurs bâtons par les chemins poudreux, ils allaient réveiller les colères assoupies ; avec leur instrument aux doux sons plaintifs, ils étaient comme le tocsin de la liberté ukrainienne ; ils étaient les recruteurs de «l'armée zaproguie». Sous la chaumine enfumée, ils chanteraient tant de fois l'insolent triomphe de l'injustice, que le jour de la revanche arriva et que Bogdan Chimelnicki, «l'homme qui veut encore accomplir la justice», se leva.

Bibliographie.

Pro Lithuania. A monthly review published by the Lithuanian Information Bureau, Paris, 41, Boulevard des Batignolles. Prix 20 c. 6 d.

Nous ne pouvons que féliciter les éditeurs de cette revue, dont le contenu est varié et très intéressant, le style beau et l'anglais excellent.

C'est aussi parce que la cause propagée par elle nous est particulièrement sympathique.

Les Lithuaniens sont liés à nous, les Ruthènes, par de nombreux liens historiques et actuels.

Pendant deux siècles (XIV^e au XVI^e) une dynastie lithuanienne régna à Kiev où elle a été presque aussi populaire que la dynastie précédente de Wladimir.

D'un autre côté, nos influences intellectuelles, religieuses, etc., ont été prédominantes en Lithuanie.

Nos malheurs communs ont été causés par la Pologne.

La plus grande partie du territoire national lithuanien étant occupée actuellement par les troupes allemandes, la question lithuanienne commence à avoir une importance très grande.

Il ne peut exister de doute que le prochain Congrès de la Paix sera appelé à régler, non seulement l'avenir national des Ukrainiens et des Polonais, mais aussi celui des Lithuaniens.

C'est la perspective de ce Congrès qui a engagé les patriotes lithuaniens qui habitent à l'étranger à publier la revue *Pro Lithuania*.

Dans le premier numéro (mois de juillet), nous trouvons des articles écrits par Ch. Seignobos, A. Meillet et J. Gabrys.

« *Ukrainska Jizn* » (*La Vie ukrainienne*), numéro de mai-juin. Publié mensuellement à Moscou en langue russe. (8^e 136 pp.) Prix 90 kop.

C'est une revue mensuelle publiée depuis 1911, dans le but d'éclairer le public russe en tout ce qui concerne la vie de l'Ukraine.

Depuis la suspension de tous les journaux de langue ukrainienne dès le commencement de la guerre, *la Vie ukrainienne* est restée la seule tribune ukrainienne en Russie. Le fait que les meilleurs publicistes ukrainiens ont été, dès la fondation de la revue, ses collaborateurs, lui a assuré un grand succès, complètement mérité.

La revue jouit partout en Russie d'une excellente réputation comme source d'informations vérifiées et d'études sérieuses sur les différents côtés de la vie ruthène.

Depuis le mois d'août 1914, autour de *la Vie ukrainienne* se sont groupées toutes les forces littéraires de l'Ukraine russe, auxquelles il était défendu d'écrire en ukrainien et qui, d'un autre côté, ne pouvaient garder le silence.

Le dernier numéro de la revue que nous avons reçu (mois de mai-juin) est aussi intéressant que les précédents.

Une série d'articles sur la Galicie ruthène donne une idée claire et juste de la vie intellectuelle, religieuse, économique, politique et sociale de cette province.

Les nombreuses chroniques de la vie en Ukraine présentent aux lecteurs un tableau réel, quoique cruellement écorné par la censure, de ce qui se passe dans le pays.

La Revue ukrainienne (N^o 1). Mensuel édité par Arthur Seelieb, Lausanne (8^e, 72). Prix 2 fr. 50. Dans l'article « Notre programme », l'éditeur parle ainsi de sa revue :

Le fait que le rédacteur de la *Revue ukrainienne* n'est pas ukrainien lui-même le défend contre tout soupçon de chauvinisme ukrainien. Notre but est de renseigner et d'éclairer l'opinion publique.

L'article de M. Seelieb sur « l'Ukraine et les Ukrainiens » nous donne des renseignements détaillés sur le pays et le peuple de l'Ukraine.

M. E. Batchinski renseigne les lecteurs de la *Revue* sur la plus importante société scientifique de l'Ukraine, celle de Chevchenko (Szweczenko) à Lemberg.

L'article de M. Batchinski est suivi de la traduction d'une nouvelle d'un écrivain galicien, Stefanyk, publiée en 1901.

Nous trouvons aussi dans la revue de M. Seelieb une traduction de l'article connu de M. Kostomarov, célèbre historien ukrainien (1817-1885), sous le titre « Deux nationalités russes ».

Dans la partie politique de la revue, une place prééminente est donnée aux éditions et affaires d'un groupe des socialistes ukrainiens qui ont émigré de Russie et, pendant la guerre, se sont organisés à Vienne, donnant à leur organisation le nom sonore de : « La Ligue pour la libération de l'Ukraine. »

Nous y trouvons aussi une polémique avec un journal de socialistes-démocrates ukrainiens, *Borotba* (*La Lutte*).

La revue contient plusieurs illustrations et deux bonnes cartes géographiques de l'Ukraine. (L'une tirée de la brochure excellente du Dr S. Rudnicki : *Die Ukraine und die Ukrainer*, et l'autre de l'*Ukrainische Rundschau*, de Vienne).

« *Borotba* » (*La Lutte*) N^o 3. Organe des socialistes-démocrates ukrainiens, publié par L. Rybalka, à Genève (en ukr.) Prix 10 c.

C'est la continuation du mensuel *Dziwin*, qui était publié à Kiev jusqu'au commencement de la guerre. Tous les journaux ukrainiens étant suspendus par ordre du gouvernement russe, le *Dziwin* a subi le sort commun.

Borotba, fidèle au programme de son parti, demande la formation de l'Ukraine russe en province autonome. Elle mène une propagande résolue contre le militarisme et la guerre, qu'elle considère comme un désastre pour les populations paysannes et ouvrières de l'Ukraine, et s'oppose avec énergie à la politique militariste des Etats belligérants.

La polémique avec d'autres groupes socialistes et non socialistes est le trait spécial de la *Borotba* et notamment avec le groupe nommé : « La Ligue de la libération de l'Ukraine », polémique dans le genre des révélations qui fournirent il y a quelques mois à des journaux russes et même français (*Le Temps*) un prétexte pour attaquer le mouvement ukrainien en général.

Ceux-ci se sont trompés en attachant de l'importance à un groupe absolument insignifiant.

Titres officiels des souverains ruthènes.

Les princes de la dynastie de Wladimir et de Guidymine portèrent le titre de « grands-ducs de Kiev », puis « de Ruthénie » (Rouss), qui avec l'union (politi-

que) de la Ruthénie et de la Lithuanie à la Pologne, de Lublin en 1559, passa aux rois de Pologne et qu'ils portèrent jusqu'au démembrement de ce pays. Ce fut à ce moment que les empereurs de Russie prirent le titre de « Tsars de Kiev » (le 4 janvier 1793), de grands-ducs de Wolhynie et de Podolie (le 27 octobre 1795). Auparavant déjà, après l'acquisition de la Petite-Russie ou « hetmanat » (province autonome au delà du Dniéper, gouvernée par des chefs militaires ou « hetmans », élus par le peuple), en 1654, les tsars commencèrent à porter en signe de leur suzeraineté, le titre de tsars de la Grande et de la Petite-Russie, et de « toutes les Russies ».

Nous ne connaissons qu'un portrait gravé d'un roi de Pologne (Jean III Sobieski) portant le titre de grand-duc d'Ukraine.

Le titre de roi de Galicie et Lodomélie (Wladimir ou Wolhynie), octroyé à Danilo I par le pape Innocent IV (en 1253), pour l'engager à prendre part à une croisade contre les Tartares, et que ses descendants portèrent pendant un siècle à peu près, ne fut jamais porté par les rois de Pologne, auxquels il passe par héritage (en 1340), probablement pour des raisons de politique centraliste, pour ne point amoindrir le prestige du titre de roi de Pologne. Il ne fut relevé qu'au moment du partage de la Pologne par l'impératrice Marie-Thérèse, descendante des rois de Hongrie, apparentés aussi aux derniers rois ruthènes. (Le titre « Rex Ruthenorum » a été octroyé au XII^e siècle (1204) par André II à son fils mineur Colomanus.)

Le titre de « hetman » porté avec tant d'éclat par Chmielnicki, Dorochenko et Mazeppa, correspondant à celui de souverain électif, mais vassal tantôt de la Russie, tantôt de la Turquie (comme les princes de Moldavie), de la Pologne et même de la Suède (en 1710). Ce titre qui ne fut jamais aboli ne désignait pas un simple chef militaire, comme les connétables en France ou les hetmans polonais. Le hetman de l'Ukraine était élu par le peuple. Chef du gouvernement civil et militaire, il octroyait des chartes au clergé, aux nobles et aux villes, recevait des ambassadeurs étrangers, avait une Cour et plusieurs régiments de gardes.

Le tsar appelait Chmielnicki : « cher ami », le Khan de Crimée : « mon frère », le sultan : « le plus éminent des monarques de la religion de Jésus », le roi de Suède : « Serenissimus Dominus », le prince Rakotsy de Transylvanie : « Sa Majesté ». En 1848 nous voyons le grand hetman porter le titre d'« illustrissimus dux » et D. G. princeps. (Actes de la Russie du sud-est). (Recueil des chartes et traités de l'Empire de Russie. 1825, Saint-Petersbourg. Publié par ordre de S. M. l'empereur.)

Le titre de hetman est porté actuellement par chaque grand-duc héritier du trône de Russie.

On tenta deux fois de le rendre héréditaire. La première pour le fils de Chmielnicki Jourko (Georges), qui porta peu de temps aussi le titre de « prince de Sarmatie », dénomination turque. La seconde pour le dernier hetman, comte Razoumowsky. Une pétition rédigée à cet effet par la noblesse petite-russienne en 1767 servit de prétexte à Catherine II pour l'abolition de l'hetmanat.

Ainsi donc, en récapitulant, nous voyons que les trois grandes provinces ruthènes : la Galicie (à l'ouest), l'Ukraine proprement dite (au centre), et la Petite-Russie (à l'est) furent : la première un royaume existant encore, la seconde un grand-duché jusqu'au partage de la Pologne en 1793-1795, la troisième une république militaire, vassale de différents états voisins et dont l'autonomie fut abolie par la Russie en 1783.

Ces trois provinces, dont le sort a été assez différent dans le passé, mais que réunissait fortement le sentiment de leur unité nationale, s'unissent aujourd'hui plus énergiquement que jamais, et quel que soit le titre que l'histoire leur apportera, autour du drapeau de l'Ukraine, qui représente non une principauté ou une république, mais une race et un peuple, comme les anciennes provinces de la Valachie, de la Moldavie et de la Bessarabie se groupent autour de celui de la Roumanie.

M. K.

Documents historiques.

L'article 4 du traité de Polnow, conclu le 15 juin 1634, entre Ladislas IV, roi de Pologne, et Michel III Fédorowitch, grand-duc et tsar de Moscovie, dit :

« Le roi de Pologne reconnaît le grand-duc Michel Fédorowitch pour tsar autocrate de toutes les Russies moscovites, sans que ces titres puissent lui donner un droit quelconque aux Ruthénies qui appartiennent ab antiquo à la Pologne. »

De même, l'impératrice Catherine déclara, en 1764, qu'en prenant le titre d'impératrice de toutes les Russies, elle n'entend « s'arroger aucun droit, soit pour elle, soit pour ses successeurs, soit pour son empire, sur les pays et les terres qui, sous le nom de Russie ou Ruthénie, appartiennent à la Pologne et au grand-duché de Lithuanie. »

(Recueil d'Angelberg, p. 21.)

Lettres à la rédaction de «l'Ukraine.»

Russes et Ruthènes.

Les paroles de sympathies des plus éminents représentants de la presse suisse pour la cause ukrainienne ont été accueillies avec une reconnaissance émue par les Ruthènes russes et autrichiens. Nous ne savons pas si les conseils qui nous furent donnés à cette occasion avec la même bienveillance trouveront le même écho parmi ceux que la persécution russe en Galicie vient d'éprouver si douloureusement. Beaucoup d'entre nous cependant, sujets russes, ne perdent pas, malgré tout, l'espoir d'un meilleur avenir pour notre cause avec la Russie, non pas certes la Russie des Euloge et des Bobrinski, mais la grande Russie occidentale, libérale sans être révolutionnaire, mais qui existe, qui attend et qui souffre avec nous.

La grande majorité des Ukrainiens sujets russes est loyaliste. Nous le disions, il y a déjà assez longtemps, dans la «Gazette de Lausanne» (du 13 avril 1915).

Le séparatisme politique n'existe pas pour le moment en Ukraine, mais une persécution maladroite pourrait le faire naître. Ce ne sont ni les Polonais, ni les Allemands ou Autrichiens qui ont inventé la question de l'Ukraine, c'est l'oppression russe. Les mesures ineptes tendant à l'anéantissement, non pas d'un mouvement politique, mais d'une langue vivante, d'une culture, d'une religion, ne peuvent qu'envenimer l'état des esprits, même parmi ces populations tranquilles, loyalistes et en somme indifférentes à la politique. On ne comprend pas plus en Russie qu'en Prusse qu'il n'y a pas de lien plus puissant que la liberté.

On a comparé l'Ukraine à la Provence. C'est une erreur. La Provence a été aussi longtemps à la France que l'Ukraine a vécu à part de la Russie. Mais il y a surtout dans les liens qui unissent ces provinces à leur métropole une trop grande différence. Le plus grand poète provençal a été décoré par la France; le plus grand poète de l'Ukraine a été déporté en Sibirie, et aujourd'hui encore son plus grand savant, l'historien Michel Hrouchevsky, prend le même chemin, sans jugement, sur la simple dénonciation d'un nationaliste quelconque.

Et cependant malgré le sentiment d'amertume qu'éveille en nous la politique russe envers l'Ukraine, nous n'hésitons pas à dire que c'est de la Russie que nous attendons la réalisation de nos aspirations. Ce sont des députés russes de la gauche, et même certains représentants de la presse conservatrice, qui ont protesté contre le terrorisme nationaliste envers les Ukrainiens; ce sont 7000 membres du Congrès de l'enseignement primaire à St-Petersbourg qui, en février 1914, se sont déclarés en faveur de l'enseignement dans leur langue maternelle.

Dernièrement encore, avant la déclaration de la guerre, le grand-duc Constantin Constantinovitch décernait un prix de 1500 roubles à l'œuvre, en ukrainien, d'un savant de Galicie — de cette même Galicie où l'on défend aujourd'hui d'écrire dans cette langue, et l'Académie impériale proclamait les droits de la langue ruthène au moment où la police de Kiev et le ministère de l'intérieur les proscrivaient.

Les éléments modérés sont beaucoup plus forts dans le parti ukrainien, comme ce parti est beaucoup plus fort en Russie lui-même qu'on ne le croit généralement. C'est l'avis d'un homme politique de premier ordre, le leader du parti constitutionnel démocrate, M. Milukoff. Quant aux révolutionnaires, ils n'emploient la question nationale de l'Ukraine que comme un masque facile à rejeter au moment donné, inutile au fond, car les masses ne sont sensibles qu'au programme purement socialiste, tandis que le parti révolutionnaire lui-même n'a au fond que de l'aversion pour toutes les causes nationales. (1)

Il n'y a que les nationalistes moscovites, l'affreuse «bande noire» que nous avons vu fonctionner et compromettre la Russie en Galicie, qui veulent faire passer le mouvement national ukrainien comme révolutionnaire. Les procédés qu'ils emploient, d'ailleurs, comme par exemple au couvent de Putschaioff en Wolhynie, le centre d'une propagande nationaliste et ouvertement démagogique effrénée, les Pogroms de Moscou et tant d'autres nous prouvent que ce parti n'a pas le droit de vouloir se faire passer pour un soutien du gouvernement et de l'ordre social.

Mais les «vrais» Russes ne représentent pas encore la vraie Russie. En dehors d'eux il y a les vrais libéraux et les vrais conservateurs, il y a la grande quantité de gens éclairés et modérés, toute une nation, qui avec son académie, ses députés, ses instituteurs primaires, ses publicistes, comme ceux des «Rouskie Wiedomosti» d'un côté, ou des «Petrogradskie Wiedomosti» de l'autre, ne partagent pas la haine d'une minorité fanatique et proclament même hautement les droits de la nation ukrainienne.

Il faut parcourir le livre d'un censeur russe, M. Schegoleff, «Le mouvement Ukrainien», amas d'accusations haineuses, qui dénonce, — c'est le cas de le dire, — le danger ruthène à des fonctionnaires plus haut placés, pour s'apercevoir, malgré

tout le mauvais vouloir et la mauvaise foi de l'auteur, combien le mouvement ukrainien est puissant par lui-même en Russie et quelles puissantes sympathies il possède dans la société russe.

Nous attendons le moment où les gouvernants les comprendront et les partageront.

Ce moment s'approche.

Les nouvelles les plus inquiétantes pour les Ruthènes nous arrivent du côté autrichien. On semble vouloir les sacrifier. Après tant de souffrances, après avoir vu toutes leurs cultures détruites par les Russes, les déportations en Sibirie de leurs prêtres, de leurs notables, toute cette orgie de destruction justement flétrie par l'opinion de l'Europe entière, les Galiciens se verraient sacrifiés à Vienne.

Mais au fond nous ne savons pas ce que l'avenir, peut-être prochain, nous réserve et quelles sont les intentions à notre égard des empires du centre. Peut-être l'idée de Bismarck aura-t-elle le dessus sur celles des Excellences qui entourent aujourd'hui le vieux monarque austro-hongrois.

Dans les deux cas il serait de bonne politique que le gouvernement russe, en accord avec la nation, sache les prévenir par un acte généreux et des mesures intelligentes.

Cette politique ne serait pas nouvelle. La cause de l'Ukraine n'a pas eu seulement des ennemis dans l'administration russe, comme Valouief et Stolypine, elle a eu de puissants et intelligents protecteurs, comme à la fin du 18e siècle, le célèbre chancelier prince Besborodko, l'homme le plus intègre et le caractère le plus pur de son temps en Russie, le plus fidèle soutien de la couronne, ardent patriote ukrainien en même temps, qui sorti d'assez bas, sut, comme le fastueux Razoumovsky, porter le front très haut toute sa vie, et seul ne s'inclina pas devant le tout-puissant favori Zouboff. Le général gouverneur de la Petite Russie sous Nicolas Ier, le prince Nicolas Repnine, était ukrainophile au point de susciter les soupçons de la police; plus tard les droits de la langue ukrainienne furent plaqués par les généraux gouverneurs de Kieff et de Kharkoff, le prince Korsakoff, le général Dragomiroff. Au moment où la loi draconienne de Valouief (1876) devait prononcer un arrêt de mort, nous savons avec quel piètre succès, contre la langue et la littérature ukrainiennes, — qui selon le ministre «n'avaient pas existé, n'existaient pas et n'existeraient jamais», — le ministre de l'Instruction publique Golovine répondait par ces paroles pleines de bon sens: «C'est le contenu de l'œuvre, les idées qu'elle émet, la doctrine qu'elle propage et non la langue dans laquelle elle est écrite qui peut donner lieu à l'interdiction de tel ou tel livre.»

Ce n'est certes pas dans ces sphères qu'il faudrait chercher seulement des sympathies pour une cause si juste. Les grands intellectuels russes ont été des amoureux de l'Ukraine, pour la plupart, Pouchkine par amour de sa beauté, Gogol et Korolenko par instinct de race; Tourguenief par sentiment délicat d'équité écrivait une préface à une édition des œuvres de Szweczenko, traduisait les délicieuses nouvelles de Marco Wownchok; — dernièrement nous voyons Tchekof et Gorki montrer leur sympathie pour la langue ukrainienne; ce dernier sait dire des paroles émues sur la tombe du plus grand écrivain contemporain ruthène, Michail Kotliubinsky.

On croit se rendre compte en Russie qu'il peut exister une vraiment grande et libre Russie sans qu'elle soit grand-russienne et absolument moscovite, que les allogènes peuvent exister sans être absolument foulés au pied. L'extermination d'une langue n'est pas encore une garantie contre le séparatisme. Le Canada, où on parle français, comme le Transwal, où on parle le hollandais, sont plus loyalistes envers l'Angleterre que ne l'a été l'Amérique du Nord et que ne l'est l'Irlande qui parlent anglais.

Dernièrement, à une conférence du parti constitutionnel démocrate, assez hostile jusqu'à ce moment à notre cause, la majorité se déclara cependant en faveur de l'enseignement primaire en langue ukrainienne. Seul à peu près M. Struve, un libéraliste aujourd'hui converti à la nationale-bureaucratie, a protesté et a quitté la conférence.

Que pouvons-nous demander à cette nouvelle Russie qui semble nous tendre la main?

Rien de nouveau, rien, que ce qui nous a été déjà octroyé et garanti, par l'Autriche d'un côté (§ 19 de sa constitution), par la Russie d'un autre (l'acte du traité de Pétersbourg (1856) par lequel l'Ukraine se donna à la Russie).

Sous une forme ou une autre, c'est le droit à l'existence que nous demandons, la tolérance de nos sentiments religieux, les droits de notre langue à l'école et à l'université, dans la vie publique, la sûreté et la garantie de l'inviolabilité de la parole du monarque par une bureaucratie sans scrupule.

Nous sommes sûrs qu'en promulguant un acte généreux en faveur des Ukrainiens, le tsar irait non seulement au-devant de nos aspirations, mais au-devant de celles de tout son peuple, de toute la nation russe.

Un ruthène sujet russe.

L'austrophilisme des Ukrainiens.

M. Maurice Muret écrit dans la *Gazette de Lausanne* (du 3 juillet):

Nous partageons l'opinion formulée à la quatrième page du numéro 2 sous forme d'une lettre signée J. Gabrys.

Cette opinion nous paraît donner la note juste. Les Slaves opprimés n'ont rien à attendre de l'Austro-Allemagne. Ils ne peuvent rien attendre que de la Russie, d'une Russie où s'infiltreraient, grâce à l'alliance, — et grâce à la victoire de la Quadruple-Entente, — les idées occidentales. La Russie sera contrainte par la force des choses de modifier tout son système gouvernemental au lendemain de la paix. C'est à marquer leur place dans cette Russie renouvelée que devraient tendre, d'après nous, les efforts des Polonais et des Ukrainiens.

Berlin, 20 juillet 1915.

Monsieur,

Permettez-moi de répondre en quelques mots à la question posée par M. Gabrys dans le numéro 2 de votre journal.

Je suis un Ukrainien, sujet russe, qui, outre cela, n'est pas le moins actif parmi ceux qui propagent l'orientation austrophile parmi nos compatriotes de l'Ukraine. Or, pourquoi sommes-nous austrophiles? Le sommes-nous vraiment?

En 1659, nos aïeux ont conclu une alliance avec la Pologne contre la Moscovie.

En ce temps-là, nous étions polono-philés. En 1677, ils combattaient les Russes comme alliés des Turcs; ils étaient turcophiles, à peu près de la même façon que l'était lord Beaconsfield deux cents ans plus tard.

En 1709, notre Hetman Mazeppa s'est allié avec Charles XII, roi de Suède, avec le même but de combattre la Russie; nous étions alors suédophiles.

Aujourd'hui nous sommes avec les empires du centre parce que ce sont eux qui combattent la Russie.

Il ressort clairement de notre histoire que nous sommes moins «philes» que «phobes», pour préciser: russophobes! Notre «phile» se change dans le cours de l'histoire, notre «phobe» ne change jamais!

L'Ukraine, en 1654, épuisée par les longues luttes avec la Pologne, était prête à s'appuyer sur la Russie; ce furent alors les Anglais (voir les journaux du 17e siècle) qui nous prévinrent des dangers d'une alliance avec la Moscovie.

Si nous trouvons aujourd'hui, parmi les hommes qui dirigent la politique anglaise, des personnalités qui estimerait avec la même clarté le danger pour l'Europe de la prépondérance russe, et comprendraient la nécessité de la libération de l'Ukraine, nous serions anglophiles.

C'est une erreur de désigner les empires du centre comme les ennemis des Slaves, en parlant en même temps de la Russie comme de leur amie.

Qui a détruit l'Etat ukrainien qui était un Etat slave? La Russie. Qui a assujéti l'Etat polonais qui était aussi un Etat slave? La Russie.

Entre les mains de l'Autriche se trouve seulement 5 % du territoire ruthène et 12 % du territoire polonais, le reste est sous la domination de la Russie.

Quelle différence existe pourtant entre le traitement des Slaves en Autriche et celui que leur fait subir la Russie! La perspective de partager le triste sort des vaincus ne nous effraye pas, premièrement, parce que la situation militaire présente ne nous donne point à penser que la Russie pourrait être un vainqueur possible, plutôt le contraire! En second lieu, notre propre position est telle, que même au cas où nous marcherions avec la Russie, nous serions, même en cas de sa victoire, les vaincus.

La Russie peut encore traiter avec les autres Slaves, mais jamais avec nous. Elle ne reconnaît même pas l'existence de notre nation. Elle nous appelle simplement «les Russes». Elle ne tolère aucun de nos droits nationaux.

Justement, pour cette raison, elle a entrepris la libération de la Galicie, suivie de persécutions contre notre langue et notre religion.

C'est la même politique qui inspirait la Russie depuis Pierre-le-Grand et Catherine II jusqu'à ces derniers jours, et qu'elle appliqua dans tout l'ensemble de notre territoire national, depuis la frontière autrichienne jusqu'au Caucase.

Quand on nous dit maintenant que la même Russie va tout d'un coup, on ne sait vraiment pour les beaux yeux de qui, rejeter cette politique de russification acharnée qui inspirait ses tsars, ses di-

plomates et les chefs de son Eglise, et reconnaître à nous autres, Ukrainiens, nos droits de liberté, nous n'avons qu'à répondre simplement: «Allons donc, nous ne sommes pas des enfants!» Comme nous ne pouvons pourtant pas nous asseoir entre deux sièges, ni être russophiles, nous sommes nécessairement austrophiles. C'est là qu'est la simple solution du problème.

En outre, l'Autriche est le seul Etat où notre peuple et ses droits soient reconnus et qui puisse apporter la même liberté à nos frères de Russie.

Nous dirons, pour conclure: si la République française relève un jour la bannière de l'ancienne France, de cette France qui jouit chez nous de la plus grande admiration, pour entrer en lutte contre le despotisme, et en faveur de peuples opprimés, nous crierons aussi: «Vive la France!» Malheureusement, cela nous est impossible en ce moment, quand la France se bat aux côtés du despotisme moscovite, qui nous a juré la mort.

Veuillez agréer, etc.

D. Donzow,
Chef du Bureau Ukrainien de la Presse,
à Berlin.

Vienne, 15 juillet 1915.

Monsieur,

M. Gabrys craint (dans sa lettre publiée dans le numéro 2 de «l'Ukraine») que nous, les Ukrainiens, ne soyons trop austrophiles. M. Gabrys doit comprendre que dans la vie publique on ne se guide pas (au moins, on tâche de ne pas le faire) par le sentiment, mais par l'intérêt.

Nous sommes austrophiles parce que, malgré toutes ses imperfections le régime autrichien nous a permis de nous développer progressivement.

C'était le «Zwang zur Liebe», comme je m'exprimais il y a quelques années dans «l'Ukrainische Rundschau».

La Russie ne nous a pas permis de l'aimer. Notre vie nationale en Russie, dès notre alliance avec elle, fut une histoire ininterrompue de violations les plus brutales de notre droit.

L'entrée de la Russie en guerre, — qu'on en dise ce qu'on veut, — était décidée, non par ses obligations envers la France ou l'Angleterre, ou par son désir de venir en aide à la Serbie, mais par son intention d'annexer la Galicie ruthène et de détruire ce foyer de notre vie nationale.

Cette décision de la Russie qui nous était connue depuis des années nous a beaucoup inquiétés avant la guerre. Nous ne nous sommes pas trompés.

Je ne trouve pas nécessaire de citer ici la conduite des Russes envers nous en Galicie, conduite qui est devenue un scandale mondial unique dans l'histoire. Eh bien, que pouvons-nous être sinon austrophiles? Une nationalité qui n'est pas assez forte est obligée de chercher un appui auprès d'un ami puissant.

L'opinion que la Russie est la protectrice des Slaves, tandis que les Germano-Magyars, sont leurs pires ennemis, est pour nous, Slaves, qui ne sommes pas des Moscovites, tout simplement ridicule.

Nos ennemis sont ceux qui nous empêchent de vivre; ceux qui sont avec nous sont nos amis.

On nous dit que nous allons partager le sort des vaincus (M. Gabrys est sûr que les empires du centre seront écrasés). Cela n'est pas un argument pour la Nation Cosaque. Nous sommes habitués au malheur. Malgré ce que j'ai dit plus haut, le sentiment joue aussi un grand rôle dans la vie d'un peuple. Nous aurions de la peine à quitter la cause de l'Autriche qui seule nous a témoigné de l'amitié et de la bienveillance depuis des années. Nos traditions nationales ne nous permettraient pas de le faire.

Pour que nous nous approchions de la France et de l'Angleterre, — comme nous le conseille M. Gabrys, — il faut que la France et l'Angleterre nous montrent des sympathies et nous accordent leur protection, au moins autant que nous en a témoigné l'Autriche.

J'espère que votre journal «l'Ukraine», peut aider à éveiller ces sympathies.

La liberté est écrite sur le drapeau de ces deux grandes nations. Nous espérons que c'est la liberté pour tous les peuples.

Pour que nous devenions moins austrophiles, il faudrait que l'Autriche rétablisse la prépondérance des Polonais en Galicie orientale, prépondérance qui a été, d'après nous, la cause principale des malheurs de la Galicie.

J'espère qu'il n'y a pas de danger que cela arrive, malgré les intrigues incessantes de certaines Excellences polonaises auprès du gouvernement de Vienne.

En somme, M. Gabrys peut voir que nous ne sommes qu'ukranophiles.

Veuillez, Monsieur, agréer, etc.

Dr Wladimir Kusznir,

Editeur de l'«Ukrainische Rundschau»

Editeur: W. Stepankowski.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

(1) Nous croyons savoir qu'un vaste mouvement de ce genre se prépare en Russie. Il se peut que ces chefs usent de la question ukrainienne comme prétexte. Il serait facile au gouvernement de leur arracher cette arme.

L'UKRAINE

Edition non-périodique, publiée par W. Stepanowski

Adresse de la Rédaction de « L'Ukraine » : Imprimeries Réunies, S. A., Avenue de la Gare, 23.

N° 4

Lausanne, 24 août 1915.

N° 4

A LA DOUMA

La séance du 1^{er} août de la Douma a été une séance historique.

Les représentants du gouvernement russe y ont prononcé des paroles mémorables, qui nous visent et nous intéressent spécialement.

M. Goremykine, le président du Conseil, après avoir parlé de la Pologne, a dit ce qui suit :

« Avec les Polonais, les autres nationalités de l'immense Russie firent preuve de leur fidélité à la mère-patrie; notre politique intérieure devra donc être pénétrée d'un principe d'impartialité et de bienveillance à l'égard de tous les citoyens fidèles russes, sans distinction de nationalité, croyance ou langue. » (Applaudissements.)

Nous n'avons aucun droit de douter de la sincérité de ces déclarations solennelles, qui suivent de près les assurances que nous avait données, d'une manière privée, un haut personnage politique russe, placé par sa situation et son expérience très au courant des aspirations ruthènes.

Bien que le ministère de l'Intérieur n'ait pas toujours suivi les indications qui lui venaient des plus éminents représentants de la nation russe, il n'a pas nié, non plus que l'Académie Impériale, que les Ukrainiens étaient des allogènes.

Au moment où plus d'un million d'Ukrainiens versent leur sang dans des luttes fratricides et que leur sol est dévasté autant que la Pologne, il est tout naturel et de la plus simple équité de la part de ceux qui dirigent ces manœuvres de leur dire qu'ils ne se battent pas en gladiateurs pour le bon plaisir de leurs maîtres, mais en héros qui au-delà de leurs luttes et au-delà de leurs souffrances voient poindre une lueur, la liberté.

Nous croyons fermement que, sans attendre les événements, l'administration russe ne tardera pas à réaliser ces promesses, en commençant par ouvrir les prisons de Sibérie, et en nous rendant la liberté d'imprimer nos périodiques suspendus, d'apprendre, de parler et de prier dans notre langue. Il est aussi des criantes injustices à réparer envers les malheureux Ruthènes de Galicie aux-queles, en premier lieu, on doit rendre le chef de leur Eglise, Mgr Szeptycki, déporté depuis un an, et tant d'autres prêtres et notables, qui périssent de misère et de privation aujourd'hui en Sibérie.

FAITS DIVERS

M. de Giers et la question ukrainienne.

Peu de jours avant la déclaration de M. Goremykine à la Douma, M. Nicolas de Giers, l'ancien ambassadeur de Russie à Vienne, qui passe ses vacances près de Vevey, a dit, dans un entretien avec un Ukrainien éminent habitant la Suisse, qu'il était sûr qu'après la guerre, l'Ukraine obtiendrait, elle aussi, le rétablissement de ses libertés en Russie.

La déclaration de M. Goremykine et les Ukrainiens.

Comme il ressort de l'enquête faite par notre rédaction, l'impression produite dans les milieux politiques ukrainiens par le discours de M. Goremykine à la Douma, est fort pessimiste. On regarde les paroles du ministre comme trop vagues pour être rassurantes. Les Polonais seuls parmi les

nationalités de la Russie sont mentionnés. Les Ukrainiens, bien que les plus nombreux des allogènes de l'empire ne le sont nullement.

Par conséquent, ces derniers craignent que la formule algébrique du ministre russe ne se montre très insuffisante dans son application pratique.

La politique russe d'hier et même celle d'aujourd'hui est trop bien connue. Le gouvernement, aveugle dans la poursuite de son plan fantastique d'amalgamer l'empire à un tel point qu'il ne représente plus qu'une seule nationalité ne parlant qu'une seule langue (moscovite), et ne professant qu'une seule religion (moscovite-orthodoxe), est poussé à regarder les Ukrainiens simplement comme des « Russes ». Aucune déviation du type officiel n'est permise.

D'un autre côté, depuis Stolypine, on a classé officiellement les Ukrainiens parmi les allogènes. Cela signifie en pratique que trente millions de sujets ukrainiens du tsar sont privés comme « Russes », de tous les droits accordés aux allogènes en Russie et, comme allogènes, de tous les droits accordés aux Russes.

C'est pourquoi l'on est d'avis que la déclaration de M. Goremykine ne donne aucune garantie; qu'après la guerre, la formule « sans distinction de langue et de nationalité » ne s'appliquera pas aux Ukrainiens, qui seront toujours envisagés comme « Russes ».

On pense qu'en ce moment de grave péril, quand l'intégrité même de l'empire des Tsars est en jeu, le gouvernement, s'il est sincère dans ses projets libéraux, devrait rejeter sans crainte et avec toute franchise ses préjugés. Ceux-ci ont coûté à la Russie ses conquêtes de Galicie et l'ont amenée à une impasse dangereuse et peut-être fatale.

Des mots !

Le journal *Has Narodna* commentant les déclarations à la Douma de M. Goremykine, président du Conseil de Russie, au sujet de la préparation d'un projet de loi pour l'autonomie de la Pologne, écrit : « Beaux mots, mais seulement des mots ! »

M. Goremykine annonce en même temps que la question polonaise dans son ensemble ne sera résolue qu'après la guerre. Le fait que le gouvernement russe commence à faire des promesses montre indubitablement que cela va mal pour les Russes. La Russie ne fait des promesses que lorsque ses affaires vont mal. Elle se garde d'ailleurs ensuite de tenir ses promesses. Les Polonais savent par l'histoire ce que valent les promesses russes et ce que la victoire de la Russie signifierait pour le peuple polonais. La nation polonaise avait mérité un meilleur sort que celui de devoir aider la bureaucratie russe à se tirer de ses difficultés présentes. La nation polonaise doit former un rempart de la culture et des libertés de l'Europe centrale contre les tendances russes. »

Les méthodes moscovites.

D'après les nouvelles que nous recevons de Volhynie, de Podolie et des autres provinces ukrainiennes de Russie, les Russes dévastent et dépeuplent ces régions florissantes, et les transforment en un véritable désert.

Un programme.

Le Conseil national ukrainien de l'Autriche, public son programme, dans lequel il est dit entre autres :

« Notre but pour les territoires ukrainiens encore sous la domination russe, est la création d'une libre et indépendante Ukraine, d'un Etat libre et indépendant. » Notre but pour toute la nation, est une pleine liberté de développement national.

« Au moment où notre pays est submergé par les flots de la barbarie moscovite, où l'ennemi héréditaire de notre nation, le zarisme, essaye de nous porter un coup fatal, et que notre pays forme un rempart pour toute l'Autriche, le peuple ukrainien réclame une autonomie territoriale et nationale, pour la défense de la liberté de son développement dans la monarchie austro-hongroise. » Cette autonomie unirait tous les territoires ukrainiens de l'Autriche en un seul territoire autonome, bâti sur les bases des principes démocrates et libéraux.

« De même que nous réclamons pour la population ukrainienne qui, sur un territoire de langue étrangère, forme une minorité, l'établissement d'une autonomie nationale, de même nous nous déclarons prêts à garantir à toutes les minorités de

langue étrangère leur pleine autonomie sur le territoire ukrainien. »

Au détriment des Ruthènes.

Nous croyons savoir, de source très sérieuse, que les pourparlers de paix séparée entre les Empires du centre et la Russie dont on a parlé dans les principaux journaux, ont été en réalité entamés. Le grand-duc de Hesse, qui était parti pour Saint-Petersbourg, a été reçu auparavant par l'empereur François-Joseph à Berlin.

Cette paix se ferait au détriment des Ruthènes de Galicie, qui seraient sacrifiées à la Russie (district de Tarnopol et dant depuis la frontière roumaine, la rive gauche du Dniester et la rive droite du Bug jusqu'au delà de Brest-Litowsk, passeraient à la Russie, comme compensations pour la Pologne et les provinces baltiques.

D'après le prince C., le comte S. et d'autres Polonais autrichiens, la Prusse obtiendrait une rectification de frontière du côté de Plock-Kalisz avec les mines de charbon de Dombrowa, la Samogitie et la Courlande; l'Autriche, le reste de la Pologne avec une faible partie des Ruthènes qui seraient condamnés à la polonisation. La Russie, débarrassée de la Pologne, obtiendrait les Ruthènes de la Galicie orientale à russifier.

Ce projet est fortement appuyé par les ministres polonais Golouchowski et Bilinski qui ont une grande influence auprès de l'empereur et lui représentent les Ruthènes comme traitres et russophiles.

Ce projet est très important pour la Russie et peut lui apparaître sympathique, d'autant plus qu'il masquerait sa défaite devant la Douma et mettrait fin à la question ruthène.

En Allemagne, ce projet trouve appui auprès des conservateurs qui aimeraient détourner la force militaire allemande du côté de l'ouest.

En ce cas, une attaque vigoureuse contre la France et une troisième action contre l'Angleterre, avec démonstration de zepelins et de sous-marins, et une invasion plus sérieuse de l'Egypte auraient lieu.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'une alliance de l'Allemagne avec la Russie serait une catastrophe pour les Ruthènes, condamnés à être polonisés en petite partie, mais surtout à être russifiés à outrance, tant en Galicie que dans toute la Russie du sud.

Une douche froide

Sous ce titre, la « Gazette de Lausanne » reproduit la dépêche suivante, provenant du bureau Wolff, et datée de Vienne 7 août :

Le président de l'Association pour la libération de l'Ukraine a adressé un télégramme de bienvenue au feld-maréchal von Mackensen à l'occasion de la prise de Cholm. Ce télégramme exprime les vœux des Ukrainiens au général et aux glorieuses armées allemandes qui combattent sous ses ordres sur le territoire de l'Ukraine en les félicitant pour la prise de Cholm, l'ancienne Ladomerie, capitale du royaume d'Ukraine.

Le feld-maréchal répondit : « Les soldats allemands vous remercient pour vos vœux de bienvenue sur les territoires conquis. »

Le groupe socialiste, nommé l'« Association pour la libération de l'Ukraine », consiste en un certain nombre d'émigrés de l'Ukraine russe qui se sont organisés en une société, à Vienne, pendant la guerre.

Les informations autrichiennes.

Nous apprenons d'une source absolument certaine que la cour de Vienne lorsqu'elle a besoin de renseignements concernant les Ruthènes, s'adresse à M. Bilinski, chef de la fraction polonaise au Parlement. On peut s'imaginer combien ces informations sont impartiales.

Les Ukrainiens d'Autriche.

A la suite des victoires austro-allemandes dans la région de Cholm et en Volhynie, le Conseil national ukrainien a célébré par l'organe de son président, le député Levicky, l'apparition des armées austro-hongroises et allemandes sur le sol de l'Ukraine russe et a envoyé des télégrammes d'hommage à l'empereur François-Joseph, l'archiduc héritier et aux généraux chefs de corps d'armée.

B. U. P.

« Les nations ne meurent pas. Humiliées et opprimées, elles portent irrémédiablement le joug qui leur est imposé, et préparent leur délivrance et transmettent de génération en génération un triste héritage de haine et de vengeance. Pourquoi, dès maintenant ne pas peser avec la conscience tranquille les droits et les justes aspirations des peuples ? »

Benoît XV.

G. de B.

L'Aristocratie ruthène.

La Ruthénie a été de tous temps un pays très aristocratique.

L'individualisme, qui est le signe distinctif de son caractère national, tout en poussant les couches populaires vers une activité qu'elles ne possèdent dans aucune autre nation, fut peut-être aussi la source de ce fait historique.

Si le pâtre ou le simple paysan de l'Ukraine nous frappe par la fierté de sa tenue et sa richesse — ce qui a fait dire à un poète polonais « Ici, tout le peuple est grand seigneur » — il est naturel que les chefs historiques de ce peuple, descendants lointains de ses « Kniazes », soient les types accomplis souvent même exagérés, d'une aristocratie orgueilleuse et anarchique, largement éclose sur le sol le plus riche que possède l'Europe et nous donnant l'exemple, au plus haut point, des vices comme des qualités de sa race.

Ce furent les familles ruthènes qui introduisirent dans l'organisme de la Pologne fédérative ce fardeau immense des « latifundia oligarchica » dont se plaignent les historiens polonais.

Il faut y ajouter la tradition féodale et dynastique de ces maisons descendantes pour la plupart de Wladimir ou de Guédymine.

Aussi, dans l'aristocratie polonaise, ce sont ces maisons qui représentent l'illustration, la grandeur, le « sang-bleu » par excellence, et aucune grande famille polonaise ne peut se mesurer avec les familles ruthènes ou ruthéno-lithuaniennes, comme les Sanguszko, Ostrogski, Zbaraski, Wyszniowicki, etc., les anciennes grandes familles polonaises, les descendants des Piast (les ducs de Masovie et Silésie) s'étant éteintes, ou germanisées.

L'aristocratie ruthène, se divise selon sa formation historique en trois grandes branches : celle de la Galicie (autrichienne) et de l'Ukraine proprement dite (qui passa à la Russie en 1793 avec le partage de la Pologne) polonisées toutes les deux, comme celle de la Petite-Russie (Hetmanat; à la Russie depuis 1654) est russifiée aujourd'hui.

1) En Galicie.

A l'époque des princes et rois de la dynastie de Wladimir, l'aristocratie joua un rôle prépondérant en Galicie. Ainsi nous savons qu'elle se débarrassait souvent des princes qui ne lui plaisaient pas, entraînait dans leurs querelles de famille, leur imposait sa volonté de la manière la plus cruelle. Ainsi les boïards galiciens enlevèrent à un de leurs princes sa concubine et la mirent à mort pour le forcer à vivre avec sa femme. Un autre fut tué par eux, et ce furent eux qui s'adressèrent tantôt à la Lithuanie, tantôt à la Hongrie quand il s'agissait de changer un souverain qui leur déplaisait.

Nous ne savons pas comment se rattache à ces puissants boïards la couche aristocratique purement autochtone et ruthène (nous ne comptons pas ici les familles polonaises qui vinrent s'établir en Galicie après sa réunion à la Pologne). Que nous voyons briller déjà au quinzième siècle, dont beaucoup de familles sont éteintes, comme la grande maison des Danilowicz, à laquelle Jean Sobieski devait sa mère, les Czurylo. D'autres existent encore comme les comtes Dzieduszycki, Drohojowski, Szeptycki. Ceux-ci ont eu l'honneur de donner trois métropoles, dont deux de Kiev, à l'Eglise uniée ruthène et aujourd'hui peuvent être fiers de leur illustre représentant, le métropolitain actuel de Lemberg. A cette noblesse se rattachaient en général, toutes les familles portant les armes, Korczak et Sas.

En Bukovine, plusieurs familles se sont roumanisées, mais quelques-unes, comme

celle des barons Wassilko, représentent aujourd'hui la nationalité ukrainienne.

2) En Ukraine proprement dite.

C'est ici que nous voyons l'éclosion de la plus puissante aristocratie ruthène. Nous savons quel rôle joua « la Droujyna » dans l'entourage des princes. Wladimir Monomache, dans son testament, recommande à ses fils le respect pour les compagnons de son pouvoir et de sa gloire militaire.

Ce sont ordinairement des chefs scandinaves, à la tête de détachements de guerriers souvent importants qu'ils amènent avec eux, comme Svenold, qui amène 6000 hommes.

Nous les voyons revivre sous la dynastie lithuanienne et porter la dénomination occidentale de « seigneurs bannerets » (panowe Khorougowni), ayant droit à leur bannière et à leurs armées, appelés à la guerre par des lettres authentiques du souverain, membres héréditaires de la



Janus Tyszkiewicz, comte de Berdytchew, palatin de Kiev (1636).

Diète, ayant droit de juridiction suprême et de glaive — même sur les nobles — dans leurs possessions. Vassaux du grand-duc, ils possèdent à leur tour des vassaux nobles, qu'ils traitent durement quelquefois (en Podlachie, par exemple). — en revanche, le paysan est libre encore à cette époque.

Il est vrai qu'ils sont les descendants ou alliés de l'ancienne dynastie des Rourik ou de la nouvelle de Guédyline. Leurs fiefs sont immenses : les ducs d'Ostrog possèdent 56 villes et forts, 2700 villages, leurs territoires surpassent en grandeur l'étendue de la Bavière.

Les ducs Gliniski et après eux les Wyszniowiecki possèdent tout le gouvernement actuel de Poltava, sans compter leurs possessions en Volhynie; rien que le comté de Byrdtchew aux Tyszkiewicz est plus grand que la Savoie.

Les Sanguszko-Lubartowicz ducs de Kowel, possèdent aujourd'hui encore d'énormes territoires qui leur viennent de l'héritage des Ostrogski.

Ces seigneurs possédaient en même temps le pouvoir comme lieutenants du « hospodar » ou grand-duc.

Les Oelkowicz et les Olgimuntowicz, les Ostrogski, sont ducs ou palatins de Kiev, comme les Chodkiewicz, les Nemyrycz, les Tyszkiewicz. Ces derniers détiennent aussi les palatinats de Tchernigow, de Podlachie, de Brest-Litowsk, celui-ci d'une manière presque héréditaire. De nombreuses « starosties » ou terres de la Couronne accordées en viager, viennent augmenter leurs richesses et leur puissance.

Ils y règnent comme dans leurs fiefs, les légèrent à leurs descendants, lèvent des recrues et des contributions.

Ce régime devient par la suite (vers le dix-septième siècle) abusif et souvent accompagné d'exactions.

Ces grandes maisons ruthènes s'allient non seulement aux Jagellons; ainsi la grande-duchesse de Moscou, Hélène, mère d'Ivan-le-Terrible est une princesse Gliniska; Sophie (Sonka) Olgimuntowicz, princesse de Kiev et quatrième femme du roi Ladislas Jagellon, a une sœur qui épouse Elie, prince de Moldavie. Alexandre Czartoryski, le régicide, épouse la fille de Dmitri Schemiak, grand-duc de Moscou; Mychaïlo Wyszniowiecki — Raïna, princesse de Valachie; son petit-fils, Michel aussi, élu roi de Pologne. — l'archiduchesse Éléonore d'Autriche.

Pendant plusieurs siècles l'histoire de ces familles est un tissu de combats, d'actions glorieuses, de sacrifices même. Elles

savent gouverner le pays, lutter et verser leur sang pour lui. Elles recueillent la tradition des grands-ducs, alors que ces derniers, polonisés, tendent vers une union avec la Pologne. Ce sont eux qui représentent en ce moment leur nation; par de longs attermolements, par une sage politique, ils travaillent à éloigner le moment qu'ils redoutent et lorsque ce moment vient, ils savent protester.

A la Diète de Lublin (en 1569) où se résout cette question capitale, Wassyl Tyszkiewicz, palatin de la Podlachie, et Hryhory Tryzna, son castellan, sont destitués de leur dignité pour leur opposition, comme le chancelier de Lithuanie Ostafi Woinowicz, qui a ses « storosties » enlevées.

Le duc Constantin Wyszniowiecki, castellan de Volhynie, affirme les droits de la nation ruthène qui « est égale en gloire aux premières nations de l'Europe ».

Dépossédés de leurs droits féodaux et condamnés à une égalité humiliante, ils obtiennent des droits pour leur nation, la liberté de la langue ruthène à l'école, comme dans la vie politique, et les relations officielles avec la nouvelle métropole.

Leur vie est dure et souvent tragique, sous la menace continue de l'invasion tartare et turque. Ainsi nous voyons des familles entières massacrées ou enlevées (les enfants du prince Semene Czartoryski en 1506). En 1510, le palatin de Kiev, Ivan Chodkiewicz, est enlevé avec sa femme et ses enfants et emmené en Crimée d'où il ne revient plus.

Le castellan de Volhynie, Wassyl Zahorowsky, après avoir passé dix ans au bagne tartare, n'en revient que pour voir sa femme remariée à un autre. On l'avait cru mort. A la noce d'un duc Zbaraski, les Tartares se présentent à l'improviste, enlèvent les mariés et leurs convives, qui finissent tous leur vie en captivité.

Ces incursions tartares sont toujours repoussées et le pays n'a pas à se soumettre au joug musulman, mais c'est au prix d'efforts inouïs, les femmes même devant le danger se mettent à la tête des combattants, comme cette Anastasie Oelkowicz, duchesse du Sluck, qui inflige une défaite à la horde devant son château.

Cette vie intense, pleine de dangers, forme des types héroïques de guerriers qui, soit à la tête de leur propre détachement, soit en qualité de chefs cosaques, s'en vont à l'aventure tenter la conquête de la Crimée ou de la Valachie, ou aider plus tard le faux Démétrius à monter sur le trône des tsars.

Il serait inexact de croire que ces hommes fussent des barbares. La civilisation occidentale les tente et les pénètre; ils vont la chercher au loin, les jeunes seigneurs ruthènes étudient à Padoue, Paris, Louvain, Oxford. Ils comptent parmi eux des docteurs en Sorbonne.

Beaucoup rapportent les principes de la Réforme, sont ariens comme les Nemyrycz, évangéliques comme le duc Frédéric Pronski, fondateur de la ville de Bila-Cerkwa, passent de l'orthodoxie au protestantisme, puis au catholicisme qui fait les plus grands progrès.

L'union religieuse, combattue par les Ostrogski et protégée par les Tyszkiewicz mène à de terribles dissensions *).

Un moment, la cour du palatin de Kiev à Ostrog, Constantin Wassyl est le refuge de toute l'intellectualité orthodoxe. Le duc fonde une académie fameuse et une imprimerie où il fait paraître la célèbre Bible d'Ostrog. Il est entouré d'archimandrites et de savants ruthènes, plus de mille popes prient pour lui dans ses domaines.

Mais déjà son fils Janus passe au catholicisme, il fonde une ordination, la plus vaste du monde, qu'il lègue, à défaut de descendants, à l'ordre de Malte, le défenseur en titre de la chrétienté contre le Croissant.

D'autres imprimeries et riches bibliothèques, de magnifiques églises grecques, catholiques ou protestantes, s'élèvent sur le territoire ruthène. Mais avec la lutte religieuse, nous voyons surgir la terrible insurrection cosaque. Ce n'est qu'à ce moment, en face de ce cataclysme, révolution plutôt religieuse et sociale que nationale à son début, que nous voyons les membres de l'aristocratie ruthène dans le camp opposé à leur propre peuple. Le même peuple ukrainien, qui chante aujourd'hui encore les exploits de son héros, le prince Dmytro Wyszniowiecki, supplicié par les Turcs à Stamboul, après sept jours d'agonie, maudit avec raison un autre Wyszniowiecki, l'atroc renégat Jérémie, — que la plume d'un grand écrivain polonais a immortalisé, — qui faisait mourir les Cosaques dans d'horribles souffrances « pour qu'ils sentent qu'ils meurent ».

D'un autre côté, l'union politique avec la Pologne, et avec elle, l'autorisation aux Polonais d'acheter des terres en Ukraine et la puissante poussée de colonisation et de polonisation qui s'en suit, porte un coup terrible à l'aristocratie ruthène.

* Les Czetywyrski donnent à la fin du XVII^e un métropolitain orthodoxe de Kiev, le prince Gédéon, sous l'épiscopat duquel en 1686, l'Eglise autocephale ruthène passe sous la suprématie du patriarche de Moscou.



Le prince Victor Kotchoubey (1708-1834).

Déjà beaucoup de grandes maisons autochtones s'étaient éteintes, quelques-unes se voient refoulées en Lithuanie, la « grande ruine » (1648), comme on appelle l'époque de la grande insurrection cosaque, les atteint en premier lieu. Lentement polonisés, sans aucune pression du gouvernement, il faut l'avouer, attirés au contraire par mille liens religieux, sociaux et politiques, ils se dénationalisent presque complètement.

Le peuple opprimé garde sa nationalité. C'est lui qui, avec les Cosaques la représente aux dix-septième et dix-huitième siècles.

A la place de ses chefs naturels, qui ne sont plus ruthènes que de nom, nous voyons apparaître une puissante oligarchie polonaise, de nouveaux venus, enrichis par les richesses de l'Ukraine, les Kalinowski, Potocki, Jablonowski, etc.

C'est une nouvelle couche d'aristocratie, étrangère et sans traditions, que seules des sympathies personnelles peuvent unir au pays qu'elle colonise et exploite.

3) En Petite-Russie.

Le drapeau national, tombé des bras de l'aristocratie ruthène-lithuanienne, fut relevé par les Cosaques.

Nous savons l'histoire de ces derniers. Descendant en grande partie de petits nobles, ou simples guerriers, d'origine différente mais surtout ruthène (« Molododcha Droujyna », les « Otkroki » ou « enfants de boïards »), alliés en partie à des fils du peuple et aux éléments plus aventureux de l'aristocratie, ils s'étaient couverts de gloire en combattant contre les Turcs, les Tartares et les Moscovites.

Plus que qui ce soit, ils avaient le droit de prétendre aux privilèges dont jouissait la noblesse polonaise. Celle-ci cependant, jalouse de son pouvoir, s'y opposa, et en persécutant la religion orthodoxe et même uniate, jeta l'Ukraine dans les bras de la Moscovie.

Les Cosaques se révoltèrent, poussèrent les paysans à des jacqueries terribles et après avoir menacé le roi et battu l'armée polonaise plusieurs fois, furent vaincus, et en 1654, cherchèrent le protectorat russe contre le joug détesté de la République.

Ce mouvement, social et religieux d'abord, devait prendre un caractère national très prononcé. Les Cosaques ont toujours représenté dans leur religion, leurs mœurs, leurs chants, leurs costumes et leur langue, l'incarnation la plus parfaite du type national ukrainien et de son idéal populaire.

Très démocratique à son début, l'organisation de la Petite-Russie, forte de sa liberté et de son autonomie, garantie par



Le prince Dmytro Wyszniowiecki, chef des Cosaques (1550).

les tsars, devait tendre vers l'idéal aristocratique, que nous ne craignons pas de désigner comme un des signes distinctifs du caractère national ruthène.

Une nouvelle noblesse, descendant des « Anciens » la « Generalna Starchyna », devait se former bientôt avec les vices et les vertus de sa race: anarchique, dénuée de larges vues politiques, avide, apte à l'intrigue, mais fière, guerrière, fastueuse et magnifique et en somme, se montrant beaucoup plus apte que la masse populaire à défendre la cause nationale.

Ces Horienko, Dorochenko, Apostol, Skoropadsky, Orlik, Khanenko, comme ces comtes Miloradowich, Ruzumowsky, Kapnist, Zawadowsky, prince Bezborodko, Mazepa et Kotchubey surent souvent, au milieu d'intrigues de camp et puis de cour, sous la pression de plus en plus formidable du joug centraliste, défendre quelques lambeaux des droits de leur nation*).

Mais, de même qu'en Ukraine polonaise, ceux contre lesquels ils avaient combattu s'étaient polonisés, de même ils se russifient — beaucoup plus tard seulement — vers la fin du dix-huitième siècle.

Ce fut le sort de beaucoup d'aristocraties et de nobles tchèques, fortement germanisés. Les Hongrois se relèvent pourtant aujourd'hui, avec toute leur nation, de leur abaissement séculaire.

Nous voyons à la tête du mouvement tchèque les Lobkowitz et les Clam-Martiwitz. Quoique rares, de glorieux exemples comme celui du métropolitain comte Szeptycki, ne nous manquent pas non plus.

Indécis encore, ce mouvement atteint d'une manière différente les individus dans



Le prince Berborodko, chancelier de l'empire russe (1747-1799).

les familles ruthènes. Le défunt prince Leon Sapieha se proclamait franchement ruthène, alors que d'autres membres de cette famille se disent polonais.

Un descendant des hetmans petits-russiens, M. Skoropadsky, se dit Russe, alors que nous pourrions nommer beaucoup d'aristocrates ruthènes fiers à juste titre de leur origine, et même de grands seigneurs russes et polonais qui se sentent ukrainiens de cœur.

Nous n'appellerons pas renégats ceux qui, dans le passé, n'ont pas compris que pour servir la cause de leur nation, il fallait servir la cause du peuple. Nous aurions cependant le droit d'appeler ainsi ceux qui, au moment du réveil national qui arrache à la tombe tout un peuple se détournent de lui et, tantôt Russes, tantôt Polonais, mais toujours du côté du plus fort, tendent la main à ses bourreaux. Ce n'est qu'une triste preuve de leur déchéance.

Un pauvre moine, Jean du Mont Athos,

* Les seigneurs petits-russiens font grande figure à la cour de Russie. Fils d'un simple cosaque, l'hetman Cyrille Razumowsky et son frère Alexis, favori, puis mari morganatique de l'impératrice Elisabeth, savent être grands simplement et dignement.

Couvert d'honneurs, entouré d'une cour de 4000 personnes qui le gêne dans ses déplacements le dernier hetman aime à rappeler à ses fils et à ses courtisans, dans son palais presque royal de Batourine, l'obscurité de sa naissance et à montrer les habits de paysan qu'il a portés dans sa jeunesse. Mais il a l'âme d'un vrai gentilhomme: lorsqu'à la mort de l'impératrice, un ordre de St-Petersbourg lui intime de livrer une cassette de lettres très compromettantes pour beaucoup de personnes, cet honnête homme jette au feu le contenu de la cassette devant l'envoyé impérial courroucé. A sa fille qui trouve que 300 laquais leur étaient inutiles, il répond: « Oui, mais ils ont besoin de nous ».

Le chancelier prince Bezborodko fut non seulement un homme très intelligent, mais un des caractères les plus purs et les plus dignes de son époque. Le prince Czartoryski nous raconte dans ses mémoires, que lui seul de toute la cour ne courba pas le front devant le favori tout puissant Zouboff. C'était un patriote ukrainien auquel son pays dut la faveur de Paul I.

Le comte Wassyl Kapnist alla présenter au baron Herzberg ministre prussien en 1791, un mémoire, dans lequel il demandait la protection de la Prusse contre la violation de la constitution petite-russienne par Catherine II.

qui au dix-septième siècle, parcourait l'Ukraine abandonnée par ses nobles et ses grands, s'adressait à eux en ces termes : « La terre que vous foulez de vos pieds pleure, gémit et se plaint de vous ».

Si leurs descendants devaient l'abandonner encore une fois, au moment décisif où son existence est la plus menacée, ils n'existeraient plus pour elle.

D'ailleurs l'avenir appartient aux démocraties.

A propos de la défaite russe.

M. Ed. Rossier écrit dans la « Gazette de Lausanne » :

La politique russe reste fidèle à de chères habitudes... Ce qui a fait la beauté de la grande alliance européenne au début de cette guerre, c'est son caractère nettement libéral. En face du germanisme qui apparaissait oppressif et conquérant, elle a proclamé un idéal de justice. La Russie elle-même a été entraînée : le tsar y est allé de quelques bonnes paroles et le grand-duc généralissime d'un manifeste retentissant promettant monts et merveilles à la nation polonaise.

Mais la réalisation n'est pas venue. Une fois maîtres des deux tiers de la Galicie, les Russes se sont conduits en dominateurs. Le comte Bobrinsky, gouverneur des territoires conquis, a déclaré que la Galicie avait fait partie de tout temps de la Grande-Russie et que russe elle allait redevenir... ce qui était justifier un acte de violence par une aberration historique. Et si l'on garda quelques ménagements, vis-à-vis des Polonais, on se mit incontinent à persécuter les Ruthènes uniates sous prétexte qu'ils avaient été orthodoxes quelque trois siècles auparavant. De même pour la Bukovine, ancienne province turque dont la population est à moitié roumaine, il a été entendu qu'elle allait former un district russe. Enfin, quand les Alliés eurent inauguré leur malheureuse attaque des Dardanelles, le bruit s'est répandu qu'ils travaillaient pour le tsar, que l'aigle russe allait prendre son vol vers Constantinople. Et personne ne l'a démenti.

Qui donc est responsable de ces désirs immodérés. Est-ce le souverain ? Il ne paraît même pas capable d'avoir de l'ambition. Est-ce le grand-duc Nicolas ? Il est trop avisé pour disposer des dépouilles avant la victoire. Est-ce la nation ? C'est tout au plus si elle se préoccupe un peu de « Tsargrad », pour le reste elle ne réclame pas de conquêtes... Alors il faut bien que ce soit le groupe des réactionnaires courtisans, grands seigneurs ou parvenus, aussi puissants aujourd'hui que jamais, toujours désireux d'agrandissements, parce qu'il est avide d'affaires et avide d'argent, qui, non content de gâter le pays au dedans, compromettent son attitude vis-à-vis de l'étranger.

Car il faudrait après cela une belle dose de naïveté chez les petits peuples limitrophes pour qu'ils épousent la cause de la grande Russie et contribuent à assurer le succès de ses armes.

Que la Russie donne l'exemple, qu'elle renonce pour une fois à son éternelle politique d'agrandissements ! La paix, si elle est victorieuse, lui assurera assez d'avantages économiques, moraux, territoriaux même, pour qu'elle renonce à s'emparer de vive force de villes et de provinces sur lesquelles elle n'a aucun droit, pour qu'elle abandonne certains lambeaux de terre qu'elle détient indument. Et six mois de guerre de moins représentent des millions de vies humaines de plus...

Les conséquences d'un régime.

La défaite incontestable des armées russes qui, après dix mois d'occupation, n'ont pu tenir la Galicie, suscite beaucoup de commentaires. Les personnes qui se bornent toujours à une critique superficielle expliquent la défaite russe par le manque de munitions. Elles ne se demandent pas d'où vient cette pénurie, dans un pays si riche et après tant de milliards dépensés pour la réorganisation de l'armée, ces dernières années.

Au fond, la défaite russe est due à son régime politique. Malgré ses énormes richesses, la Russie n'a pu développer ni son industrie, ni son commerce, ni son réseau de chemins de fer, parce que son régime politique tue toute initiative privée, tout esprit d'entreprise. Il éloigne de l'activité économique et sociale toutes les forces vives du pays et fait de 170 millions d'êtres humains des esclaves tenus dans l'ignorance. Et les esclaves sont bons à mourir, mais non à combattre une armée telle qu'est l'armée allemande.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la politique russe en Galicie pour comprendre ce qu'on peut attendre d'une telle politique. Dès les premiers jours de l'occupation, on a rempli le pays de prêtres orthodoxes pour faire la guerre aux unionistes, de policiers et gendarmes pour combattre le mouvement révolutionnaire des ukrainiens. Les trains emmenaient en Sibérie les longs convois des personnes « suspectes » au point de vue politique. La Galicie qui n'a jamais connu les progrès jadis appris à la connaître en 1914-1915. La manifestation si peu intelligente en temps de paix, si brutale en temps de guerre, a produit son effet.

Imaginez maintenant que toute cette politique de la brutale oppression pèse pendant des siècles sur un pays et vous comprendrez dans quel état de désorganisation elle peut le mettre. Voilà les vraies causes de la défaite russe.

C'est une bonne leçon pour la Russie et il y a cer-

tains indices que le peuple la comprend. Les désordres qui ont eu lieu à Moscou sont plus qu'un pogrom allemand. D'ailleurs plus des deux tiers des victimes sont ou des sujets russes ou ceux des alliés et neutres. Organisé à la manière des pogroms juifs de 1905, ce pogrom devait donner une issue à la colère du peuple. C'est un avertissement. Il était facile, grâce à l'agitation chauviniste, de détourner la colère du peuple. En sera-t-il ainsi une autre fois ?

(Grutten).

Impressions des étrangers.

Le célèbre publiciste allemand, le Dr Ludwig Ganghofer, écrit dans le N. Fr. Pr. du 27 juin :

Après les heures inoubliables qu'il m'a été donné de passer dans les tranchées de Styrie, vint une sortie sur le front de Bukovine. Au milieu d'une merveilleuse nature, je vis un peuple qui me plut. Non, c'est trop peu dire.

D'heure en heure, mon étonnement augmenta en voyant la race superbe des Ukrainiens, les nobles mouvements de ces hommes dans leur blouse blanche, et les femmes et les jeunes filles dans leur costume bariolé et pieds nus, avec une démarche si élastique qu'on leur croirait des tendons d'acier. Ce sont des corps dont la force et la jeunesse dure jusqu'à soixante et soixante-dix ans.

Cent fois, dans la rue et dans les villages, il m'est arrivé de rencontrer une femme qu'à sa démarche souple, à ses formes élégantes et bien faites, je prenais pour une jeune fille de dix-huit à vingt ans, jusqu'à ce que son visage ridé m'appût qu'elle était vieille.

Lorsqu'ils travaillent dans les champs, on dirait un tableau peint par un grand peintre qui s'entend à montrer les hommes dans leur meilleure forme véritable, et dans leurs plus harmonieux mouvements.

Et derrière ces tableaux humains, rêve toujours une grande, fière et magnifique nature avec le chant du rossignol dans les nuits de clair de lune.

L'homme se forme d'après la terre où il a sa racine. La nature peut se tromper pour quelques exemplaires, mais jamais dans des tribus entières.

Si une race d'hommes est remarquable par la beauté du corps et la noblesse des mouvements, il doit y avoir en elle des qualités intérieures cachées qu'on doit éveiller et amener à la lumière du jour.

Tout ce qu'il y a de race saine et pleine de promesses dans un peuple, est le plus clairement reconnaissable dans ses enfants. J'ai rarement vu, en nombre si étonnant, sur une petite partie de la terre que j'apprends à connaître autant de beaux enfants, ravissants par leur grâce, aux regards heureux et aimables, qu'ici à la frontière de la Galicie et de la Bukovine.

Chaque maison, si pauvre qu'elle soit, est propre à l'extérieur comme à l'intérieur.

C'est à ce peuple, dont la haute intelligence a été reconnue par beaucoup d'étrangers, que les Russes voulaient apporter leur culture.

Le Dr Sven Hedin, de retour du front de Galicie, a eu l'amabilité pendant son court séjour à Vienne, de recevoir le directeur du bureau de la presse, M. Dmytro Donzow.

Le célèbre voyageur a eu les meilleures impressions de sa fréquentation du peuple ukrainien de Galicie et de Bukovine.

Il a loué spécialement le costume artistique et plein de goût des paysans ukrainiens qui, d'après lui, rappelle beaucoup le costume des Suédois en Dalecarlie.

Les villages ukrainiens, avec leurs chaumières blanches entourées de jardins, donnent à cette partie de la Galicie un aspect extrêmement pittoresque.

Von Hedin, qui a fait maintes esquisses dans nos villages, célébrait aussi la beauté des femmes ukrainiennes, particulièrement des Huzulines, et aussi l'intelligence et la noblesse des sentiments du peuple.

Les Ukrainiens, dit S. Hedin pour terminer, forment une belle race qui mérite de conquérir son indépendance.

Le rapport du procureur du Salut-Synode.

Le procureur du St-Synode a adressé au tsar un rapport (pour l'année 1913) sur les affaires religieuses et ecclésiastiques.

Nous en tirons les passages suivants : Il y avait en Russie 98 534 000 orthodoxes, dont 12 346 ont quitté l'Eglise dominante pour passer à d'autres confessions.

Les Stundo-Baptistes ont eu le plus grand nombre de prosélytes, c'est-à-dire 3040. La lettre de l'évêque de Katherinoslav, Mgr Agapit, jointe au rapport, prouve combien l'opposition de la population ukrainienne augmente envers l'Eglise dominante.

L'évêque écrit : « Seule la minorité de la population de mon évêché est restée fidèle à la foi orthodoxe et au régime vieux-russe ; par contre, la majorité de la population orthodoxe de mon diocèse reste indifférente à la cause et aux intérêts de l'Eglise orthodoxe. Elle est infectée par l'esprit de modernisme et de négation, du doute et de l'insoumission. »

Si l'on considère que des plaintes semblables parviennent au Synode d'autres parties de l'Ukraine, on ne sera pas étonné que celui-ci prenne de nouvelles mesures. Il vient de fonder une mission spéciale qui doit faire de la propagande parmi les populations « orthodoxes » de toute la Russie, mais spécialement en Ukraine.

Le rapport du Synode révèle même pourquoi tant de fidèles apostasient la religion orthodoxe. Il y est dit : « Malgré le nombre important des écoles religieuses de Russie, les progrès de l'instruction du clergé orthodoxe ne répondent pas du tout aux besoins de l'Eglise. »

Beaucoup de prêtres n'ont aucune culture théologique, et parmi les moines, le nombre de ceux qui ont de l'instruction est insignifiant.

C'est avec une telle armée que la Russie voulait mener à bien la « conversion » de la Galicie.

B. U. P.

Le Vatican et les Ukrainiens.

Les journaux ukrainiens affirment que tous les bruits concernant la soi-disante froideur avec laquelle la cause de l'Eglise ukrainienne de Galicie serait envisagée par le Vatican, sont tout à fait sans fondement.

Le Pape Benoît XV est intervenu en son temps auprès du gouvernement russe à propos du métropolitain André Comte Szeptycki, et à ce moment la question de l'Eglise ukrainienne a été mentionnée.

Mais ce n'est pas la faute du Vatican si, ni la situation de l'Eglise ukrainienne

grecque uniate, dans la partie de la Galicie encore occupée par l'ennemi, ni celle du métropolitain ne se sont améliorées.

B. U. P.

A la conférence organisée par l'Union des nationalités à l'Ecole des hautes études sociales, à Paris (les 26-27 juillet), Mlle Y. Pourveau résuma en quelques mots le rapport adressé à l'Office par les Ukrainiens et attira particulièrement l'attention de l'auditoire sur l'influence que peut avoir le mouvement national ukrainien sur l'issue de la guerre actuelle. Car les Ukrainiens forment dans la Russie méridionale un groupe compact de 30 millions d'habitants, auquel il faut ajouter les Ruthènes de Galicie et même de Hongrie formant un groupe de plus de quatre millions.

A. RAMBAUD

Les Chansons de l'Ukraine¹.

II

Quelques mots sur la biographie d'Ostap Vérésai montreront comment se transmettaient de « kobzar » en « kobzar » les chansons héroïques, et avec quelle sûreté de tradition les plus anciennes ballades ont pu à travers les siècles nous parvenir sans altération. Homère nous a conservé le souvenir de deux de ses devanciers, Démodocos, le divin poète, qui célébrait à la cour d'Alcinoüs les exploits d'Ulysse, et le noble Phémios, qui, assis sur un trône à clous d'argent, chantait par contrainte dans les festins des prétendants.

Ostap Vérésai nous apprendra de même à connaître ceux qui furent les maîtres de son enfance. Il est né au village de Kalounitsi, vers 1873 ou 1805, sans qu'il soit possible de préciser la date exacte. Son père était aveugle et gagnait quelque argent à jouer du violon dans les fêtes du village. Ostap était venu, au monde avec de bons yeux, mais la fatalité héréditaire s'étendit sur lui vers l'âge de quatre ans, et à son tour il perdit la vue. Qu'allait-il devenir ? quel métier lui apprendre ? Le choix pour un aveugle était tout fait. A quinze ans, on le mit en apprentissage chez un vieux « kobzar », Siméon Kochoi, qui devait lui enseigner les premiers éléments de son art, de la « gaie science », comme auraient dit nos trouvères français. Mais cette « gaie science » est en Petite-Russie le patrimoine de fort pauvres compagnons : Ostap avait un bel avenir de misère devant les mains. Etre un musicien aveugle est une triste situation : qu'on se figure la situation d'un simple apprenti en ce métier. Et pourtant l'organisation de la corporation des « kobzars » présente quelques lointaines analogies avec celle de nos écoles de druides et de bardes gaulois, où l'écriture n'était guère moins inconnue, et où des myriades de vers ne se conservaient que par la mémoire. L'élève « kobzar » contractait avec son maître un engagement de trois années : il n'avait rien à lui payer, étant bien trop dépourvu lui-même ; au contraire il recevait de lui la nourriture et le vêtement, c'est-à-dire qu'il partageait sa misère et ses haillons. Le maître, qui malgré cette dégradation apparente avait droit à tous ses respects, lui apprenait les chansons qu'il savait lui-même, et parfois quelques prières pour demander l'aumône ou remercier les bonnes gens. C'était tout, car ces fils de la muse rustique sont absolument illettrés. Quand le disciple avait fait quelques progrès, il courait les villages et les foires pour le compte de son maître, chantait les airs qu'on lui avait enseignés, recevant très peu d'espèces sonnantes, mais force biscuits, de la farine, de la graisse de mouton et autres provisions qu'il se chargeait de vendre et dont il rapportait l'argent à son patron. Ostap eut affaire souvent à des instituteurs indignes de leur noble mission, à des paresseux qui ne lui apprenaient rien, à des ivrognes qui le maltraitaient. Lorsqu'il les quittait avant le terme de trois ans, c'était toujours un engagement de trois ans qu'il avait à contracter avec le nouveau maître. Son temps d'étude risquait de ne jamais finir. Ostap raconte ses tribulations chez l'un d'eux. Celui-ci avait déjà deux disciples qui ne savaient que manger et boire et qui n'apprenaient rien. Comme ils étaient incapables de chanter dans les foires, Ostap restait chargé de toutes les corvées. Par la pluie et la neige, c'était toujours lui qui était sur les routes. Plus d'une fois, il fut atteint de cruelles maladies, réduit à un extrême épuisement. A la fin, il perdit patience et commit un péché, celui de murmurer contre ce maître exigeant. Il s'en confessa ingénument. « Je l'ai fidèlement servi. Etait-ce ma faute, si j'étais malade ? Et il m'envoyait toujours en route ! quelle injustice ! Mais je me suis fâché contre lui, et j'ai eu tort : il était mon maître. J'ai péché. »

Il y avait d'autres misères encore dans

le métier de chanteur ambulant. Au XI^e siècle, un prince ruthène comblait de flatтерies et de présents Boiane et ses pareils ; au XIX^e siècle, ils étaient harcelés par une police tracassière. On s'obstinait à ne pas les distinguer des vagabonds ordinaires. L'accès des champs de foire et des cabarets où ils auraient pu trouver un nombreux auditoire leur était interdit. C'était presque en se cachant qu'ils pouvaient chanter la gloire des vieux cosaques. L'épopée ruthène faisait école buissonnière. Contre toutes ces épaves, Ostap raidissait son courage, faisant de nécessité vertu. Il fallait bien persister, puisqu'il n'avait pas d'autres ressources. « Mon Dieu, me disais-je, mon Dieu ! comment vivre en ce monde ? Mon père, quoique aveugle, se suffit à lui-même. Il joue du violon, et les bonnes gens lui cultivent son petit champ. Et moi, que deviendrai-je, si je ne sais rien ? » Ces pensées le tourmentaient lorsqu'il revenait à la maison paternelle et l'en chassaient toujours à la recherche d'un nouveau patron qui fit enfin de lui un « kobzar » accompli. Le jour vint où il passa maître en son art. « Sais-tu, mon fils ? lui dit enfin le dernier de ses instituteurs, je te remercie. Tu m'as fidèlement servi, tu as bien travaillé. Je pourrais te garder, mais peut-être tu ne me serais d'aucune utilité et moi je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu en sais autant que moi : tire-toi d'affaire comme tu l'entendras. » C'est ainsi qu'Ostap fut reçu « kobzar ». Emancipé, il court le pays, cette fois pour son propre compte. Chemin faisant, il grossit son trésor de science poétique. S'il ne s'attache plus à aucun maître, il écoute les vieux chanteurs et fait son profit de ce qu'il retient.

Cependant au cœur de l'artiste vagabond un sentiment nouveau commence à se glisser. Maintenant qu'il a, comme on dit, une position, il voudrait se marier. D'ailleurs à combien de dangers son infirmité, son isolement ne l'ont-ils pas exposé ? Il loue parfois des gens pour le guider, et souvent les coquins l'abandonnent sur une route inconnue. Son malheur, qui devait inspirer le respect, tente les mauvais plaisants. De méchants garnements prennent plaisir à se coucher en travers de son chemin, pour que l'aveugle vienne trébucher sur leur corps. Un soir un ivrogne le rosse cruellement dans la rue ; mais le lendemain le tapageur a honte de cette lâche action et achète le silence de sa victime par un quartieron d'eau-de-vie. Le franc-parler d'Ostap lui fait aussi des ennemis : un diacre, irrité d'une de ses satires, l'assaille à l'improviste avec une pelle de bois qu'il lui brise sur la tête. Par bonheur, l'aveugle n'était point manchot. « Je me retourne, raconte Ostap, je l'empoigne par ses longs cheveux ; je l'aurais foulé aux pieds si les gens ne m'en avaient empêché. » Ces cruelles taquineries, inévitables dans la grossièreté des mœurs rustiques, reviennent souvent dans l'histoire des « kobzars ». Homère, suivant la légende, dut endurer aussi le mépris quand il mendiait son pain de porte en porte, invoquant le grand Jupiter et le « dieu dont l'arc est d'argent ». Les enfants ne sont pas toujours aussi bons que dans l'idylle de Chénier. Le « kobzar » André Chout se plaignait déjà à M. Koulich des misères que son jeune guide lui faisait souffrir. « Il est parfois à deux pas de moi, et il me laisse crier sans répondre. Il faut le supporter, car les gens disent déjà : Voyez comme cet aveugle est irrité ! L'autre jour il m'a conduit dans un fossé si profond que, lorsque j'ai levé les mains, je n'ai pu en toucher le rebord. » Heureusement Ostap nous assure que les mœurs s'adoucent, et que les enfants d'aujourd'hui valent mieux que ceux d'autrefois. Il n'en était pas moins nécessaire au pauvre musicien d'avoir enfin un foyer et une compagnie, une protection. Voilà donc notre aveugle qui fait sa cour aux jeunes cosaques. La première qui reçoit l'offre de son cœur se laisse conduire à l'autel ; même aux deux premières questions du prêtre elle répondit « oui » ; mais à la troisième, cédant aux conseils de ses amies, elle articula un « non » décisif. Une autre s'était laissée attendrir ; quand elle entendait le son de sa « kobza » sur la grande route, elle laissait tout, la grange et la corvée seigneuriale, accourait auprès de lui. Le maître d'Ostap et celui de la jeune fille étaient consentants au mariage. Un prêtre avide gâta tout ; il demandait six roubles pour les marier : jamais le musicien n'avait eu pareille somme à sa disposition. Il s'en alla bien triste et n'entendit plus parler de la belle. Avec une troisième, il fut plus heureux. Nous le retrouvons bientôt marié, père d'une fille. Il a un gendre et des petits-enfants. De ses propres mains, l'aveugle bâtit la « khat » commune ; mais, quand Ostap devint veuf, son mauvais garnement de gendre, méprisant la bénédiction des parents, le chasse d'une maison qui était à lui. Roi Liar de la steppe, il recommence sa vie errante. A son âge, il lui faut se chercher une famille nouvelle et un autre foyer. Une paysanne veuve reçoit humanement ses avances ; mais, comme elle attend

¹ Voir le n° 3 de l'Ukraine.

toujours qu'il lui vienne de quelque point de l'horizon un galant plus valide, elle le fait languir sept années. Enfin elle se rend à ses prières, à ses larmes; elle a pitié de son isolement, et du sien peut-être. Depuis son mariage avec cette grosse gaillarde à mine fûtée, dont un nouveau recueil, « La Russie ancienne et moderne », publiait récemment le portrait, Ostap est heureux. Il est entouré d'enfants, les siens, ceux de sa femme et ceux de ses enfants. Il a une maison à lui, des poules, du menu bétail, six brebis avec leurs agneaux. Il est presque à l'aise; il ne mendie plus et ne court les foires que pour se divertir. Il ne rôde plus par les routes avec sa « kobza » sur les reins, mais il est recherché par les savants, par les lettrés, qui se sont enfin avisés du mérite de la poésie populaire. A deux séances où je l'ai entendu, je lui ai vu faire une fort belle recette. On veut honorer en lui la muse nationale, on l'écoute avec déférence, et lorsqu'il s'excuse avant d'attaquer une chanson peu hardie, les « messieurs » d'aujourd'hui lui disent : « Va toujours, ne crains rien. » Quand du plus profond de sa riche mémoire revient sur ses lèvres quelque ballade inédite, les amateurs s'en emparent avec joie. La Société de géographie a publié son répertoire de chansons avec sa photographie et sa vie racontée par lui-même.

Si nous avons insisté sur Ostap Vérésai et les « kobzars », il ne faut pas croire cependant que ces chanteurs aient été les seuls poètes ou les seuls agents de la poésie nationale de l'Ukraine. Dans l'« Iliade », Achille, avec une lyre artistement travaillée, charme son âme, et célèbre la gloire des guerriers. Le Volker des « Niebelungen », le Solovei des « bylines » russes, le Taillefer français et plusieurs de nos trouvères et troubadours ont su à la fois chanter et combattre. Un état analogue de civilisation a ramené dans la Petite-Russie les mêmes scènes. Le poète s'y confond parfois avec le héros : les braves savent manier la « bandoura » aussi aisément que la lance ou l'épée. Une « kobza » fait nécessairement partie de l'équipement du cosaque. Une des ballades les plus en faveur est celle du guerrier mourant qui fait vibrer pour la dernière fois les cordes sonores.

Il est assis sur une « mohyla » (tertre), le vieux cosaque gris comme un pigeon. Il joue de la « bandoura » et chante d'une voix retentissante.

Près de lui, son cheval percé de coups de lance et de coups de feu, sa pique brisée, sa gaine veuve du sabre d'acier, sa cartouchière épuisée. Il ne lui reste plus que sa fidèle « bandoura » et dans sa poche profonde sa pipe brune et une pincée de tabac.

Alors le pauvre cosaque fume sa pipe, et s'accompagnant sur la « bandoura », chante d'une voix plaintive : « Hélas ! mes frères, jeunes compagnons, cosaques zaporogues, où êtes-vous, qu'êtes-vous devenus ? Reviendrez-vous jamais à notre mère la « ssietch » ? De vos épées frappez-vous le Polonais scélérat ? De vos cravaches, chassez-vous en troupeaux de captifs, les Tatars infidèles ? »

« Ah ! si Dieu me donnait la force de remuer mes vieilles jambes et de courir sur vos traces, jusqu'à mon dernier soupir je vous jouerais les airs joyeux. Si seulement ma fidèle « bandoura » savait qu'une main chrétienne m'ensevelirait... »

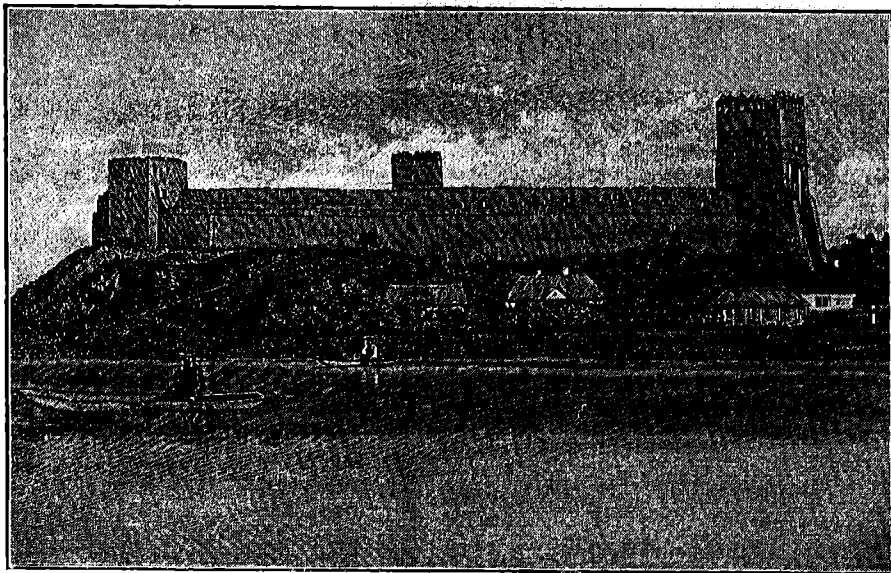
Je n'ai plus la force de me trainer dans la steppe. Bientôt vont arriver les loups au pelage gris; de mon cheval ils feront leur repas, et de moi, pauvre vieux, leur collation.

« O ma « kobza », ma fidèle amie, ma « bandoura » si bien ornée de peintures, que vas-tu devenir ? Vais-je te brûler et disperser ta cendre au vent ou te placent au sommet de cette « mohyla » ? Qu'ils soufflent à travers la steppe, les vents rebelles; qu'ils fassent vibrer tes cordes, qu'ils en tirent des sons tristes et plaintifs. Peut-être que les cosaques qui chevaucheront par là se hâteront d'accourir; peut-être ton gémissement frappera leur oreille et les ramènera ici. »

Un héros vraiment historique, le cosaque Palei, l'allié de Pierre le Grand contre Mazeppa est représenté dans une « douma » contemporaine, charmant avec sa « bandoura » l'ennui de son exil, errant dans la vallée et s'asseyant sur un tertre pour chanter des airs sur ce motif : « Triste est la vie de ce monde ! » A l'exposition archéologique de Kiev on montrait naguère une « bandoura » qui, suivant la tradition, aurait appartenu à Mazeppa, ou un Polonais pendu par les pieds. Mais enfin le temps des « héros-kobzars » est passé, et il est bien certain qu'aujourd'hui ce sont les chanteurs aveugles, comme Ostap Vérésai, qui ont recueilli tout l'héritage poétique de la Petite-Russie.

L'archevêque Anonius, connu comme collaborateur du comte Bobrinski, le « libérateur » de la Galicie, a proposé au Synode de choisir le 6 mai comme jour de la fête nationale de la « libération de la Galicie ».

Le journal vrai-russe *Kieff* n'est pas tout à fait d'accord avec l'archevêque. Selon lui, la « libération de la Galicie » doit être fêtée le 21 août.



Le château de Swidrygal à Luck (Volhynie).

La dynastie lithuanienne.

L'invasion des Tartares avait mis fin à l'existence de l'Etat de Kiev, affaibli déjà d'ailleurs auparavant par des luttes intestines entre les nombreux princes, descendants de Wladimir.

Mais le joug tartare qui devait peser si longtemps sur Moscou et avoir une influence décisive sur la formation de l'Etat et de la nation, ne dura pas longtemps ici.

Les Tartares furent chassés par les puissants princes lithuaniens de la maison de Guedymine, race de guerriers qui produisit plusieurs grands monarques (Guedymine, Olgerd, Witold).

Ce changement de dynastie eut l'influence la plus heureuse pour les Ruthènes. Délivrés des Tartares, ils ne tombèrent pas sous un autre joug, ce fut la culture ruthène, au contraire, qui conquiert la Lithuanie et ses princes, devenue une dynastie nationale, laquelle ne se polonisa qu'au XVI^e siècle.

Les grands-ducs passaient pour la plupart à la religion grecque, protégeant l'Eglise et la tradition nationale, la langue, respectaient les lois et les mœurs anciennes. La langue ruthène était officielle même en Lithuanie.

Les duchés ruthènes avaient leurs princes soumis à la suzeraineté des grands-ducs, et ce ne fut qu'à la fin du XVe siècle qu'ils passèrent au rang de simples provinces administrées par des palatins.

C'est que, malgré la ruthénisation du puissant Etat lithuanien, une nouvelle culture latine et polonaise, de nouveaux courants devaient, lentement il est vrai, combattre l'influence ruthène.

Deux partis s'étaient formés, catholique d'un côté, orthodoxe et ruthène de l'autre, à la tête desquels nous voyons souvent des princes catholiques, comme Svitrygal, l'ennemi juré de son frère, le roi Ladislas Jagellon, auquel, appuyé sur les princes et les seigneurs ruthènes il veut ravir la suzeraineté de la Lithuanie.

Son cousin et rival Sigismond, chef du parti catholique, lui reprend la Lithuanie, où, réfugié au château de Troki, il tyrannise ses adversaires et mène la vie solitaire de Louis XI. Il y périt (1445) des mains de son cousin Alexandre Czartoryski, chef du parti ruthène, et de son serviteur Skobeiko, un Kiovin.

Mais Svitrygal ne profita pas de ce crime, Czartoryski doit fuir à Nowgorod dont il devient prince et le parti lithuanien élut Casimir, fils de Jagellon, roi de Pologne.

En même temps, Svitrygal gardait jusqu'à sa mort les provinces ruthènes où il faisait revivre l'ancien Etat purement ruthène, avec Loutsk (en Volhynie) comme capitale. Il s'entoura de seigneurs et de princes lithuaniens-ruthènes, puissants vassaux auxquels il fit don d'énormes territoires, et créa de la sorte l'aristocratie ruthène qui devait continuer sa tradition pendant plus d'un siècle et demi, jusqu'à l'annexion des provinces ruthènes par la Pologne en 1569.

Les Czartoryski, de la dynastie de Guedymine, fils de Constantin, duc de Tchernigoff, étaient selon le chroniqueur Dlugosz des ruthènes de race et de religion. Alexandre ne laissa pas de postérité mâle.

Les princes Czartoryski actuels descendent de son frère Michel (Mychailo) et se sont polonisés.

Pendant ce temps, la Lithuanie s'était liée à la Pologne, en face de dangers mutuels, par le mariage de Ladislas Jagellon, grand-duc de Lithuanie, avec Hedwige d'Anjou, reine de Pologne.

Un acte signé à Krewy (en 1385) et un autre à Horodlo (1413) consacrent l'union politique des deux nations; en garantissant en même temps la plus grande autonomie au grand-duché de Lithuanie, devenu comme une seconde Ruthénie par ses mœurs, sa langue et sa culture.

Bibliographie.

The Next Peace Congress and the Polish Question. Poles, Ruthenians and Lithuanians. Le prochain Congrès de la Paix et la question polonaise. Polonais, Ruthènes et Lithuaniens. Edition anglo-française, par Joseph de Lipkowski. Paris, 1915. Rédaction de la revue *Polonia* (80, 96 p.). Prix

C'est déjà le deuxième livre que M. de Lipkowski a fait paraître à Paris.

Le premier, sous le titre *La question polonaise*, a été noté dans notre numéro 2.

Comme celui-ci, le livre sur le prochain Congrès de la Paix est plein d'intérêt.

Il est spécialement intéressant pour nous, les Ukrainiens, parce que M. de Lipkowski s'y occupe beaucoup de la question ruthène sans cet esprit d'intolérance qui est malheureusement si caractéristique pour beaucoup d'écrivains politiques polonais. Un échange de vue devient possible dans ces conditions entre nous et les Polonais.

Nous trouvons cependant que l'auteur n'a pas encore réussi à se débarrasser complètement du point de vue traditionnel qui pèse sur la mentalité politique polonaise, la rendant bien inefficace.

Le rêve de la Pologne, de la mer Baltique à la mer Noire ne cesse pas de hanter les Polonais.

L'histoire authentique est librement interprétée pour répondre à ce rêve et les réalités d'aujourd'hui sont mal comprises par les personnes enchaînées à un idéal irrévocablement brisé.

Les Ruthènes n'ont rien contre l'établissement d'un Etat polonais; beaucoup d'entre eux ont même des sympathies sincères et chaleureuses pour les aspirations polonaises, mais nous sommes tous absolument opposés, sans différence de partis, à une annexion de la moindre partie de notre territoire national à un futur Etat polonais.

Il faut que cela soit clair aux Polonais et aux arbitres de la paix d'Europe.

Jamais la politique qui se donnerait le but de nous réunir aux Polonais, sous un même gouvernement, ne trouverait de base en Ruthénie. Elle aboutirait à un fiasco complet.

Les malheurs qu'a subis la Galicie avant et pendant la guerre en sont les preuves.

« Laissons donc aux Ruthènes, qui représentent au point de vue numérique la seconde nation slave, le soin de penser à leur avenir, » dit M. de Lipkowski (p. 61).

Ces paroles nous semblent marquer un grand progrès de pensée réaliste chez les Polonais. Malgré quelques inexactitudes, comme, par exemple, l'explication de notre mouvement national par l'antagonisme entre les paysans ruthènes et les seigneurs polonais; ou la conception de l'ancien Etat ruthène comme d'une partie intégrale de la Pologne, etc., nous émettons l'espoir que les idées que nous trouvons exprimées chez M. de Lipkowski auront plus de partisans parmi les Polonais.

Une autonome Pologne à côté d'une aussi autonome Ruthénie, et d'un autre côté d'une autonome Lithuanie pourrait être pour les trois nations un programme commun.

La Pologne ethnographique comme nation est assez grande pour, étant organisée en un Etat séparé, jouer un rôle important.

N'est-ce pas un idéal digne des meilleurs efforts des patriotes polonais ?

Livres et journaux reçus par la rédaction.

« Die Weltpolitische Bedeutung Galiziens », par S. Tomaszewski (J. Bruckmann, München, 1915). « The Ukrainians and the European War » (Ukr. nat. council of U. S. A. Jersey City 1915). « Free Poland » (periodical publ. by the Polish nat. Council of U. S. A. Chicago 1915). « Tribune Polonaise » (Lausanne, 1915). « The Catholic Times » (London). « Robinieytschy Prapor » (Sofia).

Les délégués ukrainiens auprès du gouverneur de Galicie.

Le 23 juillet, une délégation des députés ukrainiens du Parlement autrichien, s'est présentée chez le nouveau gouverneur de Galicie, le général von Collard.

Elle se composait de MM. Dr Lewicki, du vice-président du Conseil Julien Romanczuk, du Dr E. Olesnicki et du Dr M. Lahodinsky.

Au nom de tous les délégués, le Dr C. Lewicki exprima en ukrainien l'espoir de voir bientôt l'ordre se rétablir dans le pays, et la justice servir désormais de base à l'administration de la Galicie, envers tous les peuples qui la composent.

Le gouverneur répondit (également en langue ukrainienne) que la justice et l'équité avaient toujours été son idéal et qu'il en ferait le fondement de sa politique en Galicie.

Le président du Club des députés ukrainiens de Bukovine, M. N. de Wassilko fut également reçu par le gouverneur.

B. u. P.

L'origine du nom l'Ukraine.

Il y a quelques jours, M. Take-Jonesco a écrit dans son journal « la Roumanie », que les Allemands « voulant s'enrichir des terres fécondes de leurs voisins se proposaient d'arracher à la Russie les fameuses terres noires du Pont-Euxin, ces terres qu'ils viennent de baptiser « l'Ukraine » à l'usage des intéressés et des complices ».

Le fait qu'un homme comme M. Take-Jonesco puisse écrire des choses pareilles nous justifiera si nous donnons ici quelques explications sur l'origine du nom de notre pays. Or cette origine, comme il est souvent le cas pour les noms historiques, est obscure.

M. de Peyssonnel dans ses « Observations historiques », croit l'avoir trouvée dans les appellations latines *Acheronensis*, *Acheronia*, qui, d'après lui, ont été appliquées par les Romains aux territoires s'étendant des deux côtés du Dniéper. Dans la littérature du pays, le nom est employé tout d'abord au XII^e siècle (dans les Annales de Nestor) et se rapporte aux frontières du territoire ukrainien de l'époque.

Les événements du XVII^e, du XVIII^e et du XIX^e siècles ont mis ce nom populaire au premier rang, en le mettant à la place des noms jusqu'ici officiels de « Rouss » ou de « Ruthénie ».

On peut trouver dans les grandes bibliothèques de l'Europe des douzaines de cartes géographiques datant du XVII^e et XVIII^e siècles, où le pays ruthène, dans ses limites contemporaines, n'est pas autrement désigné que sous son propre nom de l'Ukraine. Parmi ces cartes, la plus connue est celle de Levassour de Beauplan, nommée « Delineatio specialis et accurata Ucrainae cum suis Palatinatibus » (incisa opera et studio W. Hondy, 1650). Citons aussi : « Regni Poloniae et Ucrainae descriptio » (1710), « Ucraina seu Terra Cosaccorum » (1720), « Amplissima Ucrainae Regio » (1720), « Carte des environs de la Mer Noire, où se trouvent l'Ukraine, la Petite Tartarie, la Circassie et la Georgie » (Paris 1769), « A new map of the Ukraine » (1740), « La Russie rouge, vulgairement appelée Ukraine » (Paris 1718), et autres.

Les nombreuses descriptions de l'Ukraine provenant du XVIII^e siècle sont également bien connues. Parmi celles-ci nous citerons : « Description de l'Ukraine, qui est composée de provinces s'étendant des confins de la Moscovie aux limites de la Transylvanie; ensemble leurs mœurs, façon de vivre et de faire la guerre » (A. Rouen MDCLX); le livre de Pierre Chevalier (1663) et beaucoup d'autres, dans toutes les langues de l'Europe.

Voici ce que dit Voltaire dans son « Histoire de Charles XII » : « L'Ukraine a toujours aspiré à être libre, mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du grand seigneur et de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur et par conséquent un maître dans l'un de ces trois Etats ».

En 1813, l'histoire de l'Ukraine a été écrite et imprimée par ordre secret de Napoléon. Elle s'appelle « L'histoire des Cosaques » (par C.-L. Lesur), mais le pays y est toujours désigné comme l'Ukraine.

Enfin ce nom fut employé par les grands poètes français et anglais, entre autres par Victor Hugo et Lord Byron.

Peut-on dire, alors, que « les fameuses terres du Pont-Euxin viennent d'être baptisées « l'Ukraine » par les Allemands », à l'usage des intéressés et des complices », comme le fait M. Take-Jonesco ?

Les Ruthènes ne cessent jamais d'appeler leur pays par son propre nom de « l'Ukraine ».

Lettres à la Rédaction.

Kiev, le 15 juillet 1915.

Monsieur,

Nous avons reçu plusieurs exemplaires du N° 2 de votre journal et nous vous remercions chaleureusement pour la défense de notre cause nationale auprès des peuples de l'Europe occidentale.

L'idée que vous avez eue de faire connaître nos aspirations aux Français et aux Anglais nous paraît particulièrement heureuse. Vous savez combien la France et l'Angleterre sont populaires chez nous.

C'est la littérature française et la littérature anglaise que nous lisons quand nous sommes jeunes; c'est la France libre qui nous inspire quand nous faisons nos études; et c'est l'Angleterre, pays du droit et de la justice, que nous admirons quand nous sommes mûrs.

Quand la guerre éclata, beaucoup d'entre nous étaient remplis de vagues espérances... Le fait que la France et l'Angleterre marchaient avec la Russie, semblait promettre un changement général du système régnant dans l'empire.

La proclamation du grand-duc Nicolas, adressée aux Polonais, proclamation qui, nous le savions, était exigée par l'Angleterre, nous semblait être le premier acte qui serait suivi par d'autres semblables. Mais les mois passèrent et rien n'arriva.

Ce qui s'est passé en Galicie nous a complètement déçus. Nous trouvons difficile de dépouiller l'Angleterre et la France d'une responsabilité commune pour les persécutions religieuses et nationales pratiquées par le gouvernement russe en Galicie et chez nous.

Il se peut qu'en France et en Angleterre on ne sache rien des crimes commis par les Moscovites. Il faut alors les en instruire.

Il faut admettre qu'un « mazzepinisme » austrophile et germanophile gagne partout du terrain chez nous. Plusieurs organisations secrètes, comme vous le savez, font une propagande énergique pour rétablir l'Etat ukrainien avec l'aide de l'Autriche et de l'Allemagne.

Les défaites des armées russes en Galicie paraissent avoir stimulé prodigieusement cette propagande. Un journal de cette dernière, imprimé secrètement est publié avec régularité. Mais à Pétersbourg, il n'y a rien à faire. Ils paraissent être « hopeless » là-bas. Toutes les tentatives faites jusqu'ici afin de changer la politique russe envers nous sont restées sans résultat. Il n'est pas étonnant si, dans ces conditions, on commence à tourner les yeux vers l'Autriche et l'Allemagne.

D'ici, il est difficile de contrôler tout ce qu'on entend, mais on affirme d'une manière positive que l'Autriche et l'Allemagne seraient décidées à rétablir nos droits. Que ce soient elles ou d'autres puissances, cela nous est égal. Du reste, comme vous ne l'ignorez pas, l'Autriche a eu des partisans chez nous, même avant la guerre. Elle ne savait pas, peut-être, exploiter la situation comme il le fallait. L'Université de Lemberg n'était pas créée malgré les promesses, et puis ce jeu éternel avec les Polonais...

S. J. P.

Editeur : W. Stepankowski.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

L'UKRAINE

Edition non-périodique, publiée par W. Stepankowski

Adresse de la Rédaction de « L'Ukraine » : Imprimeries Réunies, S. A., Avenue de la Gare, 23.

N° 5

Lausanne, 6 octobre 1915.

N° 5

Horreurs de la retraite russe.

Il n'y a pas encore longtemps, nos pauvres paysans et ouvriers ukrainiens envoyaient ce qu'ils pouvaient — de gros sous — aux malheureux fugitifs de la Pologne. Le dimanche on quêtait dans nos églises en leur faveur.

Maintenant notre tour est venu de souffrir. Nos chaumières brûlent, notre pays est ravagé et changé en désert par ceux-là même qui devraient le défendre !

Près de deux millions d'êtres humains ont quitté leur patrie dévastée par ordre des Russes, — qui l'avouent !

On évacue ces malheureux, mourant de faim et de misère, et on les dirige sur la Sibérie. Les Lithuaniens subissent le même sort. Il paraît que ce serait une nouvelle façon, empruntée aux Huns et aux Tartares, de faire la guerre. On veut affamer l'ennemi en dévastant le malheureux pays qu'on lui laisse.

Qu'importe ! le pays n'est pas russe et probablement on ne pense pas y revenir. La Sibérie a besoin de colons, qu'importe qu'ils y viennent contre leur volonté.

On oublie qu'on vit à l'époque des chemins de fer et que l'évacuation de toute une population ne fera que faciliter le ravitaillement de l'armée ennemie.

Mais à quoi pense-t-on en Russie ? Cette méthode barbare de faire la guerre en la faisant à ses propres sujets avait été proposée en 1812 par les « Vrais-Russes », « car il y en a deux sortes », écrivait alors Joseph de Maistre. Alexandre I^{er} s'opposa à cette mesure digne de Gingiskhan et d'Ivan le Terrible.

Aujourd'hui les « Vrais-Russes » continuent leur épouvantable travail avec une rapidité sans exemple. La Lithuanie, les provinces Baltiques, la Volhynie, florissant hier encore, sont dévastées, leurs habitants enlevés ! Plus de douze millions d'hommes sont sans abri et sans patrie. Sont-ce là les mesures promises aux allogènes par M. Goremykine à la Douma ?

R. S.

Fugitifs par contrainte.

Le « Rouskoje Slovo » du 5/18 août publie la lettre suivante d'un correspondant d'Oufa (au pied occidental de l'Oural) : La vague des réfugiés a submergé toute la Russie jusqu'à l'Oural et se répand jusqu'en Sibérie. Je sais par les journaux dans quelles conditions se trouvent les réfugiés à Moscou ; c'était affreux, mais leur situation était un paradis en comparaison avec celle dans laquelle ils se trouvaient ici.

A Moscou, ils ont au moins un toit et un morceau de pain, et ce qui est essentiel, le sentiment qu'on s'occupe d'eux. Voilà ce qu'il en est ici.

Au bout de la gare d'Oufa se trouvent d'immenses trains, remplis de fugitifs. Tout auprès le linge sale est étendu. Les enfants jouent autour des voitures. Le tableau est partout le même : les gens, les effets sont amassés en un tas ; des vieillards, des enfants, des malades étendus par la longue route parmi des ustensiles et des meubles dont la plupart sont inutilisés ; ce qui s'est trouvé sous la main a été réuni à la hâte comme dans un incendie. Tous sont en loques ; c'est un spectacle affreux de misère noire. Je passe d'un wagon à l'autre ; j'essaie d'engager une conversation. « Personne ne comprend le russe. » La plupart sont des Lithuaniens, des Ukrainiens, des Juifs. On entend parler des langues incompréhensibles. J'adresse une question à l'un d'eux ; il ne répond pas. Son voisin explique en mauvais russe :

— Il ne comprend pas les étrangers.
— Quelle langue parle-t-il ?
— Seulement l'ukrainien ; c'est tout un wagon de réfugiés de la Volhynie.
— Où allez-vous ?
— Nous ne savons. On nous transporte, mais où, nous ne savons pas.
— Depuis quand vous transporte-t-on ?
— Depuis un mois, répond l'un d'eux ; depuis six semaines, dit l'autre.

L'un d'eux ajoute avec résignation :
— Cela nous est égal, mais pourquoi ne pas nous dire où l'on nous transporte.

— On m'a dit en Sibérie, interrompt un autre.

— Et pourquoi nous transporte-t-on en Sibérie ?

— Peu importe où on nous transporte, pourvu que ce soit plus près de la mort, ajoute l'autre avec résignation.

Je continue à questionner les malheureux tout émus :

— Avez-vous mangé aujourd'hui ?

— Pas encore, nous attendons encore...

On nous a promis de nous donner à manger tous les jours...

— Quand avez-vous mangé pour la dernière fois ?

— A Samara, il y a deux jours.

La faim, la malpropreté, le manque de place et d'air favorisent chez eux toutes les maladies.

— Est-ce qu'il y a des malades, demandai-je ?

On m'en désigne de nombreux dans chaque wagon.

— Est-ce que le médecin les a vus ?

— Non.

— Quelles maladies ont-ils ?

— Dieu le sait. Tous ont mal à l'estomac.

Je m'approche d'un de ces malades étendu sur le plancher. Il est nu, tout jaune. Les symptômes sont dysenterie, vomissements, convulsions. C'est clair, c'est le choléra !

Dans une voiture, parmi les loques sales, une femme est étendue. Son visage est couvert d'un mouchoir.

— Est-ce une malade, demandai-je ?

— Une morte.

Depuis quand ?

— Ce matin.

Je regarde ma montre, il est quatre heures. Le cadavre n'est pas enlevé, la désinfection n'est pas faite, personne ne s'en préoccupe ! Cette femme, hier encore, était bien portante, s'occupait de ses enfants ; elle est tombée malade la nuit dernière.

— Y a-t-il encore des morts ?

— Il y en a beaucoup. Tous ont été saisis d'un seul coup.

La plupart des fugitifs sont des agriculteurs, mais il y a parmi eux des artisans et des ouvriers d'usines. Comme je sais qu'il manque d'ouvriers pour la fabrication des munitions, je cherche à savoir si un représentant du Comité des industriels de la guerre s'est informé s'il y a parmi les réfugiés des ouvriers utiles à l'une de ces industries.

— Il n'y avait personne, m'a-t-on répondu.

Mais non ! Un des malheureux, en pleurant, m'a dit :

— Je suis serrurier, j'ai travaillé dans les usines. Rendez-moi la liberté, je trouverai du travail.

— Mais qui vous empêche de partir ?

— Voilà, on m'a amené ici de force. Je ne l'ai pas demandé. Il m'est impossible de me libérer ! Voilà, on me transporte, où ? je l'ignore... On me dit, nous vous avons reçu, nous devons vous livrer.

Je cite textuellement. Voici en effet quelle est la condition des fugitifs :

On les a acceptés comme marchandise, comme du bétail. Ils sont numérotés et chacun a son connaissance. Ce ne sont pas des êtres humains, c'est une cargaison. A Samara, par exemple, on en a expédié tant. A Oufa, on vérifie ; on note ; accepté tant. Laisser quelque part le serrurier, c'est perdre une partie de la cargaison, c'est manquer à son « devoir ».

Pourquoi n'a-t-on rien fait pour recevoir les réfugiés ? C'est partout la même chose. J'ai honte même de le demander.

On n'a pas attendu de réfugiés. On dirait qu'ils tombent de la lune. On savait

bien depuis longtemps que les régions les plus peuplées de l'empire étaient envahies, mais on n'a rien fait pour soulager la misère de ceux que les autorités ont forcés de quitter leur pays. Ni le gouvernement, ni la charité privée ne s'en sont inquiétés. Tout ce qu'on fait, c'est de s'étonner qu'il y ait tant de misérables réfugiés.

Les représentants du gouvernement, de la charité publique, ainsi qu'une foule immense sont accourus comme pour un incendie ; on se presse, mais personne ne fait rien pour les réfugiés.

Lorsque j'ai quitté la gare, un train s'est mis en marche. Les réfugiés étaient encore emmenés sans avoir mangé (c'était le troisième jour). Je ne sais pas si on a enlevé le cadavre de la femme que j'avais vu quelques instants auparavant. Il me semblait que ce train se mettait en route à destination de l'éternité, où nous aboutissons tous un jour...

Pierre Achevsky.

Un officier autrichien, qui a fait tous les combats de ces dernières semaines, donne des détails intéressants sur la retraite russe :

— Cette retraite, dit-il, est un chef-d'œuvre de dévastation terrifiante et systématique ; elle rappelle la retraite de 1812.

Une immense mer de flammes marque la ligne de recul. Les chemins sont bordés, pendant des milles et des milles, de maisons qui brûlent. Près de Sokal, dans le voisinage du couvent Saint-Bernard, deux cents cheminées noircies marquent l'endroit où s'élevaient jadis un de leurs hôpitaux de campagne ; ils ont enlevé les blessés et brûlé l'hôpital.

L'armée du général Mischenko est suivie partout par des détachements de cosaques bien organisés, qui ont pour tâche de tout brûler derrière l'armée. Ils accomplissent leur œuvre implacablement.

Quand les hordes de Hongrie entrèrent à Krylow, toutes les rues brûlaient ; ils ne purent traverser la ville à cause de la chaleur du gigantesque brasier. Il fallut perdre des heures précieuses à contourner la ville. Quand on arriva à Wladimir-Volhynski, cette ville-là aussi brûlait et de là on voyait déjà la ville de Verba tout en flammes également. Et au delà brûlaient des villages. Cette mer de flammes roulait ses vagues dans toute la plaine de Wolhyno-Kovel et tous les villages qui l'entourent brûlaient. Et pendant des jours et des jours les troupes austro-hongroises n'ont pu trouver le moindre abri.

Les chemins, continue le narrateur, avaient été mis dans un état indescriptible. Nos trains de ravitaillement arrivaient régulièrement avec un jour et demi de retard. Les véhicules s'embourbaient jusqu'aux essieux ; un jour il fallut cinquante hommes pour entraîner un et ces soldats avaient eux-mêmes de la boue jusqu'aux genoux. Quant aux chemins de fer, il a fallu des milliers d'hommes pour réparer la voie de Sokal à Wolynski ; si elle n'avait pas été réparée à temps, c'eût été un désastre. Les habitants que n'ont pas balayés la retraite russe restent muets d'épouvante et d'horreur.

(Gazette de Lausanne.)

Brest-Litowsk n'existe plus !

On mande de Rotterdam au Daily Telegraph au sujet de l'entrée des Allemands à Brest-Litowsk que la ville n'existe plus. Les Russes ont tout emporté, même les gros canons. La ville entière a ensuite été incendiée. Les Allemands n'y ont rien trouvé à boire ni à manger et n'y ont pas rencontré un être vivant.

En Bessarabie et en Ukraine.

La Gazette de Francfort reçoit de Czernowitz (en Bukovine) la dépêche suivante :

« Les Russes activent dans les gouvernements du sud-ouest, Bessarabie, Kherson, Podolie et Volhynie méridionale les travaux du battage et de la récolte. Il semble que toutes les récoltes vont prendre le chemin de la Russie centrale. C'est surtout en Bessarabie et dans la Volhynie méridionale que le battage des céréales est poussé. On se demande si les Russes n'ont pas décidé d'évacuer ces territoires. Toujours est-il que l'on ne procède pas aux labours et aux emblavements d'hiver. »

Retour au bon sens.

Stockholm, 15 septembre.

On apprend de Petrograd qu'ordre a été donné aux généraux en chef des trois groupes d'armée russe de communiquer aux commandants des troupes ce qui suit :

L'évacuation de la population civile hors des territoires menacés d'invasion a gravement entravé les transports militaires. J'ordonne en conséquence qu'à l'avenir ne soient évacués que les objets ayant une utilité militaire directe et que toute autre propriété soit abandonnée intacte. Seuls les hommes en état de porter les armes doivent être évacués vers l'intérieur. Aucune autre personne ne peut l'être contre sa volonté ; il est même recommandé de ne pas permettre l'évacuation que d'une manière exceptionnelle.

Pour les victimes de la guerre.

La lettre suivante a été publiée dans la « Gazette de Lausanne » du 21 septembre :

« Montreux, le 19 septembre 1915.

« Monsieur le rédacteur en chef,

« En face de l'atroce misère qui est venue frapper, à la suite de la Pologne, les populations de l'Ukraine et de la Lithuanie, je prends la liberté de m'adresser aux sentiments bien connus d'humanité qui honorent la rédaction de la « Gazette de Lausanne », comme les habitants de la noble Suisse en général, pour vous prier de vouloir bien ouvrir une souscription en faveur des malheureux fugitifs, séparément pour l'Ukraine et séparément pour la Lithuanie.

« Un comité de secours pour les Ukrainiens fonctionne déjà à Kiev (Grande Podvalnaia 36 ap. No 12). Un autre pour les fugitifs lithuaniens est en train de se former.

« Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de ma plus haute considération.

« Comte Michel Tyszkiewicz,

« Président du Comité d'initiative. »

La « Gazette » ajoute :

« Nous recevons volontiers dans les bureaux de notre administration les dons qu'on voudra bien nous faire tenir pour les malheureux de l'Ukraine et de la Lithuanie. »

Un comité de secours pour les fugitifs de l'Ukraine s'est immédiatement formé, grâce à l'initiative et l'énergie de Son Exc. Mme la comtesse Xavier Orłowski, connue par son inépuisable charité, et dont le mari, M. le comte Orłowski, grand propriétaire en Ukraine, a représenté la province de Podolie au Conseil de l'Empire russe.

Vers l'Ukraine.

Dans le « Journal de Genève », M. F. Feyler termine comme suit un excellent article, par lequel il montre les motifs qui peuvent pousser les armées allemandes victorieuses, à chercher à conquérir le sud de la Russie, et en particulier la province d'Ukraine :

Les trois quarts de territoire sont abondamment productif et un climat favorable convient tant à la culture des céréales qu'à l'élevage du bétail. La fraction cultivable de l'Ukraine représente le 53 % de sa superficie ; en Europe, la France seule en possède davantage, 56 %. Malgré des espaces non encore mis en culture, la production en froment, en seigle et en orge dépasse 150 millions de quintaux, le tiers de la production de toute la Russie. D'autres produits du sol sont cultivés dans les mêmes proportions à peu près. Les betteraves à sucre représentent les 5/6 de la production russe. La récolte annuelle du tabac est de 700 000 quintaux. L'Ukraine possède les vergers les plus étendus et les plus riches en fruits. Les plus belles vignes aussi de la Russie. Le troupeau de gros bétail compte 30 millions de têtes. Le tiers du troupeau russe ; le petit bétail et la volaille représente le 50 %. Sur les côtes, on pêche annuellement 24 000 000 de kilogrammes de poissons. Les forêts en exploitation recouvrent 110 000 kilomètres carrés.

Comité de Secours pour les Victimes de la Guerre

sous la présidence

de M. M. Jhnatovitch ; D. Dorochenko et V. Leonovitch.

Rue B. Podvalna, 36/12, Kiew (Petite Russie).

Comité ukrainien de Secours pour les victimes de la Guerre.

Ukrainian Relief Fund

c/o Ukrainian National Council, 88, Grand St., Jersey City, N. J. (Etats-Unis.)

COMITÉ UKRAINIEN de SECOURS pour les VICTIMES de la GUERRE A VIENNE

Sous la présidence de M. Julien Romanczuk, ex-président du club parlementaire ukrainien, vice-président du Parlement.

Adresse : Vienne, Parlement.

L'opinion française sur la question ukrainienne.

Napoléon et l'Ukraine.

La presse française manifeste depuis un certain temps des tendances de plus en plus acentuées à établir un rapprochement étroit entre la campagne des armées Napoléoniennes en Russie de 1812 et les événements dont les provinces occidentales de la Russie sont actuellement le théâtre.

Les critiques militaires les plus sérieux se sont efforcés récemment de démontrer que les conditions de la guerre et de la vie modernes si différentes de celles d'autrefois, s'opposaient d'elles-mêmes à un pareil rapprochement. On a parlé déjà du plan stratégique allemand, visant une marche sur Moscou. Mais il est fort peu admissible pour ceux qui connaissent le réalisme de l'esprit allemand qu'une pareille idée ait germé dans l'esprit des chefs du grand état-major allemand.

La campagne napoléonienne elle-même pourrait servir de précédent aux esprits les plus entreprenants. Le projet d'une marche triomphale vers Moscou, le cœur de l'empire des Czars, aurait séduit quelques esprits téméraires au début de l'été, mais le « général hiver » tout proche est un adversaire redoutable pour une armée qui oserait s'aventurer à cette époque dans l'intérieur de la Russie. Il est plutôt à prévoir que les armées austro-allemandes victorieuses s'arrêteront sur une ligne favorable à la défensive, aux confins de la Pologne russe et disposeront ensuite d'une partie de leurs effectifs pour les transporter vers un autre théâtre de la guerre.

Sur quel point les effectifs austro-allemands rendus ainsi disponibles seront-ils transportés ? C'est là une question que se sont posés bien des écrivains militaires depuis quelques semaines et certes, sans pouvoir rien prophétiser de certain. Nous n'avons aucune prétention d'être en mesure de donner des prévisions plus justes, cela n'est d'ailleurs pas de notre ressort, mais néanmoins la marche sur Kiev, l'antique métropole de l'Ukraine nous paraît, pour le moment, infiniment plus réalisable que la marche sur Moscou.

Mais qu'est-ce donc que l'Ukraine ?

C'est un nom dont la signification est bien vague pour beaucoup de Français. Certains vous diront que c'est là une simple dénomination géographique d'une province méridionale de la Russie. Quant au peuple ukrainien constituant une unité ethnique parfaitement homogène, une nationalité distincte, il s'est déjà trouvé des intellectuels et des hommes politiques pour nous répondre, à l'exemple des nationalistes russes Bobrinsky et consorts que la question ukrainienne est une utopie qui germa dans le cerveau de quelques hommes — une question qui ne se pose même pas — un mouvement entretenu artificiellement. D'autres, ayant une vague idée de cette question, déclarent avec oscurité qu'elle fut inventée de toutes pièces par l'Autriche, dans un but politique pour semer des dissensions au sein de l'empire russe. D'autre part, quelques rares esprits cultivés, qui sont un peu au courant du mouvement ukrainien, préfèrent peut-être feindre de l'ignorer, soit pour ménager des susceptibilités ou éviter surtout de faire violence au courant d'opinion et ne pas être obligés de reconnaître ouvertement le rôle important qu'il peut jouer dans les circonstances actuelles, particulièrement en ce qui concerne l'issue de la guerre. Mais ce n'est pas en ignorant ou en feignant d'ignorer une question qu'on la résout ! Et c'est précisément le cas pour la question ukrainienne.

Si les Français d'aujourd'hui ont oublié ou méconnu l'Ukraine et le peuple ukrainien, il semble que le meneur d'hommes qu'était Napoléon avait compris la place importante que l'Ukraine pourrait occuper un jour dans l'histoire politique de l'Europe. Napoléon I^{er} n'était pas de ceux qui se laissent rebuter même par des revers. Des erreurs avaient été commises qui firent échouer le plan grandiose de la campagne de Russie — véritable tour de force (pour l'époque surtout) justement parce que Napoléon résolut de pousser la marche sur Moscou en plein cœur de l'hiver dans un pays sans routes, dévasté par les Russes, où les armées impériales ne pouvaient plus s'approvisionner sur place, souffrant terriblement de la rigueur du climat, tandis qu'il aurait évité le désastre en concentrant d'abord ses forces contre Kiev pour reprendre, dans une saison plus favorable, ses plans contre Moscou.

De retour en France, il semble que Napoléon ait médité le plan d'une nouvelle campagne contre la Russie, sur des bases nouvelles. Instruit par une dure expérience, son attention semblait se porter cette fois vers Kiev, c'est-à-dire vers cette Ukraine qui fait de nouveau parler d'elle dans les circonstances de la guerre actuelle. Ce plan du grand conquérant est

confirmé par le fait que, peu après son retour de Russie, il fit mander son historien Lesur et le pria de lui rédiger un rapport très détaillé sur l'Ukraine et le peuple ukrainien. L'historien s'acquitta de cette tâche et remit bientôt à l'empereur un volumineux manuscrit intitulé « L'histoire des Cosaques ». Napoléon exprima le désir que ce rapport restât secret. — Pour quel motif ? — Discretion militaire ou politique, nous ne saurions l'affirmer au juste, mais on peut conclure de là que l'empereur devait attacher une importance particulière à cette question puisqu'il désirait que ses préoccupations restassent pour un certain temps complètement ignorées de son entourage même.

Le directeur de l'imprimerie impériale, à qui s'adressa l'empereur pour la mise au point de ce travail secret, trouva un moyen fort ingénieux. Il recopia lui-même tout le manuscrit, un respectable ouvrage de 17 000 lignes, numérotant chacune des lignes, puis les découpa une à une et les mélangea avant d'en remettre un certain nombre prises au hasard à chacun de ses ouvriers. Lorsque le travail fut composé, il procéda lui-même à la mise en pages et confia l'impression définitive à des sourds-muets.

La composition fut immédiatement détruite et les trente exemplaires tirés numérotés remis à l'empereur, qui loua l'imprimeur pour son ingéniosité. (Un exemplaire de ce tirage est encore conservé à la Bibliothèque du British Museum de Londres).

Les événements qui suivirent devaient s'opposer aux plans longuement mûris de Napoléon. Pensait-il foire de l'Ukraine une digue contre les appétits des Moscovites et prendre ainsi une revanche sur ces derniers, en portant un coup fatal à l'empire des Czars. C'est non seulement possible mais probable. On s'étonnera peut-être davantage encore, en apprenant qu'un nombre des ouvrages composant la bibliothèque portative de Napoléon se trouvait même l'« Encyclopédie » de Kotharewski père de la littérature ukrainienne moderne, membre de la Loge des Francs-Maçons de Poltava, alors très puissant en Ukraine et soupçonné de tendances séparatistes ukrainiennes.

Il y a lieu de croire que tout ce qui touchait à ce pays présentait pour l'empereur un intérêt particulier. Si la fortune avait souri à l'empereur dans les plaines de Waterloo, l'Europe orientale aurait sans doute vu apparaître encore une nouvelle Grande Armée.

De tout ceci, nous pouvons dégager au moins une chose certaine : c'est que dans l'idée de Napoléon, l'Ukraine et le peuple ukrainien formaient une unité politique distincte des Grands Russes. Il peut sembler paradoxal que lui, l'autocrate et le conquérant, qui créait des Etats pour doter les membres de sa famille ou ses fidèles généraux de couronnes princières ou royales, ait été appelé à l'aide par certains peuples qui voyaient en lui un libérateur.

Napoléon, dont les succès avaient retenti pendant des années jusqu'aux confins les plus éloignés de l'Europe, n'incarnait peut-être pas précisément aux yeux de ces peuples opprimés la grande figure du libérateur qui lutte pour une idée et non pour des intérêts ou des ambitions personnelles, mais derrière lui, il voyait surtout la France, la France généreuse et démocratique qui avait fait la Révolution de 1789, proclamé les droits de l'homme et la liberté des peuples, les vaillantes armées de la République qui s'étaient couvertes de gloire sur le Rhin, puis dans toute l'Europe, et le génie d'un Napoléon ajouté à cela, incarnant pour eux la puissance de la France, la force libératrice capable de soulever le lourd fardeau de l'oppression qui pesait sur ces malheureux peuples.

La France de 1915, la France républicaine et démocratique abritant la liberté dans les plis de son drapeau, la France qui lutte elle-même pour son existence nationale et voit avec douleur une partie de son sol occupé par l'agresseur, ne peut et ne doit pas se désintéresser de la cause des peuples qui ne demandent qu'à pouvoir vivre de leur vie nationale et à déchirer les liens dans lesquels les retint si longtemps « l'oppression du plus fort ».

L'esclavage humain a été flétri comme une honte pour l'humanité, mais l'esclavage des peuples fut jusqu'à présent encore un fait toléré en Europe et même sanctionné par des lois. L'attentat à la vie d'un individu est sévèrement puni, mais les attentats réitérés à la vie d'un peuple se commettent sous le couvert des lois et au nom de ces mêmes lois. Il n'y a pas de juridiction, ni sanction spéciale contre ces crimes de lèse-humanité, perpétrés cyniquement au grand jour. La France démocratique et généreuse qui, actuellement, verse sans compter le sang le plus généreux de ses enfants pour défendre ses libertés, ne peut pas se désintéresser de la cause des nationalités, de ces peuples qui, depuis des siècles luttent contre la servitude qu'on veut imposer par la force, et c'est toujours vers elle, vers la France de 1789 que se tournent

les regards des faibles et des opprimés aspirant au règne de la Justice et de la Liberté.

L'idée démocratique domina toujours en Ukraine et rien que cela serait suffisant pour mériter au peuple ukrainien les sympathies du peuple français. Malheureusement, le peuple français est trop peu familiarisé avec l'histoire et la situation actuelle des Ukrainiens vivant sous les lois de deux empires : l'empire russe et l'empire austro-hongrois. Lors même de l'occupation de la Galicie orientale par les armées russes, la presse française par ignorance ou par complaisance, désireuse peut-être de ménager par courtoisie certaines susceptibilités, a fort peu parlé des Ruthènes (nom donné aux Ukrainiens de Galicie et de Bukovine incorporés à l'Autriche). Il n'est plus permis cependant d'ignorer une nation homogène de 35 millions d'hommes, habitant un territoire de 850 000 kilomètres carrés, plus vaste que celui de la France, s'étendant des Carpates et du fleuve San au Don et aux monts du Caucase.

Une erreur est accréditée en France qui veut absolument que le mouvement ukrainien soit une création de l'Autriche pour affaiblir la puissance russe. Il suffirait cependant d'un peu de bonne volonté aux gens éclairés pour se rendre compte. — L'histoire est là avec ses témoignages irrécusables, — que c'est justement l'oppression polonaise et moscovite qui ranimèrent le sentiment national ukrainien *).

Ce sentiment se manifesta d'abord par une renaissance littéraire et scientifique qui vit le jour dans l'ancien Hetmanat, là où les souvenirs de l'indépendance et de la République ukrainienne étaient encore les plus vivaces. Bientôt les Ukrainiens, en face de la double oppression dont ils étaient victimes, éprouvèrent la nécessité de se donner un programme politique. Les historiens Kouliche et Kostomarov créèrent la première société politique de Cyrille et de Méthode (1846-1847), programme essentiellement démocratique qui visait les buts suivants :

« Liberté et indépendance pour l'Ukraine et « tous » les peuples slaves, l'abolissement de tout joug, de toute servitude, union fédérale de tous les peuples slaves en une République. Ce sont là des idées sympathiques par exemple à l'idée du peuple français, mais on conçoit aisément quel accueil elles devaient trouver dans l'empire autocratique des Czars !

Ces idées furent très vite acceptées par les Ukrainiens de Galicie. L'œuvre des premiers poètes et écrivains nationaux de Galicie, activa le développement des idées politiques nationales et prépara le mouvement politique et social de 1848. Les idées libérales préconisées par les membres de la Société Cyrille et Méthode entraînèrent de grandes persécutions dans l'Ukraine russe dès 1847.

L'année 1863 est encore de sombre mémoire pour les Ukrainiens de Russie. Par contre, les Ukrainiens de Galicie possédant la Constitution de 1867 qui reconnaissait la nationalité distincte de chacun des peuples composant l'empire d'Autriche, l'oppression dirigée contre les Ukrainiens de Russie par un gouvernement secondé par une bureaucratie très zélée, obligea ces derniers à transporter le centre de leur activité en Galicie. Pendant les persécutions néfastes, l'Ukraine de Russie eut toujours l'occasion de puiser en Galicie ses aspirations nationales et de continuer son activité jusqu'à ce que l'oppression diminuât.

Le mouvement national ukrainien en Ukraine russe n'est qu'une réaction contre l'oppression polonaise et moscovite et ce sont les tracasseries du gouvernement russe lui-même, ainsi que les persécutions dont il accabla les Ukrainiens qui firent de la Galicie un foyer accueillant où il pouvait se développer plus librement.

La Galicie devint ainsi un foyer d'attraction, une sorte de Piémont pour toutes les branches de la nation ukrainienne. Rien d'étonnant à ce qu'actuellement, après les nombreuses persécutions dont le peuple ukrainien a été l'objet depuis le début de la guerre tant en Ukraine russe que pendant l'occupation de la Galicie orientale par les armées russes, les Ukrainiens cherchent à se grouper plus que jamais autour de la Galicie, devenue par la force des circonstances, le cœur du mouvement national ukrainien et que le retour au régime autrichien ait été accueilli avec sympathie par la grande majorité, sinon par la totalité des Ruthènes, recouvrant de ce fait leurs libertés nationales, tandis que les Ukrainiens de Russie, persécutés eux-mêmes par un gouvernement qui travaille aveuglément contre ses propres intérêts, aspirent de plus en plus à partager au moins

* Une partie des terres ukrainiennes Volhynie, Podolie, etc., après avoir été affaiblies par des longues guerres, avaient été annexées au royaume de Pologne. Même après le partage de la Pologne, les Polonais établis dans les pays ukrainiens firent peser sur le peuple une dure oppression, secondant ainsi les Moscovites en Russie, tandis que de leur côté les Ruthènes de Galicie voyaient leur sort abandonné aux mains des Polonais.

le sort de leurs frères de Galicie. Ils deviennent aussi austrophiles par force ou par nécessité, parce qu'étant avant tout « ukrainophiles ». On ne peut pas demander à un peuple de 35 millions d'hommes de se condamner lui-même au suicide, et l'orientation politique des Ukrainiens de Russie est nécessairement influencée par le régime plus libéral dont bénéficient les Ruthènes de Galicie.

S'il est prouvé que l'Autriche n'est pour rien dans les origines du mouvement ukrainien, il n'en est pas moins évident qu'elle le favorise par intérêt politique dans le but d'attirer à elle tous les Ukrainiens, ou tout au moins de se ménager leurs sympathies.

Une politique sage, prudente et équitable du gouvernement russe, aurait dû s'appliquer à s'attacher les sympathies du peuple ukrainien tout entier, en faisant droit à ses légitimes revendications nationales qui ne visaient pas au séparatisme, mais à une simple autonomie religieuse, politique et administrative.

A la faveur des récentes circonstances, il semble se confirmer que les aspirations du peuple ukrainien soient maintenant plus étendues et que la constitution d'un état ukrainien non seulement autonome, mais indépendant soit envisagé par beaucoup de patriotes de ce pays. Ce n'est pas une utopie et quels que soient les événements qui se préparent, il est bien certain que depuis la guerre, le mouvement national ukrainien s'est affirmé avec une telle force qu'il devient non seulement impossible de le nier, mais que les grandes puissances — qu'elles le veuillent ou non — seront forcées de compter désormais avec lui. Il se peut que ce soit une surprise pour bien des diplomates obligés d'admettre aujourd'hui que la solution de la question des nationalités, devenue plus brûlante que jamais, s'imposera par la force des événements à ceux à qui incombera la tâche de remanier la carte d'Europe après la guerre, et que les petits peuples sont bien décidés à ne pas se laisser sacrifier d'un trait de plume, dans l'intérêt égoïste d'une grande puissance ou d'un groupement politique quelconque.

Une Française.

Un peu de géographie.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte ethnographique quelconque pour s'assurer à quelle nationalité appartiennent les pays que traversent en ce moment les armées austro-allemandes en Russie.

On a cité un mot un peu exagéré sur l'ignorance des Français en cette matière : Un Français serait « un monsieur décoré qui ne connaît pas la géographie ». Certains journalistes austro-allemands font mentir cet adage. Ils ont dépassé tout ce que les Français (très bien renseignés d'ailleurs naguère) auraient pu faire de gaffes.

Ainsi pour eux Vladimir Volhynski, capitale du royaume de L'odomérie, dont l'empereur François-Joseph porte encore la couronne, serait déjà « la vraie Russie » et même la grande Russie. La joie de la conquête leur fait voir des « Russiches Lande » à Suwalki, où il n'y a que des Lithuaniens, priant dans une église catholique. La belle cathédrale catholique de Cholm est une église « russe ». (Il n'y a pas d'église catholique russe ni de paysans russes catholiques).

Les armées du centre n'ont pas foulé encore un pouce de sol russe.

Nous donnons quelques notes sur les territoires ruthènes envahis aujourd'hui et qui sont en ce moment le terrain de la lutte germano-russe.

Ce sont les anciennes principautés de Cholm, de Volhynie (royaume de Vladimir), les terres de Podlachie, gouvernées jusqu'au XIV^e siècle par des princes de la dynastie ruthène de Rourik, puis de la dynastie lithuanienne de Guedymine jusqu'à 1569, époque à laquelle elles furent réunies à la Pologne, avec la garantie toutfois de la liberté de la langue ruthène et de la religion grecque.

Ce pays de Cholm est la terre classique de la persécution des ruthènes uniates. Commencée en 1836, elle a duré jusqu'à ces derniers temps. Convertis de force à l'orthodoxie, selon des méthodes parricides à celles qu'essaya Mgr Euloge en Galicie, mais pire encore, les malheureux ruthènes se rendirent célèbres par leur admirable résistance. Il n'y a pas longtemps encore, des pères uniates, venus de l'étranger se cachaient dans les forêts de ce pays pour administrer les secours de leur religion aux malheureux qui ne voulaient pas aller confesser, se marier ou faire baptiser leurs enfants chez le pope installé par l'administration officielle. Ni les verges, ni la déportation en Sibérie de villages entiers n'eurent raison de cet admirable attachement à la foi. L'union des Eglises, commencée au Concile de Florence (1439) s'accomplit au Concile de Brest-Litovsk en 1596, où les évêques ruthènes se prononcèrent pour l'Union avec l'Eglise romaine.

La ville de Biala appelée *Alba ducalis*, car elle appartenait depuis le XV^e siècle aux princes Radzivil, avait un château bâti par ces derniers, ainsi qu'une curieuse bibliothèque. Cette terre fut vendue dernièrement par la Princesse de Hohenlohe, femme du chancelier, née Princesse de Sayn-Wittgenstein, dernière héritière de la branche aînée des Radzivil.

Horodlo sur le Bug fut l'endroit où en 1413, les seigneurs de la Lithuanie à laquelle appartenaient alors ces provinces ruthènes, signèrent une union politique avec la Pologne. Non loin de là se trouve Hroubieszow (Strubychiw), célèbre par l'espèce de république paysanne, qu'avait fondée au commencement du XIX^e siècle, le grand réformateur polonais Stanislas Staszic. Cet homme remarquable, devenu vers la fin de ses jours ministre de l'instruction publique, réunit à force de privations et d'économies une grande somme qu'il consacra à l'achat de cette terre très considérable, dont il fit don à ses paysans. Notons que c'étaient des Ruthènes et que Staszic était un prêtre polonais. Quel exemple pour les nationalistes polonais d'aujourd'hui qui l'auraient traité certainement de traître.

A Drohitchyn eut lieu en 1253, des mains du légat du pape Innocent IV le couronnement de Danylo, de la dynastie des princes de Kiev, roi de Galicie et de Lodomérie ou Vladimirie. Les villes de Halytch (Galicie) et de Vladimir Volhynski en étaient les capitales.

Le duché de Kowel a appartenu à la branche des princes Sanguszko-Kowelski, et les forteresses de Doubo et de Rovno, vers lesquelles s'avancent les troupes austro-allemandes appartenaient aux fameux ducs d'Ostrog. Loutsk a été un moment, sous le grand-duc Swidrigal, la capitale de toute la Ruthénie au détriment de Kiev.

Wychmetycz possède un superbe château (des ducs Wyshevetski) dont les collections furent dispersées il n'y a pas longtemps par un marchand russe qui l'avait acheté. A Ostrog le château de ses ducs et l'ancienne Académie ruthène sont des ruines grandioses. A Kremenec nous voyons les salles désertes d'un célèbre lycée polonais fondé par le Comte Thadée Czacki, fermé après 1831 par l'administration russe.

Pinsk, ancien duché, puis « starostie », possédait un évêché uniéte et un célèbre collège des Jésuites qui n'existent pas non plus.

C'est de la Podlachie et de la Volhynie qu'est sortie par la voix de leurs sénateurs en 1569, une protestation énergique contre l'Union de ces provinces ruthènes avec la Pologne et en faveur des droits de la nation ruthène « égale en gloire et en étendue aux plus grandes nations du monde ».

(Discours du Prince Constantin Wysznewski à la Diète de Lublin).

Opinion d'un évêque russe sur les Ukrainiens.

Le *Birschewyja Wjedomosti*, dans lequel parurent il y a quelque temps les écrits hostiles à l'Ukraine du fameux P. Struve, publie le 24 juillet un intéressant article de l'évêque Nikon sur le même thème.

Après des attaques violentes contre les nationalistes russes, qui en vingt-quatre heures voulaient faire de toute la Galicie un vrai gouvernement russe, l'évêque dit : « J'ai vécu et travaillé longtemps en Ukraine et j'ai emporté l'impression la plus pénible des résultats obtenus par les écoles russes. »

Ces écoles ont fait des Ukrainiens de véritables estropiés de la science. Ceux-ci se sont bien habitués à leur maladie, mais cela ne prouve pas qu'ils n'en souffrent pas.

Tandis que les Ukrainiens russes végètent dans l'ignorance, ceux d'Autriche possèdent leurs propres écoles, Gymnases, Universités, salles de lecture, journaux, etc., et se considèrent comme une nation slave spéciale.

Au point de vue de l'instruction, les Ukrainiens d'Autriche sont beaucoup plus avancés que leurs frères de Russie.

Messieurs les Nationalistes, conclut l'évêque ne tenez pas le peuple dans les ténèbres, car les ténèbres ont pour certains gens la désagréable propriété de s'éclaircir de temps en temps et quelquefois même de disparaître sans laisser de trace.

Si le peuple ukrainien s'éveille et nous demande : « Qu'avez-vous fait de mon pays ? Où sont mes fils et ma belle langue nationale, où sont la liberté, la vérité et ma mère l'Ukraine ? » Que répondrons-nous ? Les corbeaux nationalistes ont tout volé.

Le peuple russe commettait une faute grave s'il refusait à l'Ukraine l'accomplissement des choses qui lui sont le plus indispensables et tout d'abord l'érection d'une école nationale. Le devoir, l'honneur et la justice, la raison et la conscience l'exigent.

Mgr Nikon était autrefois évêque en Ukraine, mais à cause de ses opinions ukrainophiles il fut envoyé dans un diocèse de Sibérie.

On ne peut douter de la sincérité de l'évêque, mais il est extraordinaire que les Russes ne se fussent souvenus de leurs devoirs envers le peuple ukrainien que lorsqu'ils furent chassés de Galicie et que les armées austro-allemandes firent leur entrée à Cholm et à Vladimir-Volhynski.

Il est permis d'ajouter que les sermons aux nationalistes de toutes sortes sur l'honneur et la conscience soient jamais écoutés.

La langue ukrainienne officielle en Russie.

Enfin, il a été permis à la langue ukrainienne de s'élever au rang de langue officielle, il est vrai dans les territoires débarrassés des troupes russes.

Nous apprenons que les proclamations du commandement militaire de l'armée autrichienne à la ville de Cholm, seconde résidence du prince ruthène Danylo, ont été publiées en langue ukrainienne.

Ces proclamations invitent la population à déposer les armes qu'elle aura trouvées au bureau du commandement militaire.

Cette nouveauté a produit une impression considérable dans la population ukrainienne de Cholm.

Au Conseil Ukrainien d'Autriche.

(B. P. U.) A l'occasion de l'offensive victorieuse des troupes alliées autrichiennes et allemandes contre la Russie, et de leur avance sur le territoire ukrainien (Cholm, Volhynie), le Comité du Conseil National ukrainien d'Autriche (Dr C. Levicky, N. de Wassilko, Dr E. Olesnicki, N. Hankewycz, et Dr L. Batchinsky) a convoqué les membres de ce dernier pour une réunion solennelle.

Le président a ouvert la séance par un discours montrant la gravité du moment actuel, où les troupes autrichiennes et allemandes après une suite de combats glorieux, foule le sol de l'Ukraine russe.

Sur la proposition de M. Nikolas de Wassilko et à l'approbation générale, on décida d'envoyer des télégrammes de félicitation à l'empereur, à l'héritier du trône, l'archiduc Charles François-Joseph, au commandant en chef de l'armée, le feld-maréchal archiduc Frédéric.

La dépêche à l'empereur a été rédigée en ces termes :

« Le Conseil National ukrainien, transporté de joie devant les succès éclatants remportés contre l'ennemi de la nation ukrainienne, dépose aux pieds de Votre Majesté ses très humbles félicitations. Cet hommage, plein de respect pour la personne de Votre Majesté, répond aux sentiments de dévouement inébranlable des Ukrainiens d'Autriche pour la maison régnante, sous le sceptre de laquelle ils ont trouvé le seul refuge pour leur développement national, intellectuel et économique. »

Cet hommage est aussi en accord avec l'enthousiasme plein d'espoir de la nation ukrainienne de Russie qui souffre sous le joug de l'ennemi héréditaire, et qui voit se rapprocher le moment de la délivrance,

par suite des progrès des armées alliées, de la prise de Cholm, ainsi que par le début de l'offensive en Volhynie, sur le territoire historique de l'Ukraine russe.

« Le Conseil National déclare solennellement que le peuple ukrainien s'assemblant unanimement autour du trône de Votre Majesté, implore votre protection contre les projets polonais. »

« Le Comité National polonais dans sa proclamation du 8 août de cette année, projette la séparation du territoire ukrainien de l'Empire, et sa réunion à un nouvel Etat polonais. »

Par suite du rapport de M. Hankewycz, une longue discussion s'engagea à propos de la situation actuelle et de son influence sur l'Ukraine, et les résolutions suivantes furent prises à l'unanimité :

« Le Conseil national salue avec joie et admiration la marche triomphante de l'armée des empires alliés vers l'Est, contre l'ennemi héréditaire de l'Ukraine. »

« Le Conseil National salue avec joie ce moment historique pendant lequel non seulement le territoire ukrainien d'Autriche va achever d'être libéré de l'invasion moscovite, mais aussi où les armées alliées entrent triomphalement en Ukraine russe, dans les territoires de Cholm et de Volhynie et délivrent deux capitales historiques du royaume, Cholm et Vladimir Volhynski. »

« Le Conseil National envoie un salut fraternel aux Ukrainiens de l'autre côté de la frontière, car pour eux aussi, le jour de la délivrance approche en même temps que les armées alliées. »

Tout en souhaitant la liberté à tous les peuples opprimés par le czarisme, le Conseil National exprime, comme représentant du peuple, l'espoir de voir reconnaître à celui-ci le droit de décider seul de son bien-être et de son avenir. Il espère aussi que les armées alliées ne permettront pas que les territoires arrachés par elle au despotisme russe retombent sous une domination étrangère. Mais il s'oppose tout spécialement à l'annexion d'aucune partie du territoire ukrainien au futur Etat polonais.

« Le Conseil National envoie au nom de toute l'Ukraine, ses meilleurs souhaits de bienvenue et ses remerciements aux armées alliées. »

Il a la ferme assurance que la marche en avant ne s'arrêtera pas là, mais qu'elle apportera la liberté de l'Ukraine russe, et qu'elle remplira sa noble mission de protéger la liberté des peuples et la civilisation contre le barbarisme. »

Réponse de l'Empereur.

« Sa Majesté Impériale et Royale remercie gracieusement pour les souhaits patriotiques et les protestations de dévouement qui lui ont été adressées à l'occasion des victoires remportées par les troupes alliées. »

Signé : Baron de Schiessl.

Les Russes en Galicie.

(B. P. U.) On nous écrit du front de Galicie : l'Ukrainien Iwan Kalyczenko du 33. L. I. R. avait été fait prisonnier. Comme beaucoup de ses compagnons de misère on le laissa rentrer chez lui à Malechow, près de Zydacziv.

Au bout de quelques jours cependant, les gendarmes russes vinrent l'arrêter. Ils le conduisirent devant le portier du tsar et lui ordonnèrent de prêter serment de fidélité. Kalyczenko refusa de lever la main.

Comme on en lui demandait la raison, il répondit qu'il avait déjà juré fidélité à son empereur et qu'il ne prêterait pas serment à un intrus.

Pour avoir fait cette réponse, il reçut sept coups aux visages.

Comme il se refusait néanmoins à accomplir ce que les gendarmes exigeaient de lui, il fut frappé à coups de knout. Mais tout fut inutile.

On le transporta à demi-mort en Russie. Sa femme restait sans aucune ressource.

Le commandant du régiment lui a fait verser un subsidé de 300 Kr.

Le tsar et les Ukrainiens.

A la suite de la déclaration de M. Goremkyne à la Douma concernant toutes les nationalités de la Russie, le comte Michel Tyrskevitch qui joue un rôle important en Ukraine comme chef du parti conservateur et dont le nom est entouré d'une grande popularité dans son pays, a adressé au tsar le télégramme suivant par l'intermédiaire du ministre de la Cour :

Au nom d'un groupe d'Ukrainiens réunis en Suisse, confiants dans l'avenir et les nobles déclarations du Gouvernement Impérial, je prie Votre Excellence de déposer aux pieds de Sa Majesté l'Empereur, l'expression de notre profonde reconnaissance et de notre inébranlable fidélité.

Le 24 août, le comte M. Tyszhewicz a reçu cette réponse :

Sa Majesté l'Empereur m'a donné l'ordre de vous remercier ainsi que le groupe d'Ukrainiens réunis en Suisse pour les sentiments exprimés dans votre télégramme.

Ministre de la Cour Impériale, Comte Fredericksz.

La « Gazette de Lausanne » écrit :

« On remarquera que dans sa réponse l'empereur emploie le mot « Ukrainiens » tandis que les nationalistes russes persistent non seulement à ne pas vouloir reconnaître la nationalité ukrainienne mais refusent même de désigner les Ukrainiens par leur véritable nom. »

« On veut espérer que l'esprit de justice de l'empereur saura imposer aux nationalistes qui, en pratiquant une politique intransigeante et oppressive nuisent aux intérêts réels de la Russie et préparent la ruine de l'empire russe dans leur aveuglement. »

La réponse du tsar à un groupe d'Ukrainiens réunis en Suisse qui lui avaient exprimé leur reconnaissance inspire à un Ukrainien sujet russe les réflexions suivantes :

Un rayon d'espoir et de liberté vient briller, après plus d'un siècle d'oppression, pour la malheureuse

Ukraine. Entre le peuple qui souffre et son monarque lointain se trouvait la sombre nuée de la bureaucratie avide, faisant du zèle et du nationalisme officiel pour doubler ses gages. Ce nuage est aujourd'hui dissipé.

L'Ukraine est vivante. En lui rendant son nom, Nicolas II continue la tradition des anciens tsars, car les garanties des libertés datées de Moscou par les Romanoff à l'Ukraine furent incomparablement supérieures aux actes émanant des chancelleries impériales de Pétersbourg.

La vraie Russie est libérale, Moscou est son centre, la ville des nobles enthousiasmes, des idées larges, des superbes sacrifices. C'est vers elle que nous tournons nos regards.

Mais que la Russie ne commette pas envers l'Ukraine les fautes qu'elle a commises en Pologne et en Galicie ! Qu'elle ne fasse pas attendre la réalisation de ses promesses et que ses ennemis ne la devancent pas !

En rendant à l'Ukraine son autonomie garantie par les tsars comme celle de la Finlande et de la Poïgne, la Russie préviendra les projets de ses ennemis et redonnera pour toujours un peuple tranquille, heureux et fidèle par le lien le plus puissant qui ait jamais existé, la liberté.

Que ce lien réel vienne remplacer les liens factices ! Notre peuple sera avec celui qui saura entendre sa voix.

Gazette de Lausanne.

Une députation ukrainienne à Petrograd.

Dans la première semaine de septembre, une députation ukrainienne fut reçue à Petrograd par le ministre comte Ignatjef. Elle lui remit un volumineux mémoire sur la situation des écoles primaires de l'Ukraine et lui présenta la demande de nationalisation des écoles ukrainiennes.

Cette députation a également rendu visite au chef de plusieurs partis progressistes de la Douma et du Conseil de l'Empire, et a eu avec eux une longue conférence sur l'état de la question ukrainienne. Puis elle leur a remis un mémoire sur les actes de violence commis par le gouvernement russe, qui a sacrifié toute la presse ukrainienne. Il y aura dans un avenir très prochain une protestation en masse des éditeurs et collaborateurs de tous les organes de la presse supprimés, et celle-ci doit s'adresser au président du Conseil des ministres et au Ministre de l'Intérieur.

Le *Birschewyja Wjedomosti* de Petrograd, publie le 4 septembre un article de M. J. Matuchewski, rédacteur du plus grand quotidien ukrainien « Rada » (maintenant supprimé) qui s'occupe spécialement de la revendication de la nationalisation des écoles en Ukraine.

Les points principaux de cette revendication sont les suivants :

1° L'ukrainien employé comme langue d'enseignement dans les écoles primaires de l'Ukraine; l'introduction de nouvelles branches d'enseignement — telles que la langue ukrainienne, la littérature, l'histoire et la géographie de l'Ukraine;

2° L'introduction de ces mêmes branches dans les écoles normales et les universités du sud de la Russie;

3° L'admission d'écoles privées ukrainiennes de toutes sortes.

En outre, l'auteur estime indispensable la réouverture immédiate de toutes les sociétés scientifiques ukrainiennes et de celles pour l'instruction du peuple.

L'article se termine par cette remarque, qu'en ne prêtant aucune attention à ces réclamations minimes et en continuant la politique de violence employée jusqu'ici, il sera difficile de gagner la population ukrainienne à la cause de la défense du pays.

Un démenti.

La légation de Russie à Berne publie dans plusieurs journaux de la Suisse un démenti de M. Nicolas de Giers, sénateur, ancien ambassadeur de Russie à Vienne, qui passe ses vacances près de Vevey, concernant un entre-filet publié dans notre No 4 du 24 août, où il était dit que M. de Giers, dans un entretien avec un Ukrainien éminent habitant la Suisse, s'exprimait comme suit : Il était sûr qu'après la guerre, l'Ukraine obtiendrait elle aussi le rétablissement de ses libertés en Russie.

Va paraître dans quelques jours :

L'Union de l'Ukraine avec la Russie

par le baron Boris NOLDE, professeur à l'Institut de Pierre-le-Grand, à Pétersbourg — Prix 1 fr. 50. — On peut commander cette brochure à la rédaction de « L'Ukraine » (23, avenue de la Gare, Lausanne).

L'édition anglaise de notre publication, ayant pour titre

The Ukraine

a été organisée sous les auspices du Conseil national ukrainien des Etats-Unis d'Amérique.

Le No 1 a paru le 20 septembre et peut être obtenu à la rédaction de « L'Ukraine » (23, avenue de la Gare, Lausanne, Suisse). — Prix 20 cent.

Fondé en 1896

Argus Suisse de la Presse

27, rue du Rhône, Genève. Informations politiques, diplomatiques, littéraires, économiques, scientifiques, commerciales, etc. Traductions de et en toutes langues. — Recherches. — Bureau de coupures de journaux.

Livres et journaux reçus par la rédaction.

« Ukrainska Jizn » No 7 (Moscou); « Borotba » No 4 (Genève); « La Revue Ukrainienne » No 3 (Lausanne); « L'Eclair des Balkans » (Bucarest); « La Revue de Hongrie » (Budapest); « La Paix par le Droit » (Paris); « Ukrainische Rundschau » nos 5-6 (Vienne); « Catholic Times » (London); « Irish World » (New-York); « Vital Issue » (New-York); « The Gaelic American » (New-York).

PAGES DU PASSÉ

I. L'union avec la Pologne. (1569)

Cet événement de la plus haute signification historique se produisit à Lublin en 1569 après plusieurs pactes préparatoires. L'union de Krevo en 1385 et de Horodlo en 1413 qui la précédèrent.

Motivée par des nécessités mutuelles de défense contre des ennemis communs, l'union de Lublin ne fut ni un acte d'enthousiasme comme le veulent les historiens polonais, ni un acte exclusivement arbitraire, comme le prétendent quelques historiens ruthènes et lithuaniens. Contre lui s'insurgèrent les magnats ruthéno-lithuaniens, punis par la destitution (le palatin et le castellan de Podlachie) ou la confiscation de leurs starosties (le chancelier de Lithuanie). Sous la menace de pareils procédés dirigés même contre l'évêque latin de Loutsk, Werbicky, qui s'était excusé de n'être pas venu dans une lettre écrite en ruthène et non en latin, les sénateurs ruthènes avaient fini par céder. Mais ils avaient su protester, comme le castellan de Volhynie le prince Constantin Wyszniowewy et avaient obtenu une autonomie et des droits pour leur nation, que bien des nationalités auraient pu envier au vingtième siècle.

D'un autre côté, il faut constater que cet acte fut désiré non seulement par le gouvernement polonais, mais par la petite noblesse ruthène, qu'il libérait du joug des magnats, et lui donnait même la suprématie politique sur les autres classes.

L'union de Lublin détachait de la Lithuanie les provinces de Kiev, de Volhynie et de Podlachie et les « incorporait » simplement à la Pologne. Au fond ce n'était pour la Ruthénie qu'une annexion (ce ne fut qu'en 1659 qu'une vraie union, quoique éphémère, fut conclue par la Pologne avec l'hetman Ivan Wyhowsky par le traité de Hadiatch. Ce second document donnait au « grand-duché de Ruthénie » les mêmes droits que ceux que l'acte de Lublin donnait à la Lithuanie).

La Pologne accordait en 1569 à la nation ruthène la garantie de ses « institutions » (avec la différence que les droits féodaux des magnats étaient abolis), de sa langue, même dans ses relations avec la chancellerie royale, la liberté de sa religion. Les dignitaires devaient être choisis parmi la noblesse autochtone, mais ils devaient aller siéger au Sénat polonais.

Le document en question contenait des assurances et de larges garanties bien exprimées.

Les Ruthènes entraient dans la communauté de la Ser. République « comme égaux à égaux » et s'unissaient aux Polonais comme des citoyens « libres à des citoyens libres » selon le texte de l'acte.

Ces garanties font honneur à ceux qui les avaient données et à l'époque où elles furent formulées. Elles sont cependant en opposition formelle avec la conception actuelle des Polonais (du parti nationaliste surtout) sur les droits mutuels des deux nationalités. Les Polonais (en Galicie spécialement) veulent être les maîtres sur la terre ruthène qu'ils envisagent déjà comme une terre polonaise, que les Ruthènes n'avaient le droit d'habiter qu'à titre d'allochènes. Cette conception hardie, d'un impérialisme calqué sur celui des Allemands et des Russes, mais moins dangereuse, ne date pas de loin. Cette tendance pourrait avoir néanmoins des conséquences funestes pour les Polonais si elle venait à progresser en Ukraine proprement dite.

Nous voyons en elle un des résultats de l'union dont nous parlons, nuisible aux deux nations, comme l'a prouvé avec talent en ce qui regarde la Pologne le célèbre historien polonais J. Szujski. Si l'effort d'expansion et de colonisation à outrance a donné des richesses inouïes à la Pologne, il lui a repris beaucoup de forces, l'a démolie et a affaibli sa cohésion en face du danger germanique. L'union a apporté à l'Ukraine la polonisation de ses classes supérieures et en séparant ceux qui doivent être unis avant tout autres, elle a produit un état de choses anormal pour le moins, qui ne fait qu'aggraver les difficultés sociales de notre pays.

Politiquement, l'union n'a fait aussi qu'affaiblir les deux nations et en jetant l'Ukraine dans les bras de la Russie a préparé la chute et le démembrement de la Pologne.

Mais nous devons ajouter que ce n'est pas l'union même, mais plutôt le fait que nos engagements ne furent point respectés qui a amené ces résultats. Un fanatisme étroit, plus national encore que religieux, fit persécuter et humilier l'orthodoxie et même la religion uniéte; la masse des petits nobles ukrainiens (les Cosaques) n'obtint pas les privilèges dont jouissaient leurs « frères » polonais et nous voyons aujourd'hui encore un nouveau conflit se produire et d'annoncer dans toute l'Ukraine sous la pression de l'intransigeance des nationalistes polonais, qui

n'admettent pas non plus l'union avec les Ruthènes, mais l'existence même de ces derniers, dont ils proposent l'extermination (brochures du Dr J. Busek, de M. Studnicki (en allemand) et articles du journal russophile «*Slowo Polskie*»).

A ces pieux désirs s'unit une action énergique contre nous des Polonais influents à Vienne et même à Rome contre la religion uniate, qui n'a pas seulement des ennemis en Mgr Euloge mais aussi dans les prélats polonais.

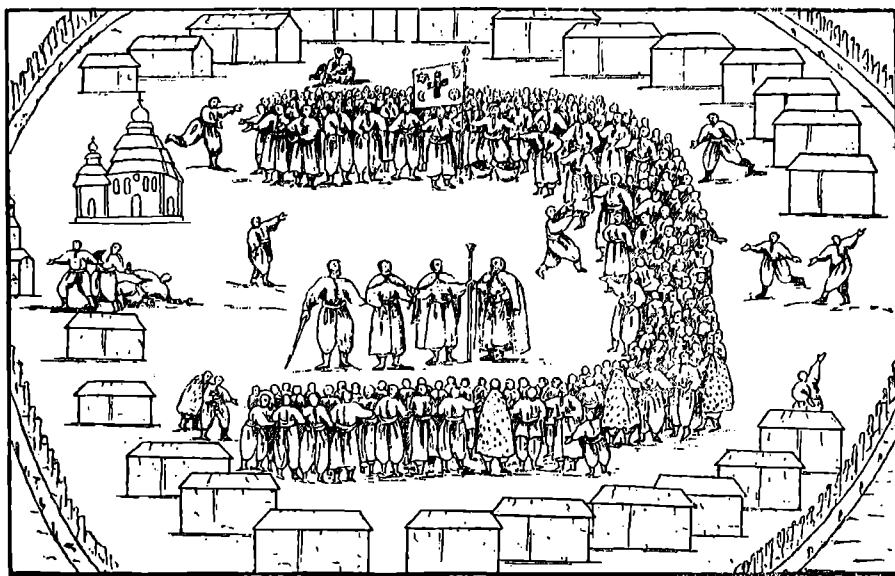
II. Nouvelle colonisation de la Steppe.

La nationalité ukrainienne d'aujourd'hui s'est formée à peu près de la même façon que les nations modernes de l'Amérique, par voie de colonisation. Les incursions des Petchénèques et des Polovtsi du X^e au XII^e siècle, les invasions tartares depuis le XIII^e avaient fait des bassins du Bas-Dniéper, du Dniester et du Boug un véritable désert. C'est vers la fin du XVI^e siècle que les contrées les plus éloignées de la mer Noire, les mieux à l'abri des irrptions musulmanes, commencèrent à se repeupler et que des centres nouveaux se formèrent sous la protection des forteresses de Bar, Bratslav, Kief et Vinnytsa. Cependant l'Ukraine proprement dite restait inculte: c'était comme une terre nouvelle à coloniser et presque à découvrir. Déjà quelques seigneurs ukrainiens ou des magnats ruthènes du grand-duché de Lithuanie s'étaient mis à l'œuvre. Ils s'étaient fait donner par le roi des concessions de territoires, d'autant plus étendues que le gouvernement lui-même n'en connaissait pas au juste la situation. Il était généreux à la manière d'Alexandre VI, qui accordait en bloc aux Espagnols et aux Portugais tout ce qu'ils pourraient découvrir à l'est ou à l'ouest d'un certain méridien. Pour peupler le pays, les concessionnaires usèrent à peu près comme les créateurs de nos «villes-neuves» françaises au XII^e siècle. Ils octroyèrent aux colons qui venaient s'établir chez eux une exemption de toutes charges et redevances pour vingt et même pour trente années. Ils assurèrent l'impunité à tous ceux qui, dans le royaume de Pologne ou dans le grand-duché de Lithuanie, seraient sous le coup de quelque poursuite judiciaire. Le comte Zamoiski promettait que «les vauriens qui auraient tué père, mère, frère, même leur seigneur, trouveraient chez lui un asile et une protection contre la des lois». Plus le régime agricole était devenu dur et vexatoire dans l'Etat polonais et lithuanien, plus les paysans avaient hâte d'échapper au servage et de venir goûter sur une terre nouvelle une liberté de trente années, qui à leurs yeux semblait la liberté à perpétuité. D'ailleurs énorme était la fécondité de ce sol vierge de culture, il surabondait d'énergie productrice; il réalisait les merveilles que les Grecs ont racontées de l'âge d'or et les Hébreux de la terre promise.

L'Ukraine se compose en grande partie de cet humus noir, de ce «tchernoziom» dont la fertilité n'a pas besoin d'engrais. Chaque grain de blé qu'on jetait dans un sillon creusé par la charrue de bois, raconte M. Koulich, donnait une récolte fabuleuse. Un économiste polonais de ce temps, Rjontchinski, cite un cas où, pour 50 «puisoirs» de blé qu'on avait semés, il y eut une récolte de 90 000 gerbes. L'herbe poussait si haute que les grands bœufs y disparaissaient presque jusqu'aux cornes. Une charrue qu'on abandonnait dans un champ y était recouverte au bout de quelques semaines d'une épaisse végétation. «La fertilité de la terre, dit le même auteur, l'abondance des fleurs et des herbes odorantes y favorisent à tel point l'élévation des abeilles qu'elles s'abritent non seulement dans les bois, dans les creux d'arbres, mais jusque sur le bord des fleuves et dans les trous en terre, où l'on trouve parfois d'énormes quantités de miel. Les paysans en sont réduits à exterminer les essaims errants pour protéger leurs élèves. On cite un campagnard à qui douze ruches, dans le courant d'un seul été, donnèrent cent essaims, sur lesquels il n'en conserva que quarante.» Pour des populations agricoles, la Steppe, avec ses ruisseaux de miel, était comme le Chanaan du monde ruthène. Les serfs des provinces ruthéno-lithuanienues y accoururent bientôt en nombre si considérable que l'intérieur du grand-duché sembla vouloir se dépeupler au profit des nouveaux territoires. Les déserts devinrent de florissantes colonies. Dans une seule concession aux princes Ostrojski, on put compter bientôt 80 villes ou bourgades et 2760 villages. Les Konetspolski avaient d'une seule tenue 170 bourgs et 740 villages. L'Ukraine se développait avec l'activité fiévreuse du «far-west» américain. La liberté, ici comme là-bas, présidait à la fondation d'une nouvelle nationalité; seulement, dans la Petite-Russie la liberté n'était que temporaire. Déjà les années d'exemption s'écoulaient et les «pans» concessionnaires attendaient avec impatience le jour où ils pourraient

appliquer à leurs sujets le régime seigneurial dans toute sa rigueur, revendiquer le droit exclusif de chasse et de pêche sur ces libres rivières, fixer la corvée et les redevances, réduire ces hardis colons à la condition de serfs attachés à la glèbe. Mais sur cette terre neuve, dont ils avaient dompté l'exubérance sauvage, avait grandi une génération d'hommes qui avaient perdu tout souvenir de leur village d'origine et des chaînes paternelles, et qui ne connaissaient plus que la liberté. Il s'était formé un peuple à la nuque rebelle, «dur de cervicis», qui allait opposer aux «pans»

s'enhardissaient parfois jusqu'à monter à l'assaut des lourdes galères ottomanes. Les cosaques miliciens se confondaient avec les populations sédentaires de la Petite-Russie et vivaient de la vie de tout le monde: autres étaient ceux qui s'établirent sur le aBs-Dniéper, au midi de ses «porogs» ou cataractes, et qui avaient élevé leur «ssietch» ou forteresse dans une des îles de fleuves appelée le «Grand-Pré». Autour de cette capitale, ils formaient un Etat à part, la «confrérie» ou «l'armée» des Zaporogues. Pour mieux braver le khan de Crimée et son suzerain le sultan de Constantinople, ils s'étaient



A la «Ssietch». Les Cosaques-Zaporogues au conseil. On voit au milieu «l'ataman» et les anciens. (Dessin contemporain)

une résistance inattendue et qui n'admettait pas qu'on eût fait donation d'âmes humaines par une concession sur parchemin. De ce malentendu entre les maîtres et leurs prétendus sujets allait naître une crise sociale qui ébranlerait jusque dans ses fondements l'Etat polonais, et par le soulèvement de ses populations ruthènes, l'acheminerait à une ruine certaine.

À la fin du XVI^e siècle, ces conséquences inévitables semblaient encore éloignées. Alors, pour le colon, le seul, le véritable ennemi, c'était le musulman, le Tartare. Les empiètements de la colonisation sur la steppe, qui perdait chaque jour son caractère sauvage, sa nature asiatique, semblaient aux nomades venus de l'Asie autant d'attentats à leurs droits. Les immenses richesses qui se créaient sur les bords des fleuves petits-russiens excitaient leurs convoitises. Dans le butin qu'ils s'en promettaient, la personne des colons constituait l'article le plus précieux, la denrée humaine étant à très haut prix sur tous les marchés de l'Orient. Les défricheurs de l'Ukraine se trouvaient donc aux prises avec les Tartares de Crimée, comme les pionniers américains avec les Peaux-Rouges. Les stepes de l'Ukraine méridionale furent en proie aux horreurs de la guerre asiatique, comme les rivages de la Méditerranée aux pirateries des Barbaresques, comme les plaines de la Hongrie aux incursions des Ottomans. C'était le siècle des Sélim, des Dragut et des Barberousse. Dans l'Ukraine, les enlèvements d'êtres humains prenaient des proportions colossales. En 1516, les Tartares enlevaient cinq mille prisonniers, en 1537, trente-cinq mille. Pas une chaumière, pas un palais du sud où l'on ne pleurât des morts et des absents. Cette année-là, les seigneurs ukrainiens parurent en habits de deuil à la diète polonaise.

III. Apparition des Cosaques-Zaporogues.

Bientôt, pour combattre les nomades de l'Asie, surgit du sein de la chrétienté un peuple nouveau de nomades. Le nom des cosaques commence à retentir dans les annales. À côté des cosaques miliciens, organisés par les nobles pour garder les villes et faire le guet sur les grands chemins, il y eut les cosaques d'aventure qui entendaient ne dépendre de personne, — les «indociles», comme on les appelait par opposition aux guerriers «dociles» des villes et des châteaux. Aux cosaques de race grande-russienne qui s'étaient établis sur le Don, correspondaient les cosaques petits-russiens du Dniéper: les célèbres Cosaques de l'histoire. Ces aventuriers ressemblaient à leurs ennemis musulmans par leur équipement, leur légère monture, leur goût pour les rapides et soudaines irrptions. Ils avaient même emprunté plusieurs termes à la langue militaire des Tartares, donnant le nom d'«atamans» à leurs chefs, de «koch» à leur camp, etc. Ils étaient non seulement d'impétueux cavaliers, mais de redoutables pirates. Avec leurs «tchovni», légères pirogues, qui rappelaient les flottilles que les Oleg et les Igor avaient dirigées contre Byzance, ils portaient le ravage sur les côtes de la Crimée, de la Turquie, de l'Anatolie, et

retranchés sur une terre dont le Turc et le Tartare revendiquaient la propriété. Protégés au nord par les cataractes, au midi et à l'entour par les bas-fonds et les marais du fleuve, ils étaient, comme comme les chevaliers de Rhodes ou de Malte, une épée sanglante dans le flanc de l'Islamisme. Ils n'obéissaient en somme ni au roi de Pologne, ni à personne d'autre, et pour se consacrer tout entiers à l'œuvre d'extermination, ils s'étaient volontairement mis hors la loi de tous les états voisins. Quand à la chrétienté entière demandait la paix aux musulmans, ces «outlaws», abandonnés de tous, continuaient la guerre. Vivant en la présence continue de l'ennemi, ils observaient une discipline particulière. Ils n'admettaient point de femme sur leur territoire, pas même la vieille mère du cosaque; Pour mère, on avait la «ssietch», pour père le «Grand-Pré», pour frères, tous les Zaporogues. Parmi eux, il n'y avait que des égaux. Les nobles «pans» qui venaient partager avec eux leur vie d'aventure devaient oublier leur blason au seuil des «porogs»: ici on n'estimait un homme qu'à la mesure de sa valeur. Le bâton d'ataman et tous les grades militaires étaient à l'élection.

Les Zaporogues ont été traités par les historiens polonais ou russes tantôt avec une sévérité, tantôt avec une indulgence également extrêmes. Pour les uns, ils n'étaient qu'une association de pillards. Comme ils ne reconnaissaient aucune loi, aucun traité, ils firent à la Pologne, qu'ils étaient censés protéger, plus de mal que de bien. Sans doute ils portaient le ravage chez les infidèles, mais par cela même ils attiraient sur l'Ukraine de terribles orages qu'il n'était pas en leur pouvoir de détourner. La grande invasion tartare de 1575, qui dépeupla le pays, fut provoquée par leurs incursions sur les terres du khan et leurs interventions dans les affaires valaques. Eux seuls empêchaient que la Pologne pût vivre en paix avec ses redoutables voisins. Quand ils attaquaient les envahisseurs, c'était toujours à leur retour, lorsqu'ils repassaient le Dniéper, afin de s'approprier ainsi le butin que les Tartares avaient fait en Ukraine. Ils se vantaient d'être les champions de l'orthodoxie, mais au fond ils n'avaient aucune religion et, à part quelques pratiques superstitieuses, vivaient comme des païens. Leurs apologistes ne sont pas moins ardents que leurs défenseurs. Ces nomades, assurément, furent vraiment le rempart de la civilisation. Placés à l'extrême frontière de la chrétienté, ils soutinrent contre l'Islamisme une croisade perpétuelle. Ces ruthènes rendirent à la sécurité européenne les services dont volontiers ont fait honneur aux seuls Polonais. Ce sont eux qui valurent au pays ce beau nom d'«Ukraine» ou de «frontière», et grâce à eux il fut la frontière non pas seulement de la Pologne ou de la Ruthénie*, mais du monde chrétien tout entier. Plus tard ils sont les sauveurs de la nationalité ruthène, de la religion ortho-

* Voir l'entre-feuille sur les origines du nom «Ukraine» dans le n° 4 de notre publication. L'article sur la nouvelle colonisation de la steppe et l'apparition des cosaques est tirée de la *Revue des Deux Mondes* (1875).

doxe, de la liberté humaine. Contre les Polonais, qui prétendent imposer leurs lois à la Petite-Russie, contre les jésuites et les moines latins qui, sous le nom d'«union», lui apportent le papisme, contre les «pans» qui voulaient transformer des hommes libres en serfs de la glèbe, les Zaporogues, pendant cent ans, ne cessèrent de protester les armes à la main. Contre toute oppression, le peuple de l'Ukraine était sûr de trouver protection au delà des cataractes. «Un tel service à la nation ruthène, écrivait naguère encore M. Oreste Miller, est un service à l'humanité; les cosaques ne défendaient pas seulement leur nationalité, ils défendaient les droits du peuple; ils ne permirent pas qu'on le réduisît à la condition d'esclave.»

Le dernier historien de la Petite-Russie, M. Koulich, développe éloquentement la même thèse. Suivant lui, les Zaporogues ont formé sur le aBs-Dniéper une de ces nobles associations dont les ordres religieux militaires du XI^e et du XII^e siècle ont donné les premiers modèles. Astreints à une sorte de vœu de célibat, affectant la pauvreté et le désordre dans leurs vêtements, obéissants jusqu'à la mort à l'ataman de leur choix, ces moines guerriers, cette église militante de la «ssietch», pratiquaient réellement un ascétisme d'un genre particulier. Même dans leurs moments de récréation, leur gaieté avait quelque chose de mélancolique. Leur joie était la joie tragique de braves dévoués à la mort, de héros philosophes, qui sur les vanités de ce monde laissent tomber le sarcasme et la hautaine ironie. Sans chemise souvent, avec leurs pantalons souillés de goudron, leur bonnet «recousu avec les herbes des champs et troué par en haut», comme dit la chanson, sales et hérissés, couchant sur la terre nue à la belle étoile, ils étaient comme une prédication vivante contre la mollesse d'un siècle dégénéré. Leur «ssietch» était une admirable école, et le héros polonais Paprotski assure que les fils des plus nobles familles du royaume allaient servir quelque temps au midi des cataractes pour s'y former à la discipline et à la vraie chevalerie. À leurs yeux, la bravoure guerrière ne suffisait pas; il fallait y joindre l'amour et presque la recherche des privations de toutes sortes. Une foi peu éclairée, mais d'autant plus ardente, leur montrait dans une vie future la seule récompense digne de leurs travaux. Ils étaient les templiers, les chevaliers de Rhodes, les teutoniques et les porte-glaives du Bas-Dniéper. Ils avaient cette soif de dévouement qui fait non seulement les soldats, mais les martyrs. Quand ils avaient décidé une expédition contre le Turc ou le Tartare, on répandait cette proclamation: «Que celui qui pour la foi chrétienne veut être empalé, roué, écartelé, que celui qui est prêt à endurer toutes les tortures, que celui qui ne craint pas la mort vienne avec nous!» Le même Paprotski leur rend un hommage éclatant, les appelant les Hector et les Hercule de la chrétienté. «Montrez-moi donc, disait-il à ses compatriotes, montrez-moi des exploits comme ceux qu'accomplissent journellement ces hommes que je peux bien appeler des saints. Leur gloire est partout répandue; elle restera attachée à leur nom jusque dans les siècles des siècles, lors même que périrait la Pologne!»

Littérature sur les Cosaques.

On trouve en français plusieurs livres intéressants, où la vie cosaque de l'Ukraine est dépeinte avec beaucoup de talent. Les XV^e et XVI^e siècles en Ukraine constituèrent l'époque pendant laquelle l'organisation cosaque, qui plus tard (aux XVII^e et XVIII^e siècles) se développa en une grande république aux traits remarquables, et dont les Ukrainiens se vantent aujourd'hui encore à juste titre, était à son début.

Cependant beaucoup d'écrivains mal renseignés, ne surent pas voir la différence qui existe entre la vie cosaque de l'époque citée ci-dessus et celle de l'époque postérieure des XVII^e et XVIII^e siècles, en attribuant des caractéristiques et des termes de la «Ssietch» primitive au célèbre Hetmanat. Il en résulta une grande confusion dont font témoignage les encyclopédies les plus célèbres ainsi que des écrivains différents, français et étrangers.

Nous citerons ici quelques livres français se rapportant à l'époque de la «Ssietch» des XV^e et XVI^e siècles, dans lesquels les personnes pouvant s'intéresser à la vie turbulente des «Chevaliers de la Steppe» (nom donné en Ukraine aux Cosaques Zaporogues) trouveront beaucoup de passages instructifs. Par exemple: «Tarass Bulba», par le célèbre écrivain ukrainien Nicolas Gogol (Hohol); «Révélations cosaques», du même auteur; «Les Cosaques d'autrefois», par Prosper Mérimée; «L'Hetman», par Paul Déroulède; «Histoire des Cosaques», par C. L. Lesur; «Description de l'Ukraine», par Levassieur de Beauplan; «Histoire de la guerre des Cosaques contre la Pologne avec un discours de leur origine, etc.», par Pierre Chevalier (1665).

Editeur: W. Stepankowski.
IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

L'UKRAINE

Édition non-périodique, publiée par W. Stepankowski

Adresse de la Rédaction de « L'Ukraine » : Imprimeries Réunies, S. A., Avenue de la Gare, 23.

N° 6

Lausanne, 5 novembre 1915.

N° 6

Une offensive polonaise sur tout le front.

En Autriche.

Le « Czas » de Cracovie nous informe : Les partis parlementaires de langue allemande (en Autriche) ont adopté un vaste programme concernant la future constitution de l'empire. En ce qui concerne les Polonais, les partis adoptent le point de vue du Conseil général polonais (dont les aspirations sont d'une nature tout à fait pan-poloniste, « Réd. »). Ce programme aurait été signé par tous les membres des groupes parlementaires de langue allemande à la Chambre des députés de Vienne.

(B. U. P.)

D'après l'« Ukrainische Slowo » (Lemberg 3 octobre) les nouvelles arrivant des arrondissements agricoles de la Galicie ukrainienne démontrent que les droits de la langue ukrainienne, en tant que langue officielle de l'administration, sont sans cesse violés par les autorités qui emploient au lieu de celle-ci, les langues allemande et polonaise.

Tous les articles de journaux ukrainiens d'Autriche, qui opposés aux prétentions polonaises sur les terres ukrainiennes, ont critiqué les agissements des autorités corrompues polonaises, sont depuis quelque temps entièrement confisqués par la censure autrichienne. Comme preuve : l'« Ukrainische Slowo » de Lemberg, paraît à moitié blanc, de même que le « Dilo » (de la même ville) ainsi que les journaux ukrainiens paraissant à Vienne en langue allemande. Seuls les titres des articles restent, au moyen desquels nous pouvons juger du contenu confisqué.

D'après les journaux polonais et ukrainiens d'Autriche, le journal notoire polonais « Slowo Polskie » qui paraissait à Lemberg jusqu'à l'occupation de cette ville par les Russes et qui s'est rendu célèbre par les chaleureux articles de bienvenue adressés aux armées russes lors de leur entrée dans cette ville, va de nouveau paraître, d'abord à Vienne, puis à Lemberg. Le « Slowo Polskie » était l'organe en chef du pan-polonisme et de l'ukrainophobie. Le soutien qu'il donna à l'intrigue russo-philiste de Bobrinsky qui préparait cette guerre terrible en Galicie, était depuis des années l'objet des plaintes ukrainiennes, de l'indifférence des Autrichiens, et de la joie des nationalistes russes. La rédaction du « Slowo Polskie » émigra « in corpore » avec les armées russes lors de l'évacuation de la Galicie par ces dernières. Elle s'établit à Kiev où elle fut accueillie avec hostilité par la population ukrainienne. Son retour en Autriche est envisagé comme un signe menaçant par les Ukrainiens qui commencent à désespérer de voir jamais des changements en mieux se produire en Autriche par suite de cette guerre, où ils ont versé leur sang pour l'Empire, et où leurs légions de volontaires se sont distinguées par leur bravoure reconnue à de fréquentes reprises en haut lieu.

D'après l'« Ukrainische Slowo » (29 septembre) les autorités autrichiennes ont introduit à Lemberg une tyrannie polonaise, visant à opprimer les Ukrainiens. Ainsi, dans les occasions solennelles, les drapeaux ukrainiens sont supprimés et remplacés par les drapeaux polonais.

Le service des tramways municipaux et celui des postes luttent contre l'emploi de la langue ukrainienne.

Un politicien polonais jouissant d'une grande influence parmi ses compatriotes, M. Wladyslaw Studnicki, vient de publier une brochure à Vienne sous le titre « Die Umgestaltung Mittel-Europas durch den gegenwärtigen Krieg » (Die Polenfrage in ihrer internationalen Bedeutung), où il s'efforce de convaincre les gouvernements d'Autriche et d'Allemagne de la nécessité (?) de créer une grande Pologne,

s'étendant de la mer Baltique à la mer Noire. Voici quelques citations de cette brochure d'un impérialiste polonais :

« Une séparation des terres polonaises de l'Empire de Russie, peut seule supprimer le danger du panslavisme russe (p. 8). Les limites du nouvel Etat polonais doivent atteindre les fleuves Dvina, Beresina et le Dnieper... la Volhynie et la Podolie doivent en faire partie » (p. 13.)

« Les Polonais forment une race qui a de grandes capacités pour dénationaliser les autres nations » (p. 14.)

« Les éléments nationaux blancs-russiens et lithuaniens seront très facilement et vite assimilés par la population polonaise » (p. 15.)

« Seuls les Ukrainiens sont ennemis du polonisme... Une trop grande quantité de cet élément serait oppressif pour l'Etat polonais, peut-être même dangereux. Il n'y aurait pourtant aucun danger à annexer à cet Etat les trois et demi millions d'Ukrainiens de Galicie, auxquels on pourrait en tout cas ajouter encore un ou deux millions de leurs compatriotes de Podolie et de Volhynie » (p. 15-16.)

Page 17, l'auteur prône une politique de colonisation forcée des terres ukrainiennes par le prochain gouvernement polonais et se représente cette colonisation d'après le modèle prussien en Posnanie (Organisation dieser Kolonisierung nach preussischen Vorbild!)

Il conseille à l'Autriche de céder la Galicie à la Pologne. « L'Autriche, en ce cas, deviendrait un Empire dans lequel l'élément germanique serait prépondérant » (p. 19.) Le « Kriegsfront » de cet Etat polonais serait tourné contre la Russie, et il formerait un « Schützwall » pour l'Autriche et l'Allemagne » (p. 19.)

Cela nous rappelle un article d'une rare profondeur, paru dans le « Morning Post » le 21 juin 1913 (Where Three Empire Meet) où l'auteur anonyme analysait la situation en Galicie. Il disait : « Il y a une possibilité qui occupe l'esprit de beaucoup de Polonais en Russie, en Prusse et en Autriche — que la Russie et l'Allemagne puissent un jour se mettre d'accord pour partager entre elles des parties du territoire autrichien plus importantes que la Galicie. »

Ceci serait le partage de l'Autriche, qui a souvent été déclaré inévitable.

Le 22 septembre deux délégués du Conseil national ukrainien, MM. de Wassilko et D. Olesnicki ont rendu visite au premier ministre le comte Stürgkh, et l'ont interpellé à propos de la violation des droits de la langue ukrainienne en Galicie réoccupée. Le premier ministre s'est exprimé en ces termes énigmatiques : « Bien que le temps ne soit pas propice à l'extension des droits politiques, ceux reconnus jusqu'ici ne doivent être aucunement limités. »

Les délégués ont remis au ministre un mémoire où les réclamations des Ukrainiens étaient énumérées.

Sous les auspices de l'autorité militaire, un journal publié en polonais et en russe a été fondé à Luck (Volhynie). Jusqu'ici il n'existe aucun journal de langue ukrainienne bien que cette ville soit purement ukrainienne. La langue russe a toujours été protégée par les Polonais lorsqu'ils désiraient manifester leur mépris pour l'élément ukrainien. Ainsi en Galicie avant la guerre, ils protégeaient les journaux de Bobrinsky et d'Euloge, au grand mécontentement des Ukrainiens.

Dans les pays occupés.

Le « Wiedomosci Polskie » (du 9 septembre) organe des légionnaires polonais paraissant à Piotrkow, écrit ce qui suit sur les nobles exploits de la brigade de Pilsudski en Podlachie :

« Le 15 août, dès que nous fûmes arrivés à Dreliv, nous nous sentîmes irrésistiblement poussés à transformer l'église orthodoxe de cette localité en une église catho-

lique. Ce fut fait en quelques minutes. Par l'escalier, nous atteignîmes le toit. Un des nôtres, N., plombier de profession, ouvrit la lucarne du toit et grimpa jusqu'au sommet abattu avec une hache la croix orthodoxe et la remplaça par une croix catholique. » Dans cette église, orthodoxe un instant auparavant, conclut le correspondant (M. Dombrowski) le chapelain de la troupe polonaise put célébrer la messe, protégé par cette dernière.

Un autre journal polonais le « Dzennik narodowy » de Piotrkow publie un fait analogue : « Le 16 août 1915, un petit détachement de cavalerie polonaise, commandé par le capitaine Sniadowski, est entré à Lisna (Podlachie). Nous n'avons pas trouvé un seul catholique dans le village. La paroisse est exclusivement orthodoxe... Nous avons convoqué les Polonais des autres villages de l'arrondissement... »

La scène décrite ci-dessus s'est reproduite. « Nous avons donné le cloître orthodoxe aux Polonais. Sur les murs de celui-ci nous avons mis cette inscription : Cette église a été restituée (?) le 16 septembre 1915, par le chapelain de la troupe polonaise en présence des soldats de la brigade de Pilsudski et d'une foule nombreuse de paysans du voisinage. La croix orthodoxe a été brûlée dans la cour du monastère. »

Les hauts faits des légionnaires polonais ont été communiqués à nos lecteurs dans notre numéro du 20 septembre. d'après le « Wiedomosci Polskie ».

La domination polonaise a été introduite par les autorités militaires dans Wladimir-Wolhynski. L'ancienne capitale ukrainienne. Ainsi, on a nommé comme maire un Polonais. Toutes les mesures décrétées par le nouveau magistrat et l'autorité militaire, sont publiées en allemand et en polonais. Toutes les proclamations sont aussi rédigées exclusivement en ces deux langues. Un seul avis — à propos des règles sanitaires à observer — a été publié en trois langues, et l'ukrainien était très incorrect. (U. S.)

Dans un des derniers numéros du « Danzers Armee Zeitung » (paraissant à Vienne) on nous informe que la population de la Galicie ruthène, de la Podolie et de la Volhynie, est d'une origine purement polonaise ! La russification (?) de ces provinces ne s'est produite qu'à cause du manque d'églises polonaises !

Ceci prouve combien les Polonais ont asservi quelques organes de la presse viennoise.

D'après les journaux polonais (comme nous l'apprend l'« Ukrainische Slowo » du 14 octobre) le chef d'état-major autrichien dans les provinces occupées par l'Autriche, le colonel Hausner a dit aux représentants de la presse polonaise, qu'on pouvait espérer que les gouvernements de Cholm et de Volhynie (provinces exclusivement ukrainiennes, « Réd. ») seraient réunies au royaume de Pologne.

Quant aux droits de la langue ukrainienne, il s'exprima dans des termes si vagues qu'on ne peut qu'être inquiet à ce sujet.

Le « Czas » de Cracovie (du 16 octobre) écrit : « La population orthodoxe (c'est-à-dire ukrainienne, « Réd. ») de Volhynie et de Podlachie a presque entièrement quitté ces provinces. Auparavant les Russes avaient déjà évacué plusieurs milliers de colons allemands ; ceux qui restent sont des catholiques polonais (?). Ainsi le paysan polonais est libre d'occuper les villages abandonnés par la population orthodoxe, et il commence déjà son travail dans ce pays de larmes. C'est la seule consolation qu'on y trouve. »

En Allemagne.

C'est ici que les Polonais ont eu le moins de succès. Jusqu'ici, ils n'ont pu

réussir à enthousiasmer les Allemands pour l'incorporation de la Lithuanie et de l'Ukraine dans le prochain Etat polonais.

Ils se livrent alors à des manœuvres plus subtiles. M. Jaworski, qui, en Autriche, avec MM. Bilinski, Dachinski et Golu-chowski, appartient aux partis ukrainophobes et polonisateurs, offre aux Ukrainiens dans le « Polnische Blätter », récemment fondé à Berlin (Carl Curtins Verlag) une pleine autonomie dans le futur Etat polonais. Il considère ainsi l'inclusion des territoires ukrainiens dans la Pologne comme décidée. Mais il essaie d'approcher les Ukrainiens d'une autre manière.

« Die Post » de Berlin (le 3 oct.) qui reproduit les paroles du Dr Jaworski, ajoute les commentaires suivants :

« Il nous paraît douteux que les Ukrainiens soient satisfaits des assurances de M. Jaworski. En tout cas, ils n'aspirent pas du tout à changer la domination russe en domination polonaise. »

Nous pouvons assurer au journal « Die Post » qu'il a tout à fait raison.

En Suisse.

Au nom d'un mystérieux groupe polono-lithuanien (?) le prof. Dr Louis Janowski (qui, d'après nos informations, ne provient pas de la Lithuanie mais de l'Ukraine) publie dans la « Gazette de Lausanne » du 18 octobre, une lettre à la rédaction, lettre remplie d'erreurs élémentaires, dont quelques-unes ont été corrigées par la rédaction elle-même, où il prétend que la Lithuanie n'est qu'une partie de la Pologne !

Au nom d'un « groupe de Polonais amis de l'Ukraine (jusqu'ici inconnu). M. J. Perkowski imprime une lettre dans la « Tribune de Lausanne » (27 octobre) qui nous concerne spécialement, non seulement parce qu'elle vise l'Ukraine, mais parce qu'elle s'adresse directement à notre journal.

L'auteur, qui, selon lui, est « informé de ce qui se passe dans son pays », et « est en contact avec des représentants de tous les partis politiques de la Pologne » prétend ignorer complètement les aspirations polonaises, en ce qui concerne leur désir de dominer les Ukrainiens. (Nous lui conseillons de lire les faits cités ci-dessus). Par conséquent, il se trouve dans l'obligation de réfuter nos affirmations, lorsque nous déclarons que les Polonais veulent nous nuire. « Ils ne nous veulent que du bien » nous assure M. Perkowski. Comment alors expliquer les faits cités plus haut ?

Une négation générale, comme celle de M. Perkowski, en face de faits dont la liste pourrait être prolongée « ad infinitum » ne sert à rien, mais nous supposons qu'elle vise le public charitable suisse et français, qui, ignorant les faits, prête un appui généreux aux Polonais et montre une sympathie touchante pour leur cause, qui leur paraît juste, mais qui, dans l'interprétation des politiciens polonais, n'est qu'une folle ambition de subjuguer d'autres peuples : nous, les Ukrainiens et les Lithuaniens.

Nous lisons dans le « Dziennik Kyowski » N° 178 du 17 juillet 1915, qu'une « Encyclopédie polonaise » va paraître à Lausanne où l'on parlera des « nationalités non-politiques (?) » « habitant le sol de la Pologne (!) ». C'est-à-dire les Lithuaniens, Ukrainiens, Blancs-Russiens, Lettons, Esthoniens, Juifs.

N'est-ce pas par hasard ce « groupe de Polonais amis de l'Ukraine », qui va nous faire ce cadeau ?

A Londres.

Dans la capitale britannique, la propagande polonaise pour une grande Pologne (toujours de la mer Baltique à la mer Noire) a été commencée par le « Polish Bureau » (Arundel Street, 2) fondé il y a quelques années. Nous possédons quelques publications de ce « Bureau », où des idées analogues exprimées par les chefs polonais d'Autriche, se font jour.

Les Polonais réussissent à gagner quelques Anglais à leurs aspirations exagérées.

parmi eux Miss Alma-Tadema, qui travaille avec ardeur pour... l'assujettissement des Ukrainiens et des Lithuaniens par les Polonais, et le partage combiné de l'Autriche et de la Russie.

On nous assure, d'après un témoignage de source digne de foi, que le gouvernement anglais serait gagné aux vues des Pami-polonistes et leur aurait promis son appui auprès du Congrès de la paix.

Un travail analogue a eu lieu en France, où il a commencé bien avant d'avoir été inauguré en Angleterre. Mais ici, dit-on, il y a déjà des personnes qui ont compris que les Polonais n'ont aucun droit à faire de telles demandes.

L'union religieuse avec Rome.

1

Le christianisme fut introduit avant la séparation des Eglises en Ukraine.

Plus rapprochée de l'Occident, elle en subissait les influences, même lorsque cette séparation eut lieu, alors que Moscou leur restait réfractaire. Ainsi les délégués de l'Eglise ruthène allèrent prendre part au concile de Constance, le métropolite de Kiev Isidore, qui signa l'Union de Florence (1439) avec le patriarche de Constantinople Joseph et l'empereur Jean Paléologue et qui fut nommé cardinal; il ne put rien obtenir en cette matière du grand-duc de Moscou. Son successeur Grégoire, nommé en 1458 par le patriarche uniote de Constantinople Grégoire Mamma, fut confirmé par le pape Pie II et solennellement excommunié par le concile orthodoxe de Moscou en 1459. Les métropolitains Missailo*) et Joseph Soltan qui lui succédèrent s'adressèrent aux papes, le premier en 1476 dans une «Epistolie» connue, signée par les dignitaires ecclésiastiques et séculiers ruthènes, dans laquelle ils se plaignaient des latins et demandaient à Sixte IV sa protection, le second dans une lettre à Alexandre VI où il se proclamait fidèle au Saint-Siège. Ces liens restaient cependant assez fragiles, tant à cause de l'éloignement de Rome que de l'hostilité du clergé latin et orthodoxe, et au moment de la Réforme, de la propagande protestante. L'Eglise ruthène traversa au XVI^e siècle une époque de dissolution, la loi du Patronat la livrait à l'influence des organisations plus politiques (confréries) que religieuses et même à la merci de personnalités puissantes. Ainsi les palatins de Kiev et de Novohrodok font nommer métropolite Mikhaïlo Rahozha**) (1589), en dépit des droits de l'assemblée de la noblesse ruthène.

Cet état de choses inspira à ce métropolite et aux évêques l'idée de s'adresser au Saint-Siège pour mettre fin aux abus et consolider la réunion des Eglises une fois pour toutes. En 1595, H. Potii, évêque de Brest et l'évêque de Loutsk Terletzky étaient allés porter à Rome les vœux de l'épiscopat ruthène. Clément VIII les avait reçus avec joie et fit frapper une médaille en souvenir de cet acte si important, avec l'inscription : « Ruthenis receptis ».

Au concile de Brest Litovsk (en 1596) dont l'évêque Hippace Potii fut le promoteur, l'Union fut définitivement proclamée.

Soutenue par les Jésuites et notamment par le grand prédicateur polonais Pierre Skarga, l'Union gagna beaucoup de prosélytes, et finit par soumettre la totalité presque de la nation ruthène à l'exception des Cosaques qui se groupèrent autour du clergé orthodoxe. Une lutte ardente, commencée par une polémique religieuse, vint aboutir aux guerres terribles des Cosaques.

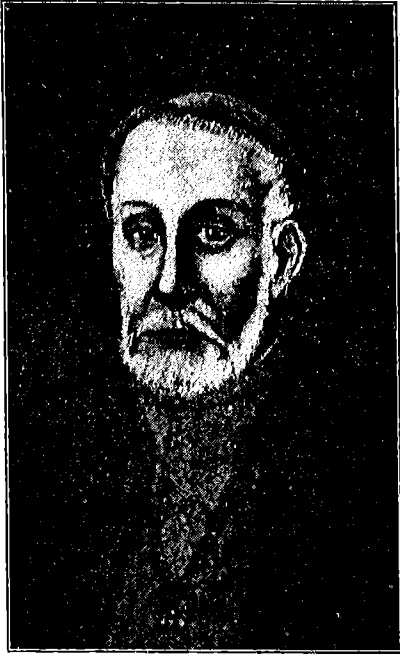
Nous devons constater que dans les deux camps le sentiment patriotique ne faisait pas défaut. L'Union n'a jamais été un élément de polonisation, au contraire, elle sut s'adresser au patriotisme des Ruthènes. Dans la dédicace de son livre sur l'Union, à un puissant protecteur qu'il appelle l'ornement de sa nation, Hippace Potii ne cesse de parler de « la nation ruthène » de « notre sang ».

Dans un livre sur les « Motifs de sa conversion présentés à la très noble nation ruthène » (1643), l'archimandrite Fedor Skumin assure que Dieu punit « notre nation glorieuse et qui étonne le monde par sa bravoure » « cette noble et puissante monarchie » par le joug lithuanien et polonais.

En parlant de la Ruthénie il dit toujours « ma patrie », et on voit qu'il l'aime profondément, ce pays où « les âmes humaines se comptent par millions », ce peuple, qui « par son intelligence (ingeniis) peut se mesurer avec les nations les plus policées, aime la culture et possède des écoles et tout ce qui leur serait nécessaire ». Il parle de « la gloire antique de Kiev », déplore « l'ignorance de la vérité » qui selon lui « a amené la Ruthénie à sa perte, lui a repris ses monarchies, l'a privée de ses

honneurs et de sa prédominance, de ses richesses et de son ancienne pompe, lui a arraché ses Grands et ses Nobles au point qu'aujourd'hui nous voyons à peine des Ruthènes en Ruthénie ».

Mais nous voyons du côté opposé, orthodoxe, tout autant d'amour pour cette patrie si malheureuse. Le fameux polémiste populaire, le moine Ivan de Wyschnia, se lamente, en s'adressant aux seigneurs ruthènes, au nom « de cette terre



Hippace Potii
évêque de Brest, fondateur de l'Eglise uniote.

qu'ils foulent de leurs pieds et qui pleure, se plaint et gémît contre eux ».

Nous voyons plus tard l'Eglise ruthène orthodoxe, autonome, résister longtemps à la pression centraliste de l'orthodoxie russe. Fatalement, elle va mourir dans son sein, mais après une lutte énergique dont nous voyons la preuve la plus éclatante quand le métropolite de Kiev Sylvestre Kossov protesta en 1654 contre le traité de Chmelnicki avec la Russie et ne soucia pas de signer cet acte de vasselage. Mais sous le métropolite Gédéon prince Czerwinski en 1686 la soumission de l'Eglise ruthène au patriarcat de Moscou s'accomplit, tandis que le métropolite lui-même est forcé de se soumettre à l'autorité civile de l'Hetman, Ivan Samoilowicz. Après une longue lutte l'Eglise orthodoxe officielle, triomphe et devient un puissant agent de russification.

Au moment du partage de la Pologne, les droits de l'Eglise uniote, solennellement reconnus par Catherine II et Joseph II, ne subsistèrent qu'en Autriche et furent successivement abolis en Russie, tout autant que les droits politiques de la nation ruthène. Enfin son existence même fut supprimée en Russie et les Uniates réunis à l'orthodoxie de force par un ukase de Nicolas I^{er} (1839) après une persécution terrible, qui dura longtemps (les atrocités de Cholm en 1875) et souleva l'indignation de l'Europe civilisée et la réprobation même du clergé orthodoxe russe.

L'Union a eu ses martyrs, depuis le métropolite H. Potii auquel un fanatique coupa les doigts d'une main, et Saint-Josaphat (Kunciewicz) archevêque de Polotsk qui fut assassiné, jusqu'aux milliers de paysans torturés à Cholm ou morts dans les glaces de la Sibérie et que vont suivre aujourd'hui les infortunés ruthènes de Galicie.

Le sang des martyrs a scellé l'Union de l'Ukraine avec Rome et l'Europe, de l'Orient avec l'Occident, avec sa foi, sa civilisation et sa liberté.

II

L'idée de l'Union des Eglises est une des plus larges conceptions de l'humanité. Protégée par les plus grands papes, et spécialement par Léon XIII, elle a été combattue et vêtue toujours avec la plus grande énergie par le gouvernement russe, ce qui est la preuve combien elle est dangereuse pour l'orthodoxie.

L'Edit de tolérance promulgué dernièrement en Russie, permet l'existence de toutes les sectes les plus subversives, mais continue à défendre impitoyablement aux Uniates la profession de leur foi; tout prêtre uniote qui franchirait la frontière de l'Empire risque la Sibérie, aucune église ni chapelle ne peut être ouverte, et les fidèles récalcitrants sont inscrits de force, dans le meilleur cas, comme catholiques latins.

Nous voyons aussi d'autres ennemis de l'Union qu'on s'étonne de trouver à côté des Euloge et des Bobrinsky. Ce sont les nationalistes polonais et même le clergé polonais, avec de rares et nobles exceptions (comme les historiens de l'Union — le père Kalinka et Mgr Likowski, archevêque de Gnesen). Aveuglé par un fanatisme national étroit, le clergé polonais a

été l'ennemi de l'Union (à l'exception des Jésuites), dont il ne laissa pas entrer les évêques au Sénat, pas plus que les prélats orthodoxes. L'Union fut toujours humiliée, la question de la conquête de l'Orient par elle, soigneusement écartée, ou arrêtée, comme le prouve le P. Pierling dans son œuvre sur « La Russie et le Saint-Siège ». Dernièrement, en Galicie, nous avons vu les évêques latins protester contre une entente politique entre Polonais et Ruthènes, qui donnait certains droits politiques à ces derniers, — un essai de conciliation à laquelle travaillaient d'un côté certains conservateurs polonais*) et de l'autre le métropolite Szeptycki. Dans leur haine inconsciente de l'élément ruthène les nationalistes polonais entrèrent souvent dans d'étranges compromis. On oublia la propagande orthodoxe du couvent de Potchaïw et on pensa trop à propager le rite latin que l'on identifiait avec le polonisme. On oublia que le comte Wladimir Bobrinsky n'était pas seulement un allié contre l'ukrainisme à exterminer, mais un agent de l'orthodoxie militante. Il fut reçu à bras ouverts avec tous les honneurs qui ne lui étaient pas dus, un dîner de 200 couverts fut offert ou ne sait vraiment pas pourquoi, à Lemberg à cet ennemi du catholicisme.

C'est à coups de baïonnettes que l'on fit élire le député russophile Doudykevitch contre un candidat ukrainien. Des faits déplorables se produisirent : un paysan ruthène, Kahanetz fut tué à cette occasion, ce qui entraîna l'assassinat du gouverneur Potocki par un étudiant fanatique.

Dans la fameuse affaire de l'apostat Bendasiouk, où toutes les intrigues de Bobrinsky contre la religion catholique furent mises à jour, les accusés furent tous acquittés par les jurés polonais.

Aussi quand vint bientôt l'occupation russe de la Galicie, ce ne furent point les Polonais que l'on envoya en Sibérie (à l'exception des Jésuites et d'un député socialiste), mais les Ruthènes et surtout les malheureux prêtres uniates. Il est vrai que nous avons entendu un prêtre polonais tenter d'excuser la conduite de Mgr Euloge, alors que des prêtres russes eux-mêmes la condamnaient à la Douma.

Devant de pareils événements il est difficile d'expliquer l'animosité des Polonais contre l'Union par la crainte que les Uniates ne retournent trop facilement à l'orthodoxie, comme ils l'assurent. Cette affirmation d'ailleurs tombe d'elle-même, quand on voit cette même hostilité se tourner vers les Lithuaniens très latins et très catholiques, que l'on traite de la même manière et que l'on déteste tout autant. Il ne s'agit pas, sachons-le, dans les deux cas, de question religieuse, mais de fanatisme politique. A la Douma, le député polono-lithuanien (?) l'abbé Macejewicz vota pour l'introduction de la langue russe dans les écoles primaires lithuaniennes à la place du lithuanien.

Mais l'avenir ne nous paraît pas sombre, aujourd'hui. Autour d'une admirable personnalité, que la Providence a donnée au clergé uniote et à la nation ruthène, je parle du métropolite Szeptycki, un nouveau courant est venu se former. La question ukrainienne paraît s'être intimement liée avec la question de l'Union. L'évêque exilé*) honni et insulté par les Polonais et les Russes, a emporté avec lui les vœux de tous les Ukrainiens uniates ou orthodoxes. La presse de ces derniers en Russie n'a pas craint de lui témoigner son admiration et ses sympathies. Déjà en 1905 le comité national ukrainien en Russie avait conseillé dans une circulaire aux prêtres l'orientation uniote. Avec les nouvelles persécutions que nous avons vues en Galicie et que nous voyons en Russie, cette orientation s'affirme et se consolide.

De larges horizons s'ouvrent devant l'Eglise universelle.

L'Eglise orthodoxe russe officielle, département politique, que s'empresse de quitter les âmes vraiment religieuses, pour la première secte baptiste venue, s'effondre aujourd'hui et cessera peut-être d'exister au lendemain de cette guerre. Mais si les intellectuels se tournaient vers l'Eglise latine, ce qui n'est pas probable quant aux

*) Le gouverneur, Dr Michel Bobrinsky (qu'il ne faut pas confondre avec le comte G. Bobrinsky), qui démissionna à la suite de cet échec de sa politique, le comte Stanislas Tarnowski, recteur et prof. de l'Université de Cracovie, etc.

*) Le métropolite s'est livré lui-même aux autorités russes, martyr de sa foi comme de sa fidélité à son souverain. Nous ne croyons pas que sa manière d'agir ait été appréciée en Autriche à sa valeur et nous croyons qu'il aurait mieux fait de se retirer à Vienne, où la cause ruthène n'a plus de défenseurs auprès de l'Empereur, dont les sympathies vont aux Polonais, malgré tout. On oublie à Vienne que ce ne furent point les évêques polonais qui furent déportés en Sibérie et que ce furent les institutions, les écoles et la langue ukrainiennes et non polonaises qui furent persécutées par le comte Bobrinsky. Déjà on pense annexer les territoires ruthènes de la Galicie et de la Volhynie fraîchement conquis à la Pologne future. C'est du moins ce que, d'après la presse polonaise, dit le colonel von Hausner, chef de l'état-major autrichien en Volhynie. Est-ce pour recommencer la révolte de Chmelnicki, et rendre les Ruthènes russophiles que l'on veut les livrer à la domination polonaise ?



Médaille frappée par Clément VIII en souvenir de l'Union.

dessus des intérêts de clocher là où il s'agit des intérêts de l'Eglise, sinon ce sera le protestantisme qui sera le dernier refuge d'un peuple qui ne veut supporter ni le joug russe ni le joug polonais.

Un catholique latin.

La presse ukrainienne en Russie.

Dans une des dernières séances de la Douma (selon la *Rietch* du 14 octobre) il a été présenté une interpellation signée par les socialistes-démocrates et quelques paysans de l'Ukraine sur la tyrannie exercée sur la presse.

La situation de la presse ukrainienne en Russie a toujours été extrêmement difficile. En 1905 seulement les Ukrainiens ont eu la possibilité, d'abord réelle puis juridique, d'avoir des journaux imprimés dans leur propre langue.

En octobre 1905 parut le premier journal ukrainien en Russie, le *Hilobor* de Charkow, publié par un politicien ukrainien bien connu, l'avocat Mihnowski. Ce journal, qui avait mis dans son programme le traité de Pétriaslav entre Moscou et l'Ukraine, fut bientôt interdit. La même année, ainsi que l'année suivante, parurent dans tous les grands centres intellectuels de l'Ukraine des organes ukrainiens, comme à Poltava (*Ridny Krai*), Kiev (*Hromadska Dumka*, *Nova Hromada*), Odessa (*Naroda Sprawa*, *Visty*), Katerinoslav (*Dobra Porada*, *Zaporijje*), Mohyliv-Podolski, Moscou, Petrograd (*Vitua Ukraina*, *Nacha Duma*, *Ukrainski Visty*) ainsi qu'à Charkov (*Porada Slobojantchyna*).

Le ministère réactionnaire, monté au pouvoir après la Révolution a anéanti presque toutes ces premières pousses de la jeune presse ukrainienne en Russie. Petit à petit cependant, celle-ci s'est relevée des coups que lui avait infligés la réaction, et en 1914 elle occupait une place importante dans la vie intellectuelle du peuple ukrainien.

A la place de ceux disparus, de nouveaux journaux déployèrent la bannière de l'Ukraine combattante. Ces journaux — d'après la caractéristique du nationaliste russe bien connu Chieholoff — « étaient proposés deux buts : convaincre le lecteur qu'il vivait non en Russie mais en Ukraine, et que par conséquent, les intérêts russes devaient lui être étrangers, deuxièmement, que ce serait un crime pour les Ukrainiens de rester dans l'inaction tant que l'Ukraine ne serait pas indépendante. »

Le besoin d'entendre la parole ukrainienne s'était tellement augmenté ces dix dernières années dans le sud de la Russie, que même les journaux russes paraissant en Ukraine et les institutions scientifiques durent en tenir compte.

Ainsi par exemple la société agricole de Charkov fit imprimer son organe *Hilobor* en deux langues; ce fut aussi le cas pour les deux journaux russes de Kiev, le *Nacha Dillo* de la Coopération, et le social-démocrate *Ogni*. De même plusieurs zemstvos durent faire imprimer leurs organes officiels dans les deux langues, tels que le *Hadiach Zemstvo* du gouvernement de Poltava (*Gazeta Hadiachskago Zemstva*), le *Zemstvo de Lohvitz* (*Lohvitzkoï Slovo*). La *Gazeta* de l'administration communale de Kiev introduisit aussi une partie en ukrainien.

Depuis que la guerre a éclaté, tous les journaux ukrainiens en Russie ont disparu d'un coup (et dans le nombre 14 pour la seule ville de Kiev), ainsi que des organes scientifiques comme *Commentaires de la Société scientifique ukrainienne de Kiev*, et professionnels comme *Nacha Cooperaci*, *Rilla* et autres.

**) Qui voient eux aussi aujourd'hui, et à juste titre, dans le latinisme un agent de polonisation.

Comité de Secours pour les Victimes de la Guerre

sous la présidence

de M.M. Jhnatovytych; D. Dorochenko et V. Leonovytych.

Rue B. Podvalna, 36/12, Kiev (Petite Russie).

Comité ukrainien de Secours pour les victimes de la Guerre.

Ukrainian Relief Fund

c/o Ukrainian National Council, 88, Grand Str. Jersey City, N. J. (Etats-Unis.)

COMITÉ UKRAINIEN DE SECOURS pour les VICTIMES de la GUERRE A VIENNE

Sous la présidence de M. Julien Romanczuk, ex-président du club parlementaire ukrainien, vice-président du Parlement.

Adresse : Vienne, Parlement.

Fondé en 1896

Argus Suisse de la Presse

27, rue du Rhône, Genève.

Informations politiques, diplomatiques, littéraires, économiques, scientifiques, commerciales. Traductions de et en toutes langues. — Recherches. — Bureau de coupures de journaux.

*) Oncle maternel de Semen Sapieha, premier de ce nom.

**) A la place de Denys Divotchka, accusé de bigamie.

Les Polonais au travail.

Sous le titre « les Ukrainiens au travail » le journal polonais « Kurjer Warszawski » parle avec hostilité et ironie des brochures et articles en français, anglais, allemand, etc., que les Ukrainiens font paraître pour intéresser l'opinion de l'Europe à leur cause.

Nous ferons observer au journal polonais que nous ne travaillons que pour notre indépendance et non pour nuire aux Polonais, auxquels nous souhaitons sincèrement le plus de bonheur dans leur travail pour l'indépendance de leur patrie, pourvu que cette indépendance ne soit pas notre asservissement. Nous voulons les voir maîtres chez eux mais pas chez nous.

Malheureusement tout porte à croire que la folie de l'impérialisme a gagné les Polonais, eux aussi. Ils travaillent tant à Vienne qu'à Paris, à Rome et à Londres pour avoir une grande Pologne englobant les Lithuaniens et les Ukrainiens qu'il est convenu, en profitant de l'ignorance des étrangers en cette matière de traiter tous de Polonais.

Le mot d'ordre est de ne plus tolérer l'expression « Ukrainiens », ou « Lithuaniens ». Il n'y a plus que des Polonais.

Nous savons de la bouche même des diplomates ou personnages influents auxquels on s'était adressé, comment s'effectue « ce travail » nouveau, mais qui, nous l'espérons, n'est fructueux jusqu'à présent qu'à Vienne.

« Ce n'est pas une nation », dit-on aux Suisses. « Ils ne sont pas intéressants », dit-on aux Anglais, mais c'est « un danger pour l'Europe », écrit M. Rawitawronski (c'est le titre d'une brochure!). — Un autre Polonais, professeur (!) à l'Université de Lemberg et député, M. Raciborski, écrit une brochure en français « Qu'est-ce donc (sic) que ces Ruthènes? », que nous recommandons à nos lecteurs. M. G. Brückner, un Polonais aussi, les dénigre à Berlin. « Ce sont des traitres! » affirme-t-on aux Autrichiens.

Au début de la guerre, l'administration polonaise de la Galicie avait pris un soin spécial de faire passer tous les Ruthènes pour traitres à l'Autriche, — malgré que le russophilisme des Polonais fut alors à son comble, — à la suite de ces manœuvres, on arrêta et on exécuta une quantité de personnes absolument innocentes.

Les députés ukrainiens s'étant rendus auprès du gouverneur Korytowski et lui ayant fait remarquer que les Ruthènes, à de rares exceptions, n'étaient pas russophiles, ils reçurent cette réponse : « Entre un Ruthène et un Russe, pour moi, il y a la différence qu'il y a entre un juif et un israélite ». Là-dessus un des députés ruthènes lui aurait répondu : « Il est étonnant qu'un haut fonctionnaire autrichien ne voit pas la différence que voit très bien le gouverneur russe, le comte Bobrinsky ».

Nous croyons que si l'annexion des Ruthènes par les Russes était envisagée avec effroi, la nouvelle de leur annexion par les Polonais, que ce soit un rêve ou une plaisanterie, ne peut être accueillie que

par un immense éclat de rire — si nous avions envie de rire.

De plus en plus se fait jour l'ambitieux projet des nationalistes polonais, une Pologne énorme, depuis les bords de la mer Baltique à la mer Noire, doit prendre la place de la Russie et changer par un

Types des paysans ukrainiens.



Un paysan du district de la steppe. (d'après le dessin de I. Riépine)

trait de plume, les allogènes russes en allogènes polonais.

Ce projet que n'osèrent pas faire les hommes d'Etat polonais sérieux, comme le Bismarck polonais, le marquis Wielopolski ne se discute même pas. Il est accepté comme une chose toute naturelle. Il n'y a pas longtemps on disait en Russie, il n'y a plus d'Ukrainiens ni de Lettons, il n'y a que des Russes; aujourd'hui on dit même à Lausanne il n'y a que des Polonais! Tout séparatisme est un crime!

Nous ne savons pas l'avis de l'Allemagne comme de la Russie en cette matière, pas plus que de l'Angleterre, de la France, de l'Italie et des Etats helléniques. Et en Autriche même, qui serait, dit-on favorable à ces desseins (?) nous avons la Hongrie qui aura aussi son avis là-dessus.

On a oublié de demander l'avis des peuples intéressés.

Plus cela change, plus c'est la même chose.

Le 23 janvier 1849 à la diète constituante de Kromieryz, pendant les débats qui préparaient la nouvelle Constitution libérale de l'Autriche, un Polonais, ministre depuis, Ziemiakowski, éleva la voix contre les libertés que demandaient les Ruthènes. Selon lui et les autres députés polonais, les Ruthènes n'étaient que des Polonais, — comme selon les Bobrinsky

d'aujourd'hui ils ne sont que des Russes. Les députés ruthènes avec le métropolitte Jakhimovitch leur répondirent. Alors « un Tchèque » de glorieuse mémoire, François Palatsky, éleva la voix en faveur des opprimés, lorsque Ziemiakowski se permit de dire que les Ruthènes étaient « inventés » par l'Autriche. « Je dois », dit-il, « contrairement aux allégations du député Ziemiakowski, constater que les Ruthènes ne sont pas une nation « inventée ». Ce sont les mêmes Petits-Russiens qui vivent dans le sud de la Russie et au nombre de 10 millions! » On ne peut dire en aucune manière, que les Ruthènes parlent un idiome polonais... C'est un peuple tout à fait distinct!

Le lendemain 24 janvier, voici ce que dit dans cette question le second des patriotes tchèques, le grand Rigier : « Je dois m'exprimer catégoriquement contre les paroles du député Ziemiakowski, en ce qu'il nie l'individualité de la nationalité ruthène et autant qu'il ne veut pas leur reconnaître leur autonomie dans une province séparée. J'envisage les Ruthènes comme une nation à part. Je connais la Galicie et je connais la langue et la littérature ruthènes... Les Ruthènes ont leur littérature distincte.

Trois millions de Ruthènes vivent en Galicie et treize en Russie. Messieurs! leur nation de 16 millions vivra toujours, que vous partagiez la Galicie ou non! Un peuple pareil ne se laissera pas abattre par une négation, ne se laissera pas effacer d'un trait de plume. La liberté de la presse donnera à l'élément ruthène son plein essor...

J'ai parlé aussi, Messieurs, avec des Russes. Eux aussi nient l'existence de la nationalité ruthène, sur des motifs qui ne me convaincront pas. Pour eux tout est russe, même la Galicie!

Ne nous laissons pas induire en erreur quand la noblesse polonaise tâche de toutes ses forces, d'étouffer le réveil national des Ruthènes.

Il y a quinze ans on se moquait des Tchèques qui s'adonnaient à leur littérature, et aujourd'hui nous pouvons fonder une superbe université tchèque! La même chose adviendra bientôt avec les Ruthènes. Sachez respecter les efforts vers la liberté de cette nation aussi persécutée par les Polonais que par les Russes, mais qui est appelée à l'indépendance, malgré tout le déplaisir que vous pourriez en avoir, Polonais! Il m'est pénible que ma voix conciliatrice ne trouve pas d'écho parmi vous et que vous ne vouliez pas faire aux Ruthènes de concessions. Quand on ne voudra pas les aider ici, ils sauront se tourner ailleurs et rappelez-vous, Messieurs, que par là vous menacez non seulement l'élément polonais et l'Autriche mais notre liberté même à tous!»

Voilà ce que disaient il y a plus d'un demi-siècle, les nobles chefs du réveil national tchèque. Leurs prophéties se sont, Dieu merci, réalisées, et rien n'est changé à leurs appréciations, si ce n'est, qu'au lieu de 16 millions d'hommes, les ennemis de l'Ukraine en ont devant eux trente-

*) A cette époque, on n'avait pas de suffisantes données statistiques. Le peuple ruthène compte en Russie plus de 30 millions.

Dans les cas nombreux où des classes différentes se rencontraient sur un seul district il existait une réglementation permettant un « modus vivendi ». Ainsi, par exemple, les nobles et les Cosaques qui possédaient des industries ou des maisons dans les villes, étaient soumis à l'administration et aux obligations bourgeoises. Les magistrats qui, au point de vue juridique, étaient subordonnés au « Tribunal Général (Judicium Generale), leur appliquaient la loi.

Ce régime social qui se développa graduellement en Ukraine, pendant les trois siècles (du XIV au XVI) où elle resta sous la suprématie lithuanienne et polonaise, fut le produit d'une évolution remarquable de la société ukrainienne de l'époque antécédente, alors qu'elle formait le Royaume ruthène de Galicie et Lodomerie (XIII-XIV) et plus anciennement encore la Grande Principauté de Kiev (IX-XIII).

Le fameux code nommé « Statut Lithuanien » incorporait les lois vivantes de l'Ukraine d'alors. Ce code écrit en ruthène fut appliqué en Ukraine avant d'être accepté par la Lithuanie, lors de son contact avec elle.

Il fut établi d'après le code célèbre de Kiev « Le droit ruthène » composé lui-même par ordre du grand-duc Jaroslav-le-Sage de Kiev (1019-1054).

Nous nous occuperons maintenant de l'organisation politique de l'Ukraine Cosaque, et de son gouvernement.

La classe, nous pouvons presque dire la caste militaire et gouvernementale des Cosaques portait comme nom officiel le titre d'« Armée Zaporogue » (Exercitus Zaporoviensis). Il est évident que cette appellation trouva son origine dans la république militaire chrétienne du sud de l'Ukraine, sur le Dnieper inférieur. Sur les bords de ce fleuve, au delà des cataractes qui le barrent se trouvait depuis des temps

cinq. Leur réveil national en plein essor, des savants et des académiciens, des poètes et des prosateurs de premier ordre, des peintres et des compositeurs célèbres, une presse nombreuse, des sociétés coopératives font bien présager de l'avenir. Habités au malheur et à leur dur destin, les Ukrainiens restent étroitement unis dans l'attente d'un avenir meilleur et sont prêts à tous les sacrifices.

Nous nous permettons de rappeler à l'attention de nos lecteurs que la rédaction de la Gazette de Lausanne, 3, rue Pépinet, a bien voulu ouvrir une souscription, séparément pour les Ukrainiens et les Lithuaniens, qui a déjà donné un certain résultat.

La moindre somme sera reçue avec reconnaissance!

L'évacuation de l'ouest de l'Ukraine.

On mande au Kijevskaja Mysl d'Odessa, sur les préparatifs en vue de l'évacuation des territoires frontiers de Podolie et de Bessarabie, ce qui suit :

A Soroky, ont lieu chaque jour des séances du comité d'évacuation. Dans six communes du district de Chotin, ordre a été donné d'évacuer. Environ 17 000 réfugiés sont en route vers Tiraspol, d'où ils seront

L'hetman Bohdan Chmielnicki (1648-1667).



Il rétablit l'indépendance de l'Ukraine, provoqua le démembrement de la Pologne et posa les bases de l'empire russe par l'alliance de l'Ukraine avec la Moscovie.

dirigés sur Nowotcherkask et Mariupol. La commission d'évacuation de Proskuriw annonce que, quoique aucun danger immédiat ne menace la ville, toutes les institutions de l'Etat, de la ville et les Zemstvos devront se préparer au départ, car l'évacuation serait plus difficile lors de la retraite de l'armée. La poste et le télégraphe devront rester jusqu'au dernier moment.

Le maréchal de la noblesse, la police et Zemstvo de Vinnycia ont été également informés de l'évacuation imminente.

Les habitants de ce district sont envoyés en partie dans le rayon de Donetsk et en partie dans le gouver-

immémoriaux le principal camp retranché de cette république nommée Kôch. Cette dernière jouait le rôle de défenseur de l'Ukraine, contre les nomades des Steppes, les Tartares et les Turcs.

En même temps, évitant d'être soumise, comme le reste de l'Ukraine, à la suprématie lithuanienne, la « Siecz » (comme s'appelait cette république cosaque) était la gardienne de la tradition vivante de l'indépendance ukrainienne.

En 1516, la Siecz délivra les possessions lithuaniennes des Tartares de Crimée et des Turcs. Le roi de Pologne Sigismond Ier lui octroya alors beaucoup de privilèges civils, ainsi que les terres situées « au-dessus » des cataractes du Dniepr.

Les Cosaques, tout en voyant leur nombre sans cesse augmenté par les réfugiés des parties de l'Ukraine soumises à la Lithuanie, et enveloppant petit à petit toute l'Ukraine dans la zone de leur influence et de leur organisation, obtinrent toujours de nouveaux droits et de nouveaux privilèges jusqu'à ce qu'ils fussent devenus le facteur principal dans la vie politique de tout le pays.

L'appellation de « Zaporogue » appliquée à toute la classe gouvernementale et militaire de l'Ukraine, au temps de l'union de ce pays avec la Moscovie, n'était qu'un nom historique, rappelant la tradition glorieuse de la « Siecz », dont elle descendait.

Le chef suprême du gouvernement ukrainien s'appelait Hetman (Exercitus Zaporoviensis Dux; Ex. Zapor. Princeps). De ce chef militaire des Cosaques ukrainiens, il devint commandant suprême civil et militaire, et juge de tout le peuple ukrainien. C'est lui qui promulguait et nommait tous les fonctionnaires du pays, excepté les Princes Généraux, et les Colonels (v. inf.) et décrétoit les revenus nationaux. Les Hetmans étaient élus à vie par le Conseil général (Consilium Generale) assemblée de hauts dignitaires cosa-

L'Ukraine Cosaque

Organisation sociale et politique.

1

Au temps de l'union de l'Ukraine avec l'Etat Moscovite, la société ukrainienne se composait des classes suivantes : les Cosaques, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans.

Ces classes différaient les unes des autres non seulement par le degré de leur indépendance (ou dépendance) économique, mais aussi par leurs droits de propriété, par les privilèges (ou manque de tels) d'autonomie judiciaire dans les limites de leur classe, par leur capacité relative d'exercer une influence sur le gouvernement local ou national.

La classe la plus privilégiée était la classe militaire, nommée cosaque. Elle était libre de tout impôt et obligations et monopolisait le droit de gouverner le pays. Le fait qu'elle constituait la force armée la rendait responsable du rôle principal qu'elle jouait dans le gouvernement national.

La classe noble de Szlachta, celle de l'ancienne aristocratie des grands propriétaires résidant dans leurs cantons (Volost) sur leurs terres héréditaires, était le soutien social de la nation, sa clef de voûte.

Elle était libre dans la possession de ses biens, exonérée de tout impôt. Elle possédait des tribunaux spéciaux nommés « Zemski »; les paysans, ses sujets, dépendaient d'elle, au point de vue social, dans l'usage de ses biens et dans ses droits.

En se faisant incorporer dans la classe cosaque, les nobles fournissaient les hauts fonctionnaires d'Etat; les dignitaires de l'Eglise étaient recrutés parmi la noblesse, conformément à la règle alors acceptée en Ukraine, d'après laquelle personne ne pouvait être investi d'une charge élevée

sans avoir appartenu à une classe privilégiée.

Le clergé orthodoxe-grec constituait une classe autonome qui dirigeait le corps autocéphale de l'Eglise ukrainienne se trouvant sous la juridiction du patriarche de Constantinople. Le corps de l'Eglise choisissait ses dignitaires parmi ses membres, y compris le chef suprême de l'Eglise orthodoxe d'Ukraine, le Métropolitte de Kiev. Le soutien matériel de cette classe consistait en biens appartenant aux paroisses et aux cloîtres, et en dons des fidèles.

Le clergé avait presque les mêmes avantages et privilèges que la noblesse, excepté certaines restrictions dans les achats des biens immobiliers.

L'instruction publique y compris la plus grande école de l'Ukraine, l'Académie de Kiev, se trouvaient sous sa tutelle spéciale.

La classe des marchands et des artisans, celle des citoyens des villes, des bourgeois, représentant l'industrie, le commerce et l'argent, reposait sur les fondements sociaux des droits Magdebourgeois et Saxons, possédant les privilèges et l'autonomie garantis par eux. Ses devoirs envers la nation et le gouvernement étaient surtout de nature financière.

Quant à la classe des paysans-agriculteurs, à moitié libre, à moitié asservie, elle était d'un côté sous la dépendance économique et civile (d'une nature féodale) des grands propriétaires héréditaires des cantons respectifs; de l'autre, elle devait accomplir les « devoirs habituels » envers le gouvernement local et national.

Les paysans de l'Ukraine avaient le droit de changer de seigneur en quittant son domaine et en se transportant sur les latifundes des autres seigneurs ou de l'Etat. Ils devaient payer un impôt régulier au trésor national. Au point de vue juridique, ils étaient soumis aux tribunaux de la noblesse et des Cosaques.

nement de Cherson. A cause de la surcharge des chemins de fer, l'évacuation aura lieu en voiture et à pied.

Les villes sus-nommées se trouvent : Soroky dans la partie nord de la Bessarabie; Proskuriw (Podolie) est la troisième station de chemin de fer après Wolotchyska et Winnicia est à 200 kilomètres de la frontière, ce qui prouve de quelle panique ont été saisies les autorités russes, en face de la marche en avant des troupes austro-hongroises en Volhynie.

Le *Rousskoïe Slovo* (7 octobre, No 218) nous apporte des nouvelles de plus en plus lamentables sur la misère des malheureux réfugiés. Des milliers (130.000) de femmes, de vieillards, d'enfants s'approchent de Moscou demi-morts, mourant de faim et de misère. Les routes sont bordées de croix, tombeaux de malheureux enterrés à la hâte. La plupart ont laissé tout leur avoir avec leur charrette, ont vendu leurs chevaux, n'ayant pas de quoi les nourrir, pour un prix dérisoire (10 à 15 roubles — 17 à 27 fr.) et vont à pied. L'autre moitié des chevaux et des bœufs est tombée en route. Près de Roslaw, nous voyons quelques milliers de charrettes abandonnées.

Sur 50.000 fugitifs il en est mort déjà 3400. Tous les jours 1000 fugitifs passent par les villes d'Onsk en Sibérie. Ils sont exténués de misère et mendient dans les rues.

A Moscou et dans les autres villes, les comités de secours travaillent. Le peuple russe est admirable de dévouement et de charité. Malheureusement la tâche est au-dessus de ses forces. Les « Zemstvos » ne savent où donner de la tête. Un désordre inouï règne partout.

Les millions de réfugiés par contrainte se répandent par toute la Russie, semant la panique, le choléra, le désespoir et la haine. On dit que cette mesure aurait été l'œuvre du généralissime et du ministre de la guerre destitués — et que le tsar aurait fait arrêter ces actes de démence.

Le « Zemstvo » de Charkow a délibéré le 23 septembre, v. style, sur les mesures à prendre pour les fugitifs, et a décidé d'élever des baraques pour les malades de maladies infectieuses, pour la somme de 400.000 roubles.

Le comte N. Kleinmichel a protesté auprès du gouvernement pour arrêter la dévastation du pays et la déportation des populations, qu'il envisage comme un danger pour la Russie.

Le général Martos a, selon le *Dziennik Kijowski*, arrêté les déportations, à l'exception des hommes valides de 17 à 50 ans, et la dévastation des propriétés. Seules les habitations désignées par l'autorité militaire, seront détruites.

D'après le *Rousskoïe Slovo* du 17 septembre, la quantité d'enfants perdus est énorme. Un comité s'est formé à Moscou pour s'occuper d'eux, et a décidé de s'adresser au comité de la grande-duchesse Tatiana Nikolaïevna pour obtenir des fonds.

Les comités de secours polonais, lettes, lithuaniens et juifs (surtout) travaillent avec le plus grand dévouement à Moscou.

Une épidémie d'évacuation.

Sous ce titre, la *Nowoje Wremia* publie un rapport de son correspondant de Kiev qui nous donne une idée exacte de ce qui se passe dans la ville à l'heure actuelle. Il écrit :

« L'évacuation de Kiev s'avance. Le flot d'évacués s'est un peu ralenti, mais pas encore tout à fait arrêté.

Les rues dans le voisinage de la gare et du débarcadère, sont après comme avant encombrées par des camions chargés.

Les trains et les bateaux ont été jusqu'à présent envahis, pris d'assaut par le public. A la gare, il arrive souvent et même plusieurs fois par jour que, parmi la foule, il y en ait qui aient des attaques de nerfs. La tension nerveuse, la foule, souvent l'impossibilité d'obtenir un billet, ont été la cause non seulement de quantités de crises de nerfs, mais aussi de paralysies du cœur. Ces jours derniers, on a enregistré à la gare plusieurs cas de mort subite par la paralysie du cœur.

Et pourtant Kiev est encore surpeuplé.

ques réunis périodiquement et non-périodiquement. Le titre d'illustrissimus faisait partie intégrante de la dignité d'Hetman. (Durant la période de 1648 à 1649, c'est-à-dire depuis la séparation de l'Ukraine d'avec la Pologne et jusqu'à la conclusion de la Paix de Zborow (entre l'Ukraine et la Pologne) l'Hetman de l'Ukraine portait le titre de Dux (Princede) Dei Gratia.

Le sultan de Turquie nommait l'Hetman Bohdan Chmielnicki « son ami », « le plus grand monarque de la religion de Jésus » ; le Khan de Crimée l'appelait « son frère » ; George Rákóczy « Votre Majesté » ; le Tsar de Moscovie, même après l'union de deux pays, « notre cher ami ».

Les insignes suivants étaient les traits extérieurs de la dignité d'Hetman : la bannière, la bouclava (sceptre), le bountchouk (étendard spécial de forme turque), et le sceau de l'armée.

Le revenu privé des Hetmans atteignait jusqu'à 250.000 francs par an. Le lieu de résidence des Hetmans changea plusieurs fois au cours de l'histoire. Du temps de B. Chmielnicki c'était à Czyhyryn (prov. de Kiev). Là se tenait la cour de l'Hetman. La garde de l'Hetman y stationnait, ainsi que les bureaux gouvernementaux les plus importants de l'Ukraine. Là se réunissait habituellement le Conseil général.

L'Hetman administrait le pays au moyen d'édits nommés *Literae Universales*.

Auprès de l'Hetman se tenait un corps spécial ressemblant à un Conseil des Ministres, les Primaires généraux (Primores Generales). Ce corps était élu, comme l'était du reste l'Hetman lui-même, par le Conseil général.

L'Hetman présidait aux Primaires généraux. Ce groupe était composé des hauts fonctionnaires suivants :

1. Le Vaguemestre général, pour ainsi dire, ministre de l'artillerie nationale. Il était le premier dignitaire militaire du pays, après l'Hetman ;

Il ne peut en être autrement, puisqu'à la place des réfugiés qui s'en vont, il en rentre deux ou trois fois autant chaque jour de l'ouest.

A cause du désordre qui règne pendant l'évacuation, les réfugiés perdent souvent à Kiev tout ce qu'ils avaient pu attacher à l'ennemi.

Les bagages entassés en montagnes sur le quai y séjournent souvent plusieurs jours, et un grand nombre de vols sont commis.

Il y a quelques jours, une perquisition faite dans l'appartement d'un commissionnaire donna des résultats tout à fait inattendus. Cet appartement était rempli de malles, paniers, boîtes, etc., portant encore le bulletin de bagages. Et celui-là n'est pas le seul.

Il n'est donc pas étonnant que les voyageurs, après avoir cherché inutilement leurs bagages pendant des semaines, continuent leur trajet sans eux, et pas étonnant non plus que certains de ces malheureux dédouillés de leur dernier avoir, aient une attaque d'apoplexie.

La seule chose extraordinaire, c'est la tranquillité d'esprit de l'administration des chemins de fer !

(Bureau ukrainien de la Presse.)

L'austrophillisme des Ukrainiens.

Un « Ukrainien d'Autriche » écrit dans la « Neue Zürcher Zeitung » (29 septembre) :

« Il serait inexact de nier les contestations entre les Polonais et les Ukrainiens, la mise à l'écart des derniers par les premiers, et de vouloir passer sous silence les nombreux conflits et controverses entre ces deux nations.

« Nous avons eu maintes querelles avec les Polonais, et ces dissonances étaient dues, en partie aux deux adversaires, et en parties rendues indispensables par la marche des choses ; mais, et il faut bien remarquer ceci, on nous donne à choisir entre un gouvernement russe et un gouvernement austro-polonais ; nous nous rendons compte de quelle façon nous serons traités par chacun de ces deux Etats ; nous voyons le développement et la possibilité de développement en Autriche, l'oppression en Russie. Nous pouvons tout comparer, et de notre point de vue ukrainien, nous choisissons sans hésitation le gouvernement autrichien, non pas comme « l'idéal », mais comme étant de beaucoup supérieur, sous tous les rapports, au gouvernement russe. »

Les droits de la langue ukrainienne dans les territoires autrefois russes de l'Ukraine.

On annonce du quartier de la presse autrichienne (14 septembre 1915) que, de différentes parties du territoire polonais et ukrainien pris aux Russes, un gouvernement a été constitué sous l'administration austro-hongroise, il a son siège provisoire à Kielce.

Les districts de Tomachiw, Hrubecchiw et Cholm qui appartiennent à l'Ukraine ont été réunis à ce gouvernement.

La langue officielle du commandement autrichien — ainsi que des autorités civiles qui lui sont assignées — est la langue obligatoire dans l'armée.

Dans les relations avec les Polonais, la langue polonaise sera employée.

Des proclamations suivent dans les deux langues. Les communes et les tribunaux des communes sont libres de choisir comme langue officielle le polonais ou l'allemand, ainsi que la conférence dans laquelle sera employée l'autre langue.

Les lettres écrites en allemand ou en polonais devront être prises en considération sans distinction.

Ces mêmes faveurs, accordées à la langue polonaise, seront également octroyées à la langue ukrainienne, lors de l'arrangement de l'administration dans les contrées ukrainiennes.

On pourvoira à ce que les relations avec les Ukrainiens soient entretenues dans leur langue et à ce que les habitants des territoires ukrainiens puissent défendre leurs droits devant le commandement et les autorités autrichiennes également en leur langue.

2, 3. Deux juges généraux (Judex Generalis et Notarius Generalis) dont le premier était, après l'Hetman, le principal juge et le second, le ministre de la Justice. Le « Judex Generalis », était après l'Hetman, le premier dignitaire civil ;

4. Le Trésorier général (Thesaurarius Generalis), parmi les Primaires généraux le second dignitaire civil. Il avait, en tant que trésorier d'Etat, tous les impôts et revenus nationaux sous son autorité (Thesaurus publicus) ;

5. Le Secrétaire général de l'armée jouait le rôle qui est attribué maintenant au Chancelier d'Etat dans les puissances modernes ;

6. L'assaoul général de l'armée (Assaoul Generalis) pour ainsi dire ministre de toute l'armée nationale, excepté l'artillerie ;

7. L'enseigne général, quatrième haut dignitaire parmi les Primaires généraux militaires, était le gardien de la bannière nationale (Bannière de l'armée) laquelle, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre se trouvait près de la personne de l'Hetman ;

8. Le général Bountchoujny, le dernier haut dignitaire parmi les Primaires généraux, était le gardien des insignes de l'Hetman.

Tous ces Primaires généraux assistaient à la Chancellerie générale, le bureau d'Etat le plus important de l'Ukraine d'alors, où l'Hetman présidait et où le Secrétaire général était le chef spécial.

La majorité d'entre eux dirigeaient des bureaux spéciaux, chacun d'après sa fonction spéciale. Ainsi le Vaguemestre général présidait à la Chancellerie de l'artillerie générale (pour ainsi dire le Ministère de l'artillerie nationale) où le Secrétaire de l'artillerie générale était le chef spécial, qui recevait et proposait des affaires différentes.

L'enseigne de l'artillerie générale, qui était le gardien de la bannière de l'artil-

De même l'emploi des caractères cyrilliques sera autorisé, ce qui, dans les territoires exclusivement polonais, a été interdit ainsi que la langue russe.

Sous le régime russe, la langue ukrainienne avait été défendue dans la vie publique de l'Ukraine.

La question ukrainienne dans la politique extérieure de l'Autriche-Hongrie.

Le Comité du Conseil ukrainien d'Autriche — MM. Constantin Levicky, N. de Whasilko, M. Hanlewycz et Dr L. Batchinsky — a eu, il y a quelques semaines, une conférence avec le ministre des Affaires étrangères, baron Burian, à propos de la question ukrainienne.

Le président du Conseil, Dr C. Levicky, a remis au ministre un mémoire et lui a exprimé clairement les buts principaux des aspirations ukrainiennes.

Au cours de la discussion sur plusieurs points du mémoire, le baron Burian précisa l'attitude du gouvernement par rapport à ces différents points.

Dans l'ensemble, la ligne de conduite de la politique austro-hongroise est la suivante :

Les opérations de la guerre n'étant pas encore terminées, on ne peut pour l'instant faire des prévisions politiques.

Le principal est de tenir jusqu'au bout et de vaincre l'ennemi. La devise des armées et diplomaties alliées est celle d'une protection scrupuleuse et sans réserve des intérêts vitaux des Etats qu'ils représentent.

On peut espérer avec certitude, qu'après la guerre, les affaires de tous les peuples de l'Autriche, ainsi que du peuple ukrainien, qui, en commun ont versé leur sang pour le bien de la patrie, iront non pas plus mal, mais mieux.

Le pillage du palais du comte Szeptycki.

Ainsi que nous l'apprend l'*Ukrainske Slovo* de Lemberg, la propriété seigneuriale du comte Szeptycki à Prylytych (près de Sudova Vychynia) a été complètement pillée par les Russes.

Le vieux château contenait beaucoup de monuments artistiques et littéraires. A côté des archives de famille, la Galerie de Tableaux occupait une des premières places. Une division dans laquelle avaient été rangés, par les efforts du métropolitain uniéte, le comte André, les anciens monuments littéraires ukrainiens attirait spécialement l'attention. Dans le nombre, se trouvaient beaucoup de spécimens rares, non seulement de la littérature ukrainienne mais surtout de la littérature slave.

Tous ces trésors, provenant d'une suite de générations, sont tombés entre les mains des Moscovites, ou bien ont été détruits.

Seuls, les murs noircis par la fumée subsistent encore.

Le régime de terreur en Volhynie.

Comme l'annonce le *Dziennik Polski* de Varsovie le 20 septembre, les autorités russes ont emporté presque toute la récolte de blé des paysans ukrainiens de Volhynie.

A cause de cela, il y eut des conflits dans plusieurs endroits entre les Cosaques et les paysans qui ne voulaient pas donner volontairement leur récolte récolte aux autorités militaires.

A Ozeriani, quinze paysans ont été fusillés pour leur résistance envers les cosaques.

Seules les grandes villes du pays sont restées à peu près intactes. Les petites villes ont été pour la plupart brûlées et pillées, toute l'industrie est paralysée. Toutes les plantations de houblon, les raffineries de sucre, etc., sont détruites. Après la perte de Luck les Russes, dans le voisinage de Dubno, ont brûlé un grand grenier à blé avec tout son contenu.

En Sibérie se trouvent actuellement plusieurs milliers de nos intellectuels de l'Ukraine russe ; chaque professeur ou fonctionnaire, à qui on supposait des opinions nationalistes, a été démis de ses fonctions et

lerie, assistait à cette réunion et avec l'Assaoul avait la surveillance de toutes les artilleries des régiments et des villes. Il était subordonné au Vaguemestre général.

L'ataman de l'artillerie générale était un fonctionnaire spécial, pour des affaires différentes.

Le Juge général (Judex Generalis) était président du Tribunal général (Judicium Generale) Cour suprême de justice en Ukraine. L'autre juge (Notarius Generalis), qui assistait au Tribunal comme membre, était le chef de la Chancellerie judiciaire quasi le ministre de la Justice, où le Secrétaire judiciaire était le chef spécial.

Le Trésorier général (Thesaurarius Generalis) était le président de la Chancellerie générale de la Trésorerie et le chef suprême de la Cour des comptes.

Le Dragoman de la Chancellerie générale était un fonctionnaire s'occupant spécialement des affaires étrangères. Les fils de la noblesse et des hauts dignitaires d'Etat, après avoir fini leurs études, allaient à la Chancellerie générale de l'armée et en devenaient les Chanceliers. Comme tels, ils se préparaient à la connaissance de toutes les affaires publiques de la Patrie, chose indispensable avant d'occuper différents postes dans le gouvernement. Le nombre des Chanceliers de l'armée différait. Quelquefois il atteignait plus d'une centaine. Beaucoup de membres de familles importantes et nobles, servaient en cette qualité sans aucune rémunération, « honoris causa », parce que ces postes étaient en grand respect dans tout le pays.

Les Chanceliers profitaient de cette réputation et de ce titre, non seulement à la Chancellerie générale et au Tribunal général, mais aussi dans les « povites » (arrondissements). Dans les régiments (v. infra) ils étaient subordonnés au Chancelier en chef ; à la Chancellerie générale de l'artil-

interné en Sibérie. Dans le gouvernement de Viatchka se trouvent 2000 intellectuels ukrainiens, provenant du gouvernement de Czernihov seul.

Ceux des paysans qui s'intéressaient à la cause nationale, ont été également entraînés à l'intérieur du pays par les troupes russes.

(B. Ukr. de la Presse.)

Les opinions des étrangers.

Voici ce qu'Yves Guyot écrivait en 1905 : « Je crois que dans des pays comme la France, l'unité de langue est indispensable. Quant à la Belgique, je suis



Jenne fille du district des Carpathes (d'après le dessin de I. Sweryn).

contre l'emploi du flamand comme langue officielle. Seul le parti catholique demande une telle position pour cette langue, afin de mettre les catholiques flamands en garde contre les influences françaises.

En ce qui concerne les Ukrainiens, la question prend une tout autre forme. Tout d'abord, il faut bien faire ressortir ceci, qu'il est clair que la civilisation était plus avancée chez les Ukrainiens que chez les Moscovites. Ces derniers ne se sont pas du tout inquiétés des progrès de la civilisation ukrainienne. Ils ont plutôt retardé son développement. Et leur œuvre se perpétue. Le pouvoir de Moscou ne renferme aucun élément civilisateur. Il oppresse et absorbe les peuples : les Ukrainiens, depuis déjà longtemps, et récemment aussi les Finlandais.

L'Autriche ne put se fortifier que par le compromis de l'année 1867. Le gouvernement russe devrait bien suivre cet exemple.

(Enquête de l'« Ukrainische Rundschau ».)

L'UKRAINE

23, Avenue de la Gare, Lausanne (Suisse)

Prix d'abonnement :

Un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr.; 3 mois, 2.50

Prix du numéro : 20 centimes.

mée au Secrétaire général, et au Tribunal général au Secrétaire judiciaire.

Le Secrétaire en chef de la Chancellerie générale portait le titre de « Chancelier en chef de la Chancellerie générale de l'armée », ou celui de Régent. Il y avait simultanément deux de ces fonctionnaires.

La personne de l'Hetman, surtout au temps de Mazeppa, était entourée des Camarades de Bountchouk.

Cette dignité fut instituée afin de donner plus de splendeur et de sécurité à la bannière de l'Hetman et aux Bountchouks.

Les Camarades de Bountchouk étaient recrutés parmi les fils des Primaires généraux, des Colonels (v. inf.), et de la plus haute noblesse ; ils devaient pendant les campagnes se tenir invariablement à côté de l'Hetman, auprès de sa bannière et de ses bountchouks, sous le commandement du Général Bountchoujny.

En temps de paix ils restaient chez eux, ou dans la résidence de l'Hetman, et exécutaient ses ordres. Ils n'avaient aucun devoir public défini ; mais quand c'était nécessaire, on les employait pour les affaires militaires et civiles. En l'absence du Colonel, ils commandaient et administraient les régiments, présidaient dans les Chancelleries régimentales aux affaires civiles, assistaient aux assemblées du Tribunal général et aux Commissions spéciales.

Ils étaient promus à ces postes par l'Hetman, dont ils dépendaient exclusivement.

C'est ainsi que se présentait dans ses grandes lignes l'organisation du gouvernement central de l'Ukraine cosaque.

S. PADOLIN.

Editeur : W. Stepankowski.
IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

L'UKRAINE

Edition non-périodique, publiée par W. Stepankowski

Adresse de la Rédaction de « L'Ukraine » : Imprimeries Réunies, S. A., Avenue de la Gare, 23.

N° 7

Lausanne, 10 décembre 1915.

N° 7

Une protestation.

Une propagande active, au préjudice de l'Ukraine et de la Lithuanie, se fait en ce moment dans toute l'Europe et aussi en Suisse, pour préparer l'opinion à l'annexion éventuelle de l'Ukraine et de la Lithuanie à une Pologne future, s'étendant de la mer Baltique à la mer Noire.

Tout en faisant des vœux sincères pour l'indépendance de la Pologne et son rétablissement dans ses frontières nationales et ethnographiques, nous protestons avec la plus grande énergie contre toute tentative de ce genre.

Emus au plus haut point par ces projets qui portent atteinte à nos droits les plus sacrés, nous sommes forcés de répéter, pour ceux qui l'ignorent ou qui feignent de l'ignorer, que ni les Ukrainiens, ni les Lithuaniens ne sont des Polonais, pas plus que des Russes. Ils ne le sont pas plus que les Belges ou les Suisses ne sont Français ou Allemands, que les Roumains ne sont des Grecs ou des Turcs, les Danois des Suédois, les Finlandais des Russes, les Tchèques et les Hongrois des Allemands, les Polonais enfin des Russes ou des Allemands.

Les droits soi-disant « historiques », selon lesquels Naples et les Pays-Bas seraient espagnols, la Lombardie et la Vénétie autrichiennes, le canton de Vaud italien, etc., n'ont aucune valeur pour nous en face des droits de chaque nationalité à son indépendance, à son existence. Soumettre les Ukrainiens et les Lithuaniens à la domination polonaise serait aussi injuste que de rendre les Etats balkaniques à la Turquie. Pour rendre cette conception acceptable, on tente de nous faire passer pour des peuples sans histoire, ni culture, sans droits, nomades peut-être sur « le sol polonais ». On oublie que la Lithuanie, jusqu'au XVI^e siècle a été un Etat puissant et a régné, elle aussi, sur des territoires trois fois plus vastes que la Pologne. Pour ce faire, il fallait que les Lithuaniens aient assez de discipline, d'intelligence, et de culture générale. A l'heure actuelle, le niveau intellectuel du peuple lithuanien est supérieur à celui du peuple polonais, le nombre de lettrés lithuaniens est de 52,01 %, tandis que celui des Polonais est de 34,78 % (statistique de 1897, la plus récente). La plupart des paysans et des ouvriers lithuaniens lisent les journaux, tandis qu'en Pologne ce luxe est accessible plutôt aux intellectuels et aux bourgeois. De nombreuses sociétés intellectuelles, scientifiques, artistiques, économiques, d'œuvres sociales, furent créées par les propres ressources du peuple lithuanien. La littérature lithuanienne, qui date du XVI^e siècle et qui a produit des chefs-d'œuvre (une épopée nationale) déjà à la fin du XVIII^e siècle, est actuellement en plein développement.

L'Ukraine, la patrie des Vladimir, des Chmielnicki, des Mazeppa, dont l'histoire est une lutte glorieuse et séculaire pour la liberté, possède une littérature plus riche que toutes les autres littératures slaves, après celle des Russes et des Polonais, il est vrai, mais au-dessus de celle des Tchèques, des Serbes, des Bulgares, etc. Malgré tous les obstacles

qui lui sont faits, elle possède, plus encore que les Lithuaniens, des institutions scientifiques, économiques, intellectuelles et artistiques, une presse nombreuse, de riches musées nationaux, etc.

Ce sont ces peuples que les Polonais aiment à présenter à l'Europe comme des peuples barbares dont la civilisation, d'après eux, est la tâche historique de la Pologne. Ne vaudrait-il pas mieux, au lieu de prétendre civiliser les Lithuaniens et les Ukrainiens, que les Polonais commencent par la civilisation de leur propre peuple, plus arriéré que les Lithuaniens et les Ukrainiens.

Nous devons aussi mettre en garde l'opinion des étrangers contre les allégations des Polono-Lithuaniens ou Polono-Ukrainiens (?), que nous voyons apparaître et qui ne sont que des Polonais établis en Lithuanie et en Ukraine, ou bien des Ukrainiens et des Lithuaniens polonisés, et qui nous rappellent les Franco-Suisses ou Germano-Suisses que l'opinion suisse a immédiatement su reconnaître pour ce qu'ils étaient. Aussi, quand ils nous disent qu'ils désirent l'union avec la Pologne, cela ne nous étonne pas, mais il est de notre devoir de leur rappeler qu'ils représentent l'infime minorité polonaise disséminée en Ukraine et en Lithuanie, et n'ont pas le droit de parler au nom des Ukrainiens et des Lithuaniens. Ce n'est qu'un ingénieux stratagème de la part de Polonais.

Nos sentiments envers les Polonais ne sont pas ceux d'une haine inconsciente, mais au contraire d'une inquiétude raisonnée. Il ne s'agit pas pour nous d'imposer aux Polonais notre suprématie ou d'aller les attaquer sur leur sol, mais de nous défendre sur le nôtre. Nous le répétons : nous leur souhaitons le plus de succès possible pour le rétablissement de leur indépendance. Qu'ils soient libres et heureux, maîtres de leurs destinées et maîtres chez eux, comme nous entendons l'être chez nous.

L'Ukraine et l'orthodoxie,

L'article ci-dessous nous vient d'un de nos correspondants. Bien que nous ne soyons pas complètement d'accord avec les vues exprimées par l'auteur dans son article, nous le reproduisons cependant volontiers, parce qu'il touche à la question de la religion la plus répandue en Ukraine, dont nous aurions déjà voulu parler, mais l'occasion nous ayant manqué jusqu'ici, nous y reviendrons plus tard.

L'orthodoxie grecque, appelée par les catholiques schisme, est depuis les temps les plus anciens liée à la tradition nationale de l'Ukraine. Au moment où les évêques et archimandrites préparaient l'Union avec Rome, l'orthodoxie restait la religion du peuple, qui pour sa défense s'organisait en confréries. Celle de Lemberg était la plus célèbre (la Stauropygie) puis venait une quantité de ces organisations de moindre importance : celles de Kiev, de Loutsk, et les confréries blanch-russes, de Wilna, etc. C'était le moment où le plus grand seigneur de l'Ukraine, le duc Constantin d'Ostrog qui recevait les hommages de plus de mille popes dans ses immenses domaines, se plaçait à la tête du mouvement anti-unionniste, fondait une académie et une typographie, s'entourait de savants orthodoxes. Une lutte intellectuelle intense commença, une quantité innombrable d'ouvrages théologiques et de brochures pour ou contre l'Union parut et l'orthodoxie faiblissante trouva, au moment où déjà on prévoyait sa fin, un puissant protecteur dans les Cosaques.

Ce sont eux qui mènent la lutte ardente pour leur religion, qui fondent la Confrérie de la Lavra Petcherska de Kiev en 1615, où s'inscrivent l'Hetman avec toute l'armée zaporogue et où se fonde une école. C'est sous la protection des Cosaques que la hiérarchie orthodoxe se renouvelle en 1620 et le grand métropolite Petro Mohyla, fils d'un prince moldave, fonde l'académie orthodoxe de Kiev, avec la permission du roi de Pologne, mais



Mgr Parthène, ex-évêque de Podolie.

sous les auspices et l'égide de l'hetman Konaszewicz.

A chaque moment de son histoire, pas à pas, l'Ukraine défend le clergé orthodoxe, qui devait avec le temps devenir, il est vrai, un puissant agent de sa dénationalisation, mais qui, jusqu'à la soumission sous Gédéon Czetwertynski au patriarcat de Moscou, a su aussi tenir haut l'étendard de l'indépendance nationale. Le métropolite de Kiev ne voulut pas signer le traité de 1654 entre l'Ukraine et la Russie, qui instituait le protectorat de cette dernière. Le clergé ukrainien traitait d'assez haut les représentants peu cultivés de l'Eglise de Moscou. Flattés par les tsars, surtout par Pierre I^{er}, les évêques et professeurs ruthènes allaient enseigner à Moscou, puis à Pétersbourg. Ils y jouaient un grand rôle, comme F. Lopatinsky, Javorsky, etc. et finissaient par s'y russifier. D'ailleurs la crainte du catholicisme polonisateur les jetait avec toute leur nation dans les bras de l'orthodoxie, de plus en plus officielle, russifiante et finalement antinationale. Aujourd'hui la question de l'orthodoxie et de l'Union se présente aux yeux des intellectuels ukrainiens d'une manière toute différente qu'elle ne se présentait dans le passé. L'orthodoxie officielle est certainement détestée. Nous avons vu des intellectuels, comme M. Lozinsky, ou des chefs du parti ukrainien, passer au protestantisme. Dans le peuple même, des millions de paysans sont devenus baptistes (stundistes). L'Eglise orthodoxe russe et russifiante traverse certainement une crise en ce moment.

Mais est-ce vers l'Union avec Rome que doit tendre l'Ukraine pour la résoudre et se libérer ? — Nous ne voyons pas du côté de Rome, depuis la mort de Léon XIII, ni l'attention nécessaire ni les sympathies qu'une idée pareille devrait faire naître. Les Ukrainiens qui tendent vers l'Union devraient s'apercevoir de l'indifférence de Rome pour leur cause.

Voilà plus d'un an que les Ruthènes de Galicie sont persécutés, déportés en Sibérie... tout le monde s'en émeut excepté Rome. Depuis un an, le métropolite uniéte est en prison, avons-nous entendu un mot en sa faveur ? Toutes les plaintes du pape vont pour les Polonais. Et cependant ce ne sont pas les évêques polonais que les Bobrinsky faisaient arrêter, ce ne sont pas les enfants polonais qu'Euloge faisait enlever par milliers, ce ne sont pas les prêtres polonais qu'on menait à pied en Sibérie. Mais pour eux, pas un mot de compassion... ou bien leur faisait-on la dernière injure d'ignorer leur nationalité, de les faire passer pour des Polonais ? Nous avons vu de tout temps les influen-

ces nationalistes polonaises envahir l'Eglise romaine.

Nous avons eu cependant des prêtres russes orthodoxes assez justes et courageux pour oser élever la voix en faveur des malheureux ruthènes persécutés, tels le député à la Douma Aguiel, l'archevêque Nikone. Nous avons un bel exemple aussi dans notre propre compatriote Mgr Parthène.

L'orthodoxie peut ne pas être moscovite. Pour se séparer de l'orthodoxie officielle, les Ukrainiens n'ont pas besoin d'aller à Rome. Ils n'ont qu'à rentrer dans leur propre tradition et revenir à Constantinople, ou se tourner vers l'Eglise orthodoxe roumaine, ou une autre. Ils pourraient d'ailleurs se constituer en Eglise autocéphale, tout en laissant les autres confessions jouir de la plus grande tolérance.

Un orthodoxe.

Les précurseurs d'Euloge.

Le gouvernement de Cholm forme la frontière de l'Ukraine occidentale dont la population appartient à la religion grecque uniéte jusqu'à ce qu'elle fut forcée, sous la domination russe, de devenir orthodoxe. Dans l'autre partie occidentale de l'Ukraine, l'Union avec Rome fut déjà abolie sous le règne de Catherine II et indéfiniment sous celui de Nicolas I^{er}. Par contre, la foi catholique subsista à Cholm jusque vers la 70^e année du siècle dernier. A ce moment, fut supprimé le dernier diocèse grec-uniéte en Russie.

Dans le traité de Grodno qui suivit le deuxième partage de la Pologne, la tsarine Catherine II promit aux Uniates en son nom et en celui de ses descendants et successeurs, le libre exercice de leur culte dans les provinces ukrainiennes prises aux Polonais ; mais deux ans plus tard, après le troisième partage de la Pologne, commença l'œuvre de conversion de la population grecque-uniéte à la religion orthodoxe. Jusqu'en 1795, date de la mort de Catherine, 8 millions d'Uniates et 145 couvents furent également convertis de force à l'orthodoxie. Après l'avènement de Nicolas I^{er}, les persécutions contre les Uniates ne firent que croître. De 1826 à 1839, il fut défendu, dans une série de décrets, de vendre des livres de prières et d'édification ukrainiens ; de plus, les quatre diocèses existants furent réduits à deux ; les 47 monastères de l'Ordre de Saint-Basile furent supprimés et leurs biens réunis à ceux de l'Eglise orthodoxe ; toutes les écoles de théologie uniétes furent fermées ; les affaires ecclésiastiques uniétes confiées à un collège faisant partie du saint Synode. On nomma des évêques orthodoxes en remplacement de ceux uniétes. Malgré tout, le peuple resta fidèle à sa foi, et ce n'est qu'à coups de fouet qu'on parvenait à les faire aller au service orthodoxe.

Les persécutions contre l'Union prirent fin par l'acte de Conciliation de 1839, qu'un certain nombre d'uniétes et même de prêtres appartenant au rite latin furent forcés de signer. Mais plus de mille prêtres refusèrent de signer l'acte d'adhésion à l'orthodoxie.

Le diocèse de Cholm, échappa à cette œuvre de destruction religieuse, car après le troisième partage de la Pologne, la plus grande partie de ce diocèse échut non pas à la Russie, mais à l'Autriche, et les évêques devinrent ainsi sujets autrichiens. Lorsqu'en 1809, une partie de l'ouest de la Galicie, ainsi que le district de Zamosc furent réunis au duché de Varsovie, le diocèse de Cholm fut aussi séparé de l'Autriche et asservi au nouveau duché. Mais, en 1815, il retomba sous la domination russe, en tant que partie du « Royaume de Pologne » créé par le Congrès de Vienne.

Jusqu'en 1830, le diocèse de Cholm et l'archevêché de Lemberg-Halitsch eurent les mêmes droits de juridiction. Tout cela fit que l'année 1839 qui marque la fin des persécutions contre l'Union dans les autres provinces, en amena le commencement dans celle-ci. Cette année-là, le gouvernement exigea de l'évêque de Cholm (qu'il avait fait venir à Péters-

bourg) que les jeunes séminaristes uniates fussent instruits dans un séminaire schismatique.

Après la mort de l'évêque, le gouvernement fit arrêter le vicaire du Chapitre pour lui substituer un de ses instruments.

Comme les prêtres du diocèse refusaient d'obéir aux autorités ecclésiastiques non nommées par le pape, quatorze d'entre eux furent mis en prison. Un peu plus tard, le Saint-Siège réussit à donner un évêque au diocèse dans la personne du Dr Kuzernskyj, mais celui-ci fut bientôt forcé de retourner en Galicie. Alors le vicaire Popiel, nommé par le gouvernement, se chargea de l'administration du diocèse; il entreprit de forcer les habitants de Cholm à embrasser la religion orthodoxe. Les prêtres qui s'opposaient à ses projets, étaient arrêtés ou envoyés en exil. Jusqu'en 1874, plus de 43 prêtres furent ainsi emprisonnés.

Pourtant le peuple prit une attitude menaçante devant les nouvelles mesures. On essaya de le forcer à assister au service schismatique en mettant des soldats en logement, en levant des contributions, puis lorsque la résistance augmentait, au moyen de coups de fouet, de coups de fusil, ou de l'emprisonnement.

Le Dr J. Pelesz écrit dans son « Histoire de l'union de l'Eglise ruthène avec Rome » que les Ukrainiens doivent être reconnus au consul d'Angleterre d'avoir réuni tous ces faits avec leurs dates officielles, comme preuves éternelles de la constance des Uniates et de la tyrannie russe.

A Dokudov, sur le refus de donner les clefs de l'église, toutes les femmes arrêtées reçurent quatre-vingts coups de fouet. A Kodon, lors de l'introduction de l'orthodoxie, on en vint à des luttes entre la soldatesque et le peuple, beaucoup furent blessés et plusieurs tués. Dans le village de Szpikolos cent Cosaques et gendarmes durèrent, après avoir ouvert de vive force les portes de l'église, pousser la population à coups de fouet à l'intérieur. Mais le peuple ayant fermé à nouveau l'entrée de l'église, les paysans les plus en vue du village, furent emmenés enchaînés en exil.

Le gouverneur de Pratuln fit tirer sur la population désarmée qui refusait d'entrer dans l'église, quinze morts et de nombreux blessés restèrent sur le terrain. Pour la même raison, neuf personnes furent tuées à Drolow, beaucoup horriblement maltraitées et emmenées chargées de chaînes. Et ce ne sont que quelques exemples.

Le gouverneur général de Varsovie, Kotzebue, chercha à achever par la ruse ce qui avait été commencé par la force.

Il ne put cependant empêcher les Uniates d'envoyer une adresse couverte de signatures à l'empereur Alexandre II, à l'occasion de sa visite : « Nous les Uniates du diocèse de Cholm, qui appartenons à la religion catholique-romaine et ne différons d'elle que par le rite, avons toujours eu des évêques confirmés par Rome. En ce moment, le diocèse est orphelin, l'administrateur actuel a émis des décrets contraires à notre rite, ce qui a causé l'effusion du sang dans plusieurs endroits. Nous supplions Sa Majesté de permettre que notre diocèse soit pourvu d'un évêque reconnu par le Siège apostolique, et que personne ne porte atteinte à notre rite. »

Mais les persécutions ne cessèrent pas pour cela. Même ces derniers temps, le gouvernement agit par la force contre les révoltés.

L'ukase de tolérance du tsar n'apporta pas aux habitants de Cholm le libre exercice de leur culte.

Vladimir Kuschnir.

(Reichspost.)

Le Saint-Siège et les pays dévastés.

L'« Osservatore Romano » du 27 octobre a imprimé l'appel des évêques polonais à tous les évêques du monde catholique, en faveur des victimes de la guerre en Pologne, ainsi qu'une lettre du cardinal secrétaire d'Etat P. Gaspari, à l'évêque de Cracovie Mgr Sapieha, l'assurant des sentiments de sympathie spéciale et de compassion paternelle du Saint Père, qui a déjà plusieurs fois fait expédier à Mgr Sapieha des sommes importantes pour les Polonais et a fait joindre à cette lettre la somme de 25 000 francs.

Il est certain que la quête pour les Polonais qui a eu lieu le même jour dans toutes les églises catholiques du monde, en novembre, rapportera une somme colossale. Nous en sommes heureux pour les malheureux Polonais que nous plaignons sincèrement et pour lesquels les plus pauvres de nos paysans ukrainiens, — aujourd'hui chassés de leurs villages et plus malheureux encore, envoyaient, il n'y a pas longtemps leurs derniers gros sous et qu'étaient dans leurs églises.

Nous ne pouvons cependant que regretter que les évêques catholiques de la Lithuanie et de l'Ukraine russe et autrichienne, n'aient pas fait paraître un pareil appel en faveur des malheureux Lithua-

niens, Lettons et Ruthènes, que la guerre a atteint plus encore que les Polonais.

En effet, ce furent les pays qui souffrirent de la dévastation systématique et de l'évacuation forcée qui sont le plus à plaindre, et parmi les gouvernements dévastés, deux à peine, celui de Lublin et de Lomza et une partie de celui de Sedletz sont polonais, — les autres, celui de Suwalki, de Kovno, de Vilna, de Courlande, de Grodno, de Minsk, de Cholm, de Volhynie, de Podolie, et la Galicie orientale, ne le sont pas et sont Lithuaniens, Lettes, Blancs-Ruthènes ou Ukrainiens.

Il est vrai que les évêques catholiques de ces provinces sont dispersés, le métropolitain uniate de Lemberg, Mgr Szeplicki en exil, l'évêque uniate de Przemyśl, Mgr Tchekovitch ne vit plus, ainsi que l'évêque latin de Lutsk-Zytomir.

La misère atroce de nos malheureuses populations atteindra certainement aussi le cœur du chef de l'Eglise catholique, malgré que, parmi elles, la moitié n'appartienne pas à l'Eglise romaine, mais a été uniate dans le passé et a souffert même, pour cette union. Nous sommes certains que le Saint Père ordonnera dans toutes les Eglises catholiques une mesure analogue en leur faveur, qui sera une preuve de son amour et de sa charité pour tous les malheureux et qui sera accueillie par tous les cœurs charitables de toutes les confessions et nationalités avec la plus grande sympathie.

Le résultat de cette collecte pourrait être versé entre les mains de l'évêque de Kovnal, Karevitch qui comme de raison n'étant pas Polonais, n'a pas signé l'appel de l'épiscopat polonais, soit directement aux comités de secours lithuaniens, lettons et ukrainiens qui fonctionnent à Moscou et à Kiev.

L'Autriche-Hongrie en Ukraine russe.

Le 17 octobre 1915 a été publiée une ordonnance du commandant en chef de l'armée austro-hongroise, l'archiduc Frédéric concernant l'instruction publique ukrainienne dans les territoires occupés par les troupes austro-hongroises. Cette ordonnance vient compléter celle du 7 mars dernier. Entre autres choses, l'emploi de la langue ukrainienne dans les écoles a été réglé ainsi qu'il suit :

« Dans les régions du gouvernement militaire à l'est des frontières orientales des districts de Lubartiv, Lublin et Janiv, sur l'ordre du général gouverneur, la langue ukrainienne sera employée comme langue d'enseignement dans les écoles publiques où la majorité des enfants qui visitent l'école emploient la langue ukrainienne comme langue de conversation. Les dialectes russes ne seront pas reconnus comme langue ukrainienne d'après le sens du paragraphe ci-dessus. »

D'autres articles de l'ordonnance protègent les droits des minorités ukrainiennes; partout où il se trouve quarante enfants ukrainiens dans une école de langue étrangère, ils doivent réclamer l'enseignement dans leur langue maternelle. Les mêmes droits sont reconnus aussi aux minorités allemandes et polonaises.

« La Croix », de Paris, commentant cette ordonnance du commandant en chef de l'armée austro-hongroise, écrit :

« La langue ukrainienne, on le sait, est parlée dans la Petite-Russie, à Poltava, à Kiev, dans les trois quarts de la Galicie autrichienne, dans la partie nord de la Bukovine, dans cette petite région de la Hongrie qu'on appelle la Russie hongroise. En somme, une vingtaine de millions de personnes, dont 17 millions d'orthodoxes et 3 millions d'uniates, parlent l'ukrainien. »

« Vers 1860, il y a eu en Ukraine un mouvement littéraire intéressant d'où a surgi une sorte de renaissance de la langue, mais le gouvernement russe a cru devoir, à cette époque, pour raisons politiques, interdire l'enseignement de l'ukrainien. Cette langue est demeurée, en Russie, langue de paysans, mais elle s'est librement développée en Autriche. »

Nous croyons utile de rectifier quelque peu les données de ce journal.

D'après la statistique russe la langue ukrainienne est parlée, non par une vingtaine de millions de personnes, mais bien par 30 millions.

En outre, le mouvement littéraire dont parle « la Croix » commença vers la fin du XVIII^e siècle, tandis qu'en 1860 il était déjà à son apogée. De ce mouvement surgit une littérature très riche, considérée comme la troisième parmi les littératures slaves (après celle de la Russie et de la Pologne, mais avant celle des Tchèques, Bulgares, Serbes, etc.).

Elle prit naissance en Russie qui fut pendant longtemps son centre, mais ces derniers temps, depuis les persécutions russes, elle s'est réfugiée dans l'empire austro-hongrois.

Nous apprenons à l'instant qu'un Ukrainien, le professeur Martynetz, vient d'être nommé maire de Vladimir Volhynski, en

Volhynie, par les autorités austro-hongroises.

Cette ville fut fondée vers la fin du IX^e siècle par Vladimir-le-Grand, grand-duc de Kiev, et au XIII^e siècle, elle devint la capitale du royaume ukrainien, auquel elle donna son nom : Galicie-Vladimirie (Lodomérie).

D'après les bruits qui courent, il y aurait en ce moment des pourparlers très sérieux entre les gouvernements d'Autriche et de Hongrie, au sujet de la cession possible de l'Ukraine autrichienne (Galicie et Bukovine) à la Hongrie, comme compensation pour les acquisitions autrichiennes en Pologne russe.

Comme on le sait, les possessions autrichiennes en Ukraine sont basées sur les droits historiques de la couronne hongroise. Au XIII^e siècle, plusieurs rois de Hongrie portèrent le titre de « Reges Ruthenorum » et régnèrent sur le trône de Lemberg.

Parmi les Ukrainiens de Galicie il existe depuis quelque temps un groupe qui favorise l'idée d'une Union plus étroite avec la Hongrie qui, dans leur opinion, peut contribuer à la solution de la question polonaise en Galicie.

Les territoires ukrainiens occupés par l'Autriche et l'Allemagne.

Les armées austro-allemandes ont déjà en leur possession une partie considérable des territoires de l'Ukraine russe. Jusqu'à ce jour, trois des provinces habitées par les Ukrainiens sont déjà occupées : Cholm, Grodno et en partie la Volhynie. Les parties habitées par les Ukrainiens dans ces provinces représentent (en kil. carrés) :

Dans la province de Cholm . . .	10 000
» » Grodno . . .	14 000
» » Volhynie (1/3) . . .	24 000
Ensemble	48 000

Le territoire ukrainien occupé est aussi grand que les trois quarts de la Galicie.

La population ukrainienne de ces territoires atteignait avant la guerre :

Dans la province de Cholm . . .	460 000
» » Grodno . . .	440 000
» » Volhynie (1/3) . . .	900 000
Ensemble	1 800 000

Si ces territoires étaient réunis aux pays ukrainiens d'Autriche, ils auraient une population de 6 000 000 d'âmes pour une surface de 123 000 kilomètres carrés; ce qui représenterait une province de l'importance de la Grèce ou de la Bulgarie.

Les points de vue russes sur le but de la guerre.

Les buts que poursuivent les Russes dans la présente guerre sont exposés sous le titre : « Problèmes de la guerre mondiale », dans un recueil récemment publié. Cet ouvrage, rédigé par le professeur Tuhan-Baranovsky, contient les noms des leaders les plus connus du parti cadet, comme P. Milukof, W. Hesen, prof. N. Karejef, prof. M. Kovalevsky, prof. A. Tchuprof, B. Nolde, et bien d'autres encore.

En premier lieu, le prof. M. Kovalevsky examine les causes de la guerre, telles que les Russes les entendent. Ces causes résideraient dans l'impérialisme allemand. Le prof. Kovalevsky condamne l'idée que la Russie soit, comme le prétendent ses ennemis, un conglomérat d'Etats et de peuples opprimés par le gouvernement russe, et tout un monde dans lequel le futur vainqueur soit appelé à tailler, façonner de nouveaux corps politiques. Puis viennent les assurances que « l'idée de l'autonomie des peuples et son triomphe est intimement liée à la victoire de l'Etat russe et de ses alliés. De l'application de ce principe découle forcément l'autonomie pour les peuples allogènes de la Russie. La Douma s'est aussi déclarée favorable à cette autonomie, et celle-ci demeure une partie intégrante du programme politique des partis progressistes russes. »

Cette affirmation du professeur Kovalevsky renferme aussi toute la vérité si l'on entend sous le nom de « partis progressistes » — comme c'est en réalité le cas — une minorité de politiciens sans influence. Du reste, cette minorité, si tant est qu'elle s'en prononce, l'a fait uniquement en ce qui concerne l'autonomie déjà existante de la Finlande et celle de la Pologne. L'autonomie de la Lithuanie, du Caucase et de l'Ukraine n'a jamais été inscrite sur son drapeau. Au contraire, le prof. P. Milukof lui-même, dans son important discours à la Douma de février 1914, repoussa expressément la demande d'autonomie pour l'Ukraine en déclarant que le jour où il s'en agirait, il ferait cause commune avec les nationalistes.

Les véritables buts que poursuit la Russie dans cette guerre sont exposés dans un autre article de l'ouvrage du prof. Jastrebof. Les voici : Constantinople, une grande Serbie et la Galicie. « La grande Russie doit s'agrandir après la guerre aux frais de l'Autriche, elle doit accomplir l'œuvre de libération et d'unification du peuple russe, c'est-à-dire qu'elle doit délivrer ce peuple du joug germano-magyar et réunir au reste des 115 millions de Russes, la Russie (?) galicienne, bukovinienne et hongroise. »

Pour rendre plus captivante aux yeux des frères slaves la mission libératrice de la Russie, le prof. Jastrebof décrit ainsi qu'il suit le sort de la future Grande-Serbie. La culture yugo-slave et principalement la culture et la langue serbo-croate se développeront librement et avec succès dans les frontières de la Grande-Serbie. Cependant la culture de la Grande-Serbie — ainsi que les huit autres cultures slaves — se verrait forcée d'entrer dans une fédération de toutes les langues et civilisations slaves avec la culture et la langue russe en tête. Sans l'unité spirituelle par la culture et la langue russe, le développement des influences culturelles de l'Europe occidentale est impossible, et la fédération politique de tous les Slaves ne pourra s'accomplir.

De tous les exposés des buts de la guerre, il semble ressortir que la Galicie soit le plus important pour la Russie. Tout récemment, le colonel Schumskij, dans l'*Invalide russe*, a renoncé à Constantinople et non à la Galicie. Il y a quelques semaines, les

partis russes de la droite ont accepté aussi une résolution dans laquelle est exprimée leur satisfaction de la perte de la gênante Pologne, en même temps qu'ils exigent la conquête de la Galicie.

En Galicie

Ainsi que le rapportent les journaux ukrainiens de Lemberg, le district de Beregany se souviendra longtemps de l'invasion russe. Comme la population ukrainienne du district ne témoignait aucune sympathie aux envahisseurs, les Russes, en se retirant, pendant les mois de juillet et août, ont mis le feu à presque tous les villages, de sorte que ce district appartient aujourd'hui à la catégorie de ceux qui ont le plus souffert en Galicie. Dans 25 communes — au sujet desquelles on possède des renseignements exacts — les Russes ont brûlé 1888 fermes paysannes sur 4095, soit près de la moitié. Les grandes bourgades ukrainiennes comme Lupchyn, Sarantchuck, Sloboda, Solota, Potutory et d'autres sont presque disparues de la surface de la terre. D'une manière générale les Russes ont détruit les villages ukrainiens où le caractère national s'affirmait le plus en ajoutant que « l'Ukraine devait être rasée ». Malgré la destruction de leurs demeures, les paysans du district sont presque tous demeurés sur les lieux incendiés. Durant leur séjour en Galicie, les Russes ont fermé presque toutes les institutions culturelles et politiques et emprisonné beaucoup d'Ukrainiens, — entre autres le député T. Staruch. Ce dernier se trouve actuellement avec son fils, — auditeur du tribunal, — à Tachkent, dans le Turkestan.

(Bureau de la Presse ukrainienne.)

Parmi les exilés

Le député à la Douma, M. Skobelef, a reçu du prêtre catholique ruthène Emilian Dolhicky, à Irgis, gouverneur de Turgaisk, en Sibérie, la lettre suivante, dans laquelle il le prie d'appuyer sa requête pour le libérer de l'exil. La requête au ministre de l'Intérieur, qui est jointe à la lettre, contient ce qui suit :

« Sans aucun motif, on m'a, moi, prêtre catholique grec de Bavoriv, dans le district de Tarnopol, en Galicie, déporté à Irgis, où je poursuis une existence sans moyens, à l'âge de 64 ans, souffrant d'une maladie de cœur. Je n'ai pas voulu passer à l'orthodoxie, bien qu'on voulait m'y contraindre par la force. C'est pourquoi je me trouve éloigné de ma famille, qui reste elle-même sans moyens. Je m'adresse à Votre Excellence, en la priant de me libérer pour l'amour de Dieu. Je n'ai plus beaucoup d'années à vivre. Accordez-moi de vivre parmi ma famille et de mourir dans ma patrie. Je suis âgé, impropre au service militaire, et la vie que je mène ici est insupportable. Permettez-moi de retourner dans mon pays par la Suède ou la Roumanie. Je vous prie respectueusement de bien vouloir donner suite à ma demande. »

(Riech).

Nous nous permettons de rappeler à l'attention de nos lecteurs que la rédaction de la Gazette de Lausanne, 3, rue Pépinet, a bien voulu ouvrir une souscription, séparément pour les Ukrainiens et les Lithuaniens, qui a déjà donné un certain résultat.

La moindre somme sera reçue avec reconnaissance !

Désirant contribuer à l'établissement de bonnes relations entre les grands propriétaires polonais vivant en Ukraine et le peuple, un groupe d'Ukrainiens habitant la Suisse proposa à la comtesse Orlowska de former un comité de secours pour les victimes de la guerre en Ukraine.

Nous ne pouvons que regretter que, malgré toute la bonne volonté de la comtesse, ce projet n'ait pu être mis à exécution.

Comité de Secours pour les Victimes de la Guerre

sous la présidence

de M.M. Jhnatovitch; D. Dorochenko et V. Leonovitch.

Rue B. Podvalna, 36/12, Kiew (Petite Russie).

Société de secours

pour les victimes de la guerre en Ukraine

A MOSCOU

Sous la présidence de Mme N. KOCHITZ et de MM. I. ALTICHEVSKI et F. PAVLOVSKI, artistes des théâtres impériaux de Russie.

Fondé en 1896

Argus Suisse de la Presse

27, rue du Rhône, Genève.

Informations politiques, diplomatiques, littéraires, économiques, scientifiques, commerciales. Traductions de et en toutes langues. — Recherches. — Bureau de coupures de journaux.

MAZEPPA

La légende et l'histoire

Vie E.-M. de Vogüé

Si la fortune des vivants est parfois chose bien étrange, la fortune des morts n'est pas moins capricieuse. Ils sont là qui dorment derrière nous, des millions sur des millions, dans le vaste ossuaire de l'histoire; tirez du tas quelques figures extraordinaires qui ont empli le monde de lumière et de bruit; à tout le reste, semble-t-il, à tous les comparses du drame, la part de silence et d'oubli devrait être égale. L'injuste renommée ne le veut pas ainsi. Comme le pêcheur qui regarde la grève à marée basse et avise une coquille dans le sable, le poète, las de son temps, se penche un soir sur les siècles d'où la vie s'est retirée: je ne sais quoi lui désigne une figure entre mille, un nom qui sonne et brille dans le rythme du vers; le poète ramasse ce nom inconnu, l'enchaîne dans l'or et le diamant; voilà le cadavre obscur précipité en pleine gloire, ressuscité pour tous les enfants à venir, qui épèleront le mot magique avec respect.

C'est une application de la parole profonde qui surprend tant Nicodème, docteur en Israël, cette nuit où le Maître lui dit: «Il faut renaître une seconde fois pour entrer dans le règne de gloire: l'esprit souffle où il veut». La poésie est la seconde mère qui reprend les morts dans son sein et les recrée au hasard de sa fantaisie divine.

Ces pensées me venaient naguère en me promenant sous de vieux chênes plantés par Mazeppa. Si l'on eût questionné sur ce nom, dans les premières années de notre siècle, les quarante académiciens, on aurait risqué fort de les prendre au dépourvu. Depuis M. de la Harpe jusqu'à M. de Fontanes. Un jour, lord Byron ouvre un volume de Voltaire, y lit douze lignes qui prennent forme et couleur dans son imagination; des vers bientôt célèbres du poète anglais, le nom prédestiné rebondit dans une Orientale d'Hugo, dans un chef-d'œuvre de Pouchkine; les peintres s'en emparent, l'imagerie populaire le répand; depuis cinquante ans, il n'est pas un écolier qui ignore: Mazeppa personnifie à lui seul tout un grand pays, l'Ukraine, tout un peuple historique, le peuple kosak. Chaque été, quand je repars pour ces provinces, mes amis ne manquent pas de s'écrier: «Ah! oui, l'Ukraine, le pays de Mazeppa, où les Kosaks parcouraient la steppe, liés sur des chevaux sauvages!» Par exemple, ô mes amis, il ne faudrait pas vous en demander beaucoup plus long sur l'histoire du cavalier fantastique. Nous n'en voulons connaître que ce que nous a appris lord Byron.

Ayant habité un milieu où les souvenirs de l'hetman sont encore tout vivants dans la mémoire du peuple, j'ai eu la curiosité de chercher ce qui restait dans la légende à la clarté de l'histoire, ce que le thème poétique a gardé d'intérêt, ramené à la vérité de la prose. J'ai consulté les historiens de la Petite-Russie, MM. Kostomarov, Soloviev, Bantich-Kamenski; de leurs études critiques, le Mazeppa des poèmes sort à peine diminué; grand acteur dans une grande époque, homme de rêves tenaces et de passions ardentes, jetant ses amours au travers de sa politique, entraînant avec lui dans la tombe la dernière épopée du moyen âge oriental. Longtemps avant qu'elle inspirât Byron, cette épopée était chantée sous les trembles, au bord du Dnièpre, par les rhapsodes aveugles qui courent les villages d'Ukraine: ces Homères de la steppe se transmettent encore, par tradition orale, tout un cycle de légendes rattachées à la figure de Mazeppa.

Le nom d'Homère ne vient pas ici à l'aventure; rien n'est plus semblable au monde de l'«Odyssée» que les héros kosaks; ce sont les mêmes mœurs primitives, les mêmes exploits barbares, les mêmes ruses sauvages; l'astucieux Mazeppa a tous les traits du prudent Ulysse, comme les rhapsodes ukrainiens ont tous les traits de leur grand ancêtre. Et voilà bien l'ironie qui rit derrière tous les efforts de l'homme; on sait le grec, on a pâli sur les classiques avant d'écrire ses vers, tout cela pour rester loin de l'éternel modèle, tandis que des mendiants qui ignorent son nom retrouvent tout naturellement sa grandeur et sa sincérité.

1

«Celui qui remplissait alors la place (d'hetman) était un gentilhomme polonais, nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de Jean-Casimir et avait pris à sa cour quelque teinture des belles lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier

tout nu sur un cheval farouche et le laissa aller dans cet état. Le cheval, qui était du pays de l'Ukraine, y retourna et y porta Mazeppa à demi mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent; il resta longtemps parmi eux et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les cosaques; sa réputation, s'aggravant de jour en jour, obligea le czar à le faire prince d'Ukraine...»

Voilà le récit de Voltaire, d'où est sortie la légende d'Occident: récit légendaire lui-même, car un fait véritable y est pré-

L'Hetman IVAN MAZEPPA (1687-1709).



Il s'allia au roi Charles XII de Suède pour combattre les Russes et fut défait par ces derniers à Poltava. Sa carrière romanesque a inspiré beaucoup de poètes et d'artistes de tous les pays.

senté sous un jour faux: ainsi travesti, le Kosak Mazeppa n'est guère plus réel que l'Orosmane ou le Lusignan des tragédies. Sur ce texte Byron broda son étincelante fantaisie.

Nos pères se rappellent certainement la marche du poème, eux qui ont laissé leurs meilleurs rêves entre les pages de ce grand volume de Famine, où les dessins de Tony Johannot évoquaient les types romantiques des héroïnes albanaises, vénitiennes et andalouses. Les fils s'en souviennent-ils aussi bien? Ces fleurs de poésie sont déjà fanées; nous avons été à d'autres dieux, et le «chantre de Childe-Harold» compte, je crois, bien peu de fidèles dans notre génération.

Après le désastre de Poltava, Charles XII et Mazeppa errent dans les forêts; une nuit, les fugitifs inquiets veillent sous un chêne, près de leurs chevaux entravés; l'hetman pense lui-même sa monture, et le roi suédois complimente ce cavalier sans égal. «Maudite soit l'école où j'ai appris à monter à cheval!» répond Mazeppa; et il raconte à Charles l'aventure de sa jeunesse, en se tenant fidèlement au scénario fourni par Voltaire. C'est sur un cheval sauvage, natif d'Ukraine qu'on a lié le criminel d'amour; la bête affolée repart pour sa patrie, galopant jour et nuit; le récit s'empourne avec elle d'un souffle superbe, il court à travers les forêts, les steppes et les fleuves; l'agonisant voit fuir les mornes paysages, bientôt son regard se voile, la vie le quitte; les corbeaux impatients le frôlent de leurs ailes; le cheval s'abat épuisé; Mazeppa râle dans la nuit sous ce cadavre; il perd connaissance: une jeune fille kosak le recueille à demi mort et le soigne dans sa cabane. «C'est ainsi que l'insensé dont la rage voulait raffiner son supplice m'envoya dans ce désert, garrotté, nu et sanglant, ne se doutant pas que le ciel m'y préparait un trône.» — Mazeppa ne dit pas ce qui lui advint sur ce trône: son récit finit sur un trait d'humour byronien: «Le roi dormait déjà depuis une heure».

Si Charles XII ne s'était pas endormi et si le noble lord avait soupçonné ce qu'on peut appeler la seconde légende de Mazeppa, le poème se fût sans doute enrichi d'un deuxième chant, encore plus dramatique que le premier; mais celui-là était réservé à Pouchkine. Le poète anglais, manquant d'informations exactes, a dessiné une figure selon son rêve et n'a pu prétendre à faire revivre un caractère historique qui lui était inconnu. Là où le vieux Shakespeare, acharné à créer des âmes, eût fait palpiter un être de chair et de sang, Byron n'a prus qu'un magnifique sujet plastique.

Ceci est encore plus vrai du Mazeppa de Victor Hugo; dans l'Orientale consacrée au héros kosak, le personnage n'a que le rôle muet d'un mannequin de féerie, prétexte à décors éblouissants: éblouissants, mais bien hasardés, la couleur locale ce dogme de l'école romantique, est cavalièrement traitée dans cette pièce. Des pédants pourraient demander au grand poète dans quel cauchemar géographique il voyait cette Ukraine, «désert aride» de «sables mouvants», et les «monts noirs

liés en longues chaînes», et les «grands vautours fauves», et les «troupeaux de fumantes cavales»; un indiscret pourrait s'étonner d'apprendre que le cheval farouche devenu soudain docile aux exigences de la rime, est «nourri d'herbes marines». Ne soyons ni pédants ni indiscrets; le poète nous répondrait avec ces beaux vers de la fin de son ode:

Il traverse d'un vol, sur tes ailes de flamme,
Tous les champs du possible et les mondes de l'âme.

Il nous demanderait pourquoi, si les «Orientales» sont fausses, elles chantent encore dans notre mémoire comme la plus délicate musique qui ait grisé nos vingt ans.

Un poète russe, pleinement maître de son sujet, devait dépasser ses émules d'Occident et fixer à jamais la figure épique de Mazeppa: dans le chef-d'œuvre de Pouchkine, elle revit avec cette vérité intuitive du grand art, parfois plus vraie que la vérité même de l'histoire, suivant la juste remarque d'Alfred de Vigny. Je voudrais donner une idée de ce poème de «Poltava», qui reste l'un des meilleurs titres de gloire de son auteur: dans nulle autre de ses œuvres il n'a obtenu de sa belle langue plus de solidité, d'éclat et de mouvement; nulle part il n'a plus savamment épuisé toutes les richesses dramatiques d'un sujet, plus logiquement enchaîné des scènes où rien n'est dérobé à l'action et qui trahissent une secrète arrière-pensée de théâtre; il faudrait bien peu de remaniements pour que ces tableaux d'histoire vécussent au feu de la rampe.

J'en voudrais traduire quelques fragments, tâche décourageante, car notre prose française ne peut suivre ce mètre rapide, rassemblé sur lui-même, cette langue avare de mots, prodigue d'idées qui fait penser à du Tacite en vers.

Le poème de «Poltava» prend Mazeppa au déclin de ses jours et à l'apogée de sa gloire. Au début du premier chant, le vieux Katchoubey, un des grands chefs kosaks, est dans sa terre d'Ukraine; seigneur magnifique et opulent à la façon des rois pasteurs, maître de grands troupeaux et de vastes labours. De tous ces trésors, un seul lui tient au cœur, sa fille Maria.

Elle est fraîche comme une fleur de printemps grandie sous l'ombrage d'un chêne, svelte comme les peupliers sur les collines de Kiev. La grâce de ses mouvements rappelle tour à tour l'élan rapide de la biche, le port du cygne sur les eaux désertes. Sa gorge est blanche comme l'écume du lait; telles que des nuages sur le ciel, des boucles de cheveux assombrissent son front altier; ses yeux ont l'éclat de l'étoile, ses lèvres le pourpre de la rose.

Mazeppa, tout chargé d'ans et de travaux, a porté au baptême l'enfant de son compagnon d'armes; il l'a vu grandir à la table où l'on festoyait en racontant les anciens combats; il se prend à l'aimer de l'impitoyable amour qui revient parfois aux vieux cœurs, «forgés au feu des passions». Katchoubey s'indigne à la demande de l'hetman; il dit de lui, et presque dans les mêmes termes, ce qu'Hernani disait de don Ruy Gomez:

O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,
Pour achever sa route et finir sa journée
A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,
Prendre une jeune fille!

La jeune fille pense autrement; elle est subjuguée par cette voix qui lui a conté tant d'exploits fameux: la gloire n'est-elle pas une éternelle jeunesse, la force une toute-puissante séduction? Les parents repoussent une union, sacrilège aux yeux de l'Eglise, entre la filleule et le parain. Une nuit, on entend le sabot d'un cheval fuir dans la steppe... Le lendemain, la chambre de Maria est vide; Katchoubey s'éveille désespéré, déshonoré. Quelle sera sa vengeance contre le ravisseur? Un coup de sabre ne le contenterait pas, il lui faut mieux, la hache du bourreau. Précisément, Mazeppa conspire en grand secret la révolte contre le tsar; Katchoubey est l'un de ses rares confidents.

C'était aux jours troublés où la jeune Russie, rassemblant sa force dans la lutte, grandissait avec le génie de Pierre. Il lui fut donné au dur maître dans la science de la gloire; elle reçut du paladin suédois plus d'une leçon imprévue et sanglante. Mais, dans l'épreuve d'une longue disgrâce, subissant les coups de fortune, la Russie se consolida. Ainsi le pesant marteau, broyant le verre, forge l'acier.

Le roi de Suède marche sur Moscou, et l'hetman lie avec lui de ténébreux complots. Le portrait du vieux conspirateur est superbe, comme ces figures noires du Tintoret qui peuplent les palais vénitiens. Tandis que tout fermentait en Ukraine et que la jeunesse agitait ses armes pour la liberté, Mazeppa temporise.

La vieillesse va d'un pas prudent, le regard soupçonneux... Elle ne décide pas à la hâte ce qui est possible ou ne l'est pas. Qui sondera le fond d'une mer prise sous les glaces immobiles? Qui descendra dans l'abîme sinistre de cette âme insidieuse? Les pensées, dans cette âme, sont le fruit des passions vaincues; elles gisent profondément ensevelies, et le

projet ancien mûrit, solitaire. Mais plus Mazeppa est perfide, le cœur plein de fourbe et de mensonge, plus il affecte des façons dégagées et un naturel ouvert. Avec quel art il sait, sans se livrer, deviner et séduire les cœurs, conduire les esprits, arracher le secret d'autrui! Avec quelle fausse bonhomie le vieillard enjôle à sa table les autres vieux et regrette devant eux les anciens jours! Il célèbre la liberté avec les indépendants, fronde le pouvoir avec les mécontents, verse des larmes avec les furieux et tient aux sots des discours pleins de sens. Ils sont bien peu, sans doute, ceux qui le connaissent tel qu'il est: esprit indomptable, toujours prêt à frapper son ennemi par force ou par trahison, n'ayant de sa vie oublié une injure; vicillard hautain, qui porte loin ses visées criminelles, n'a pas de mémoire pour le bienfait, n'a rien de sacré, n'aime rien, méprise la liberté, verse le sang comme l'eau et ne connaît pas de patrie.

Mais la vengeance de Katchoubey veille, doublée de celle d'une mère inconsolable. Est-ce de Shakespeare, ce petit tableau, et s'agit-il de quelque lady Macbeth?

Possédée d'une colère de femme, l'épouse impatiente attise la rancune de l'époux. Dans le silence de la nuit, sur leur couche, elle se

Types populaires de l'Ukraine



Jeune fille du district de Kiev (photographie par V. Matvieiev).

lève comme une apparition, lui murmurant les paroles de vengeance et de reproche; elle répand des pleurs, l'encourage, lui arrache des serments, et le sombre Katchoubey jure.

Aidé par Iskra, son plus sûr ami, le malheureux père saisit quelques fils du complot; un jeune Kosak, refusé jadis par Maria et toujours épris d'elle, s'offre à porter la dénonciation au tsar. La course du messager, la nuit, à travers la steppe, permet au poète de couper la trame sévère du récit en y introduisant une sorte de ballade. L'allure plus libre, où le vers galope avec le cavalier. Pierre, dans sa confiance aveugle, refuse de croire à la dénonciation et la renvoie à Mazeppa, en l'autorisant à châtier les calomnieux à son gré. L'hetman frémit du péril qu'il a couru, proteste de sa loyauté auprès du tsar, et décrète le supplice des deux audacieux.

Ici commence le second chant, le morceau le plus achevé peut-être que la langue russe ait encore vu éclore dans la poésie de grand style. — Maria est dans les bras de son maître. Avec des câlineries d'amour, elle le presse de lui confier les pensées noires qui le tourmentent. Mazeppa vaincu, s'ouvre en partie sur ses projets politiques; puis, en proie à une lutte sourde, il demande brusquement à la jeune femme: «Qui t'est le plus cher, de ton père ou de ton époux? Si l'un de nous deux devait périr et que tu fusses notre juge, qui condamnerais-tu?» Maria s'effraie de ces étranges questions et le supplie de ne pas la torturer; il insiste, impitoyable; sans comprendre, elle lui répond qu'elle est toujours prête à tout sacrifier pour lui. Pendant que se joue ce drame intime

Traquille est la nuit d'Ukraine, limpide est le ciel. Les astres brillent. L'air assoupi ne sait pas vaincre sa langueur. A peine tremblent les feuilles des peupliers argentés. Là-haut, la lune serène rayonne sur Biélo-Tserkof, éclairant le vieux château et les jardins des vaillants hetmans.

Ces vers, d'une forme exquise dans l'original, sont passés en proverbe dans toute la Russie du sud. Ils peignent admirablement la beauté de ces nuits d'Ukraine, qui m'ont rappelé tant de fois les nuits d'Orient. Mais que vaudraient ici les commentaires? Pour comprendre la poésie de ces mots, il faut avoir vécu dans la steppe, veillé dans son silence vierge, suivi les ombres frissonnantes des peupliers blancs sur les lentes rivières qui vont au Dnièpre.

¹ Ce qui est une erreur de Voltaire. Mazeppa provenait d'une noble famille cosaque. (Ned.)

Il y a dans la vieille byline russe du « Livre Bleu » un mot qui rend bien la solennité de ces belles ténèbres. « Pourquoi la nuit est-elle noire ? se demande le roi David : La nuit est noire des pensées du Seigneur. » Le moine incompris qui a écrit cela était un grand poète.

Les vers de Pouchkine sont plus doux : ils reviendront interrompre l'action du drame, de loin en loin, coupant soudain les scènes de violence et d'angoisse, comme le grand cadre de nature sereine où se meuvent les figures des hommes. Telle, dans les chefs-d'œuvre de la scène lyrique, la mélodie fondamentale erre sur toute la partition ; on l'entend chanter en sourdine sur les flûtes de l'orchestre, pendant les éclats de passion du récitatif et des chœurs.

La mélodie nous introduit cette fois dans la prison où Kotchoubey attend le supplice, à quelques pas de la chambre où sa fille dort près de Mazeppa. Un séide de Phtman, le farouche Orlik, vient tourmenter le vieux Kosak dans son cachot pour lui faire confesser le lieu où sont cachés ses trésors. « Mes trésors ? répond Kotchoubey, j'en avais trois ; mon honneur : vous me l'avez pris dans la chambre de torture ; ma fille : Mazeppa me l'a volée ; ma vengeance : et ce trésor-là je le porte à Dieu. » L'émissaire ne se paie pas de cette réponse et appelle le bourreau pour recommencer la question. A ce moment, Mazeppa, aux prises entre sa colère et son amour pour Maria, inquiet du coup qu'il va lui porter, s'échappe d'après elle et descend dans ses jardins ; je traîne sans rien passer : on jugera par ce morceau de la rapidité de l'action.

Traquille est la nuit d'Ukraine, limpide est le ciel. Les astres brillent, l'air assoupi ne sait pas vaincre sa langueur. A peine tremblent les feuilles des peupliers argentés. Mais d'étranges pensées assombrissent l'âme de Mazeppa. Comme des yeux accusateurs, les étoiles de la nuit regardent ironiquement ; comme des juges, les peupliers rapprochent leurs rangs, secouant lentement leurs têtes et murmurent entre eux ; l'ombre de la chaude nuit d'été l'opresse comme les ténèbres d'un cachot.

Soudain... un faible cri... une sourde plainte, partie de la tour, semble-t-il, vient frapper son oreille. Est-ce une chimère de son imagination, l'appel d'un hibou, le glapissement d'un fauve ? Est-ce un gémissement de torture ou quelque autre son ? Le vieillard ne peut maîtriser son trouble ; au faible cri dont l'air vibre encore, il répond par un autre, — par ce cri dont il assourdissait jadis les champs de bataille, dans l'ivresse du sang, quand avec Zabiciy, avec Giamaliç, avec « lui... » avec ce même Kotchoubey... il galopait dans le feu de la mêlée.

La bande pourpre de l'aurore sur les nuages illuminés. Au loin brillent les vallées, les collines, les moissons, les crêtes des bois et les vagues du fleuve ; de bruit joyeux du matin s'élève, l'homme se réveille. — Maria respire doucement, encore enveloppée de sommeil ; elle entend au travers d'un vague rêve que quelqu'un s'approche et touche ses pieds. Elle s'éveille mais aussitôt sa paupière se referme dans un sourire, sous l'éclat du rayon matinal. Maria tend les bras, et, d'une voix tendre, assoupie, elle murmure : « Est-ce toi, Mazeppa ? » Mais c'est une autre voix qui lui répond... O Dieu ! elle tressaille, elle regarde... sa mère est devant elle.

LA MÈRE

Tais-toi, tais-toi, ne nous perds pas. La nuit, je me suis glissée jusqu'ici à la dérobée : je t'apporte mes larmes et une prière. C'est aujourd'hui le supplice. Seule tu peux adoucir les bourreaux. Sauve ton père !

LA FILLE

Quel père ? Quel supplice ?

LA MÈRE

Ignorerais-tu jusqu'à présent ? Non, tu ne vis pas dans un désert, tu vis dans le château de Phtman, tu dois connaître sa force redoutable, le châtimement qu'il tire de ses ennemis, la confiance du tsar en lui. Je le vois bien, tu reines ta triste famille pour Mazeppa ; je l'éveille en plein sommeil, tandis que s'exécute l'atroce sentence, qu'on lit l'arrêt, qu'on apprête pour ton père la hache... ? Je le vois, nous sommes étrangers l'une à l'autre... Maria, ma fille, reviens à toi ! Cours, tombe à ses pieds, sauve ton père, sois notre ange. Ton regard lèvera les mains des assassins, pour toi elles laisseront échapper la hache. Presse, exige : Phtman ne te refusera pas. Pour lui tu as oublié ton honneur, ta famille, ton Dieu...

LA FILLE

Que m'arrive-t-il ? Mon père... Mazeppa... le supplice... ma mère ici, dans ce château, avec une prière... Non, je deviens folle, ou c'est un cauchemar.

LA MÈRE

Non, non, il n'y a ici ni cauchemar, ni rêves... Ne sais-tu donc pas que ton père, furieux, ne pouvant supporter la honte de sa fille, affamé de vengeance, a dénoncé Phtman au tsar ? Ne sais-tu pas que l'atroce torture l'a fait se démentir, s'accuser de complots et de calomnies honteuses et que, victime de sa jalousie ténébreuse, il a été livré à son ennemi pour mourir ? Que devant toute l'armée kosake, — si la droite puissante du Seigneur ne le

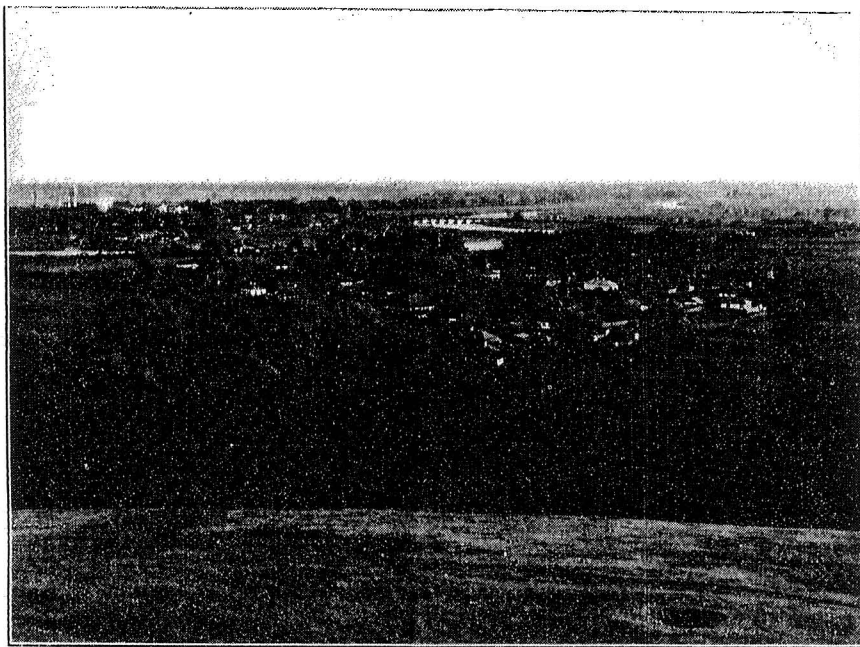
protège pas, — il doit être aujourd'hui même supplicié ? qu'il est là, enfin, dans un cachot de cette tour ?

LA FILLE

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Aujourd'hui ! mon malheureux père...

Et la jeune fille retombe sur sa couche, comme tombe un cadavre glacé.

Les casques reluisent. Les lances étincellent. Les tambours battent. Les serduques**) galopent. Les régiments s'alignent sur un front. La foule grossit, les cœurs tremblent. La route, couverte d'un flot de peuple, semble une queue de serpent qui s'agit. Au milieu d'un champ, l'échafaud sinistre, sur la plate-forme se promène et s'égare le bourreau, attendant impatiemment les victimes ; tantôt ses mains blanches soulèvent en jouant la lourde hache, tantôt il plaisante avec la canaille en liesse. Tout se fonde dans une grande rumeur, les



Le champ de bataille de Poltava.

cris des femmes, les injures, les rires, les chuchotements.

Soudain, une exclamation s'échappe de toutes les bouches ; puis tout se tait. On n'entend plus, dans l'effrayant silence, qu'un bruit de pas de chevaux. Entouré de ses gardes et des Anciens, Phtman redouté s'avance au galop de son cheval noir. Là-bas, sur la route de Kiev, une charrette vient. Tous les regards se portent vers elle, anxieux. Là, réconcilié avec le ciel, fort de sa foi puissante, est assis l'infortuné Kotchoubey ; Iskra est à ses côtés, calme, indifférent, comme un agneau marqué par le sort. La charrette s'est arrêtée. Les voix graves des chœurs entonnent la prière, la fumée des cierges tourbillonne ; à voix basse, le peuple prie pour le repos de l'âme des malheureux. Les voici, ils viennent, ils montent. Kotchoubey se signe et se couche sur le billot. Ces milliers d'hommes sont muets, comme s'ils étaient dans la tombe. La hache brille en s'abaissant, la tête a roulé. « Ha ! » fait la multitude. Une seconde tête roule sur la première en élançant les yeux. Le sang rougit l'herbe ; le bourreau, content de sa besogne, saisit les deux têtes par les cheveux et, le bras tendu, il les secoue sur le peuple.

Justice est faite. La foule insouciance se disperse, regagnant ses demeures, et déjà chacun s'entretient de l'éternel souci, le travail du jour. Le champ se vide peu à peu. Alors, sur la route encombrée, on voit deux femmes accourir. Harassées, poudrées, elles se hâtent vers le lieu du supplice et semblent possédées de terreur. « Trop tard ! » leur dit quelqu'un en montrant du doigt la prairie. Là, on démolit l'échafaud ; un prêtre en chasuble noire lit des prières et deux Kosaks chargent sur une télégonne un cercueil de chêne.

Rentré dans sa demeure, Mazeppa s'informe en vain de Maria ; en vain il lance des courriers sur toutes les routes ; la trace des deux femmes s'est perdue ; Phtman reste seul.

Après le drame privé, le troisième chant nous donne le drame historique, le châtimement du criminel, la victoire du tsar. Mazeppa lève le masque et rejoint le roi Charles XII : Pierre accourt, les armées se joignent, et le récit de la bataille de Poltava se déroule en vers d'un beau souffle épique ; malheureusement le thème n'est pas neuf ; le choix des détails nous fait souvenir des grands modèles homériques et virgiliens, mais c'est déjà trop qu'on doive se souvenir. Ce point culminant de l'action me plaît moins que ce qui précède.

Après la défaite, Charles et Mazeppa fuient dans la steppe, côte à côte, abandonnés. Une nuit, Phtman passe devant la maison déserte de Kotchoubey et se rappelle une autre course, une autre nuit, celle où il emportait sa fiancée ravie. Ainsi songeant, il s'endort au bord du Dnièpre ; une femme s'approche : le tour infiniment habile du récit laisse douter si c'est en rêve ou en réalité. Cette femme, on le devine. C'est Maria ; la triste apparition dit des paroles de folie, ne reconnaît pas le proscrit et s'enfuit loin de lui dans les

ténèbres. Les deux vaincus disparaissent à leur tour au delà des frontières de la patrie.

Tel est le squelette de ce poème de « Poltava », qui ferme le cycle de poésie rattaché au nom de Mazeppa et ouvert jadis par les rhapsodes d'Ukraine. J'ai dit comment ils avaient fixé la légende bien avant nos poètes modernes. Pour des causes que la suite du récit fera comprendre, Mazeppa est durement traité par la complainte populaire ; dans ces compositions naïves, il tient le rôle du traître Ganelon dans notre cycle carlovingien. Le héros, le Roland des Kosaks, c'est le vaillant Paléi, toujours en lutte contre Phtman. Mazeppa s'est emparé de lui par trahison et l'a fait exiler en Sibérie ; la chanson petite-russienne va l'y consoler. Ecou-



Le champ de bataille de Poltava.

tez la tristesse du Kosak, aussi simple, aussi grande peut-être que la douleur d'Achille, assis à l'écart près des flots blanchissants.

Paléi en Sibérie.

Le soleil se lève haut, il se couche bas : où languit maintenant le pane*) Sémion Paléi en Sibérie ?...

— Ah ! Tchoura, mon fidèle Tchoura ! Allons jusqu'à la chapelle, nous prions Dieu. Je prierai Dieu et je saluerai les saints ; j'ai dépeint de chagrin, comme si j'étais déjà un vieux, je dois prier, pour que le Miséricordieux prenne en pitié mon âme pécheresse.

Tchoura lui jeta sur les épaules un caftan gris : il lui mit dans la main un bâton de sapin. Le pane Sémion Paléi s'en alla prier Dieu... mais il ne pria guère, il s'attrista...

Paléi s'en revint à la maison ; il s'assit sur le perron, et il joua sur sa bandoura : « Misère de vivre en ce monde ». D'autres oublient le salut de leur âme et portent des caftans brodés d'or ; lui, il est en Sibérie, comme un chêne dans le taillis, seul, tout seul...

J'ai cité cette byline, qui m'a paru la plus belle de toutes. Celles qui se rapportent directement à Mazeppa ne sont qu'une longue imprécation contre « le traître, le chien, le musulman ». Ce sujet n'est pas nouveau pour les lecteurs français : M. Rambaud l'a touché dans ses études sur le cycle petit-russien ; là où a passé cet écrivain si informé de lettres russes, il ne reste rien à glaner. Aussi bien nous nous sommes attardés avec les poètes ; quittons-les pour demander à des témoins plus sévères ce qu'il faut penser de Mazeppa, de sa légende, des deux romans d'amour entre lesquels elle a grandi : les historiens vont nous le dire.

M. Carl Lindhagen, maire de Stockholm, député au Riksdag, a envoyé par l'intermédiaire de M. J. Gabrys, directeur de l'Union des nationalités, à la conférence pour la paix durable à Berne (14-18 décembre) un rapport concernant les nationalités atteintes par la guerre.

Voici le texte de la lettre de cet homme éminent qui a été jointe à ce rapport : A la Conférence pour la paix durable à Berne les 14-15 décembre 1915.

Le soussigné — élu comme délégué à la conférence par la Société suédoise de la paix et de l'arbitrage, mais probablement empêché de venir — se permet de proposer à la conférence d'adhérer aux résolutions ci-jointes, acceptées par le Congrès général suédois et présentées à tous les parlements et à tous les gouvernements. Parmi ces résolutions je recommande à l'attention de la conférence de Berne tout particulièrement celles qui sont distinguées par des traits dans l'exemplaire ci-joint.

Aux questions des nationalités qui sont à l'ordre du jour actuellement comme celles de la Pologne, de la Finlande, de l'Alsace-Lorraine, et du Schleswig du nord, il

*) « Seigneur », en polonais et en petit-russien.

faut ajouter encore les questions de la Lithuanie, de l'Ukraine et de l'Arménie, et une solution rationnelle de la question balkanique par une division des États dans la mesure du possible, faite conformément au principe des nationalités.

Enfin je me permets de proposer que la conférence se déclare pour une langue du monde facilement accessible et par une convention internationale introduite dans toutes les écoles du monde.

Stockholm, le 24 octobre 1915.

Carl Lindhagen, maire de Stockholm, membre du Parlement suédois.

Opinion d'un Polonais

sur le peuple ukrainien.

Un professeur polonais connu, le Dr Franz Bujak, qui n'est pas un grand ami des Ukrainiens, donne, dans son livre sur la Galicie, paru à Cracovie en 1908, les caractéristiques suivantes sur le folklore de l'Ukraine.

« La culture ruthène est plus riche et plus fortement cristallisée que la polonaise. Le surplus lui est fourni par les nombreuses chansons populaires (dumki) dont les Ruthènes, ainsi que les Serbes possèdent le plus grand nombre parmi les autres peuples slaves, et par l'ornementation qui provient des mêmes éléments que la polonaise, mais qui est plus développée que celle-ci. La grande importance de l'art et de la poésie lui donne une certaine tendance idéaliste d'après laquelle la vie, en somme, n'est ni une lutte pour l'existence, ni un déploiement d'énergie vitale et économique, mais plutôt une affaire de sentiment. Ceci nous rappelle la manière de concevoir la vie de certaines classes dans les pays très civilisés, qui jouissent d'une grande prospérité, et nous prouve que cette culture est très ancienne. Comme nous l'apprennent l'archéologie et l'histoire, elle a été créée du temps des influences grecques et orientales. »

Bibliographie.

« Pro Lithuania », bulletin mensuel du bureau d'information de Lithuanie, nos 8-9, vient de paraître à Lausanne.

Cette revue paraissait jusqu'à présent à Paris, mais comme la rédaction elle-même l'annonce, les rigueurs de la censure y sont devenues telles qu'il n'était plus possible d'y continuer l'édition.

La rédaction de *Pro Lithuania* exprime l'espoir de trouver en Suisse la plus large hospitalité et de gagner à sa cause les sympathies du noble peuple suisse, qui donna lui-même tant d'exemples de son amour de la liberté et de l'indépendance.

Dans l'édition *La Lithuanie aux Lithuaniens* l'auteur affirme que la Lithuanie n'a pas eu la gloire de la Belgique, qui a converti la France de son propre corps et cependant elle a joué le même rôle à l'égard de la Russie. Tandis que la Belgique s'est acquise une gloire immortelle, la Lithuanie a vu même jusqu'à son nom supprimé par les Russes et actuellement celui-ci est évité avec insistance dans les communiqués et les rapports officiels. En terminant l'auteur déclare : « Tout comme la Belgique et la Pologne, dont les sacrifices sont identiques aux siens, le peuple lithuanien attend de l'équité des grandes puissances une juste réparation et la reconnaissance de son indépendance avec des garanties collectives suffisantes. »

Un article entre autres attire notre attention, un polémique avec *Le Temps* qui, dans un article intitulé « On joue au roi » se raille de la question lithuanienne soulevée par l'occupation allemande de la Lithuanie. L'auteur C. R. après avoir prouvé toute l'incompétence du rédacteur du *Temps* sur la question lithuanienne dit que le peuple lithuanien, en raison de sacrifices énormes qu'il a faits dans cette guerre, est fermement décidé à exiger la réalisation de ses aspirations nationales et à ne plus subir de joug oppressant de la part d'aucun de ses voisins, ni celui des Russes ni même des Polonais.

Dans une série d'articles sur l'évacuation et le traitement des réfugiés en Russie nous lisons les scènes de châtiments des malheureux réfugiés lithuaniens, ukrainiens, juifs, chassés de leur pays natal par les troupes russes en retraite. Ensuite dans une série d'articles *La guerre en Lithuanie* nous trouvons un tableau assez exact de ce que la guerre a fait de ce pays jadis florissant.

Livres et journaux reçus par la Rédaction

Ukrainskyi naukovi zbirnyk (Recueil de la Société ukrainienne de Sciences de Kiev), Moscou, 1911 ; *Revue de Hongrie*, 15 octobre 1915 (Budapest) ; *Ma doca* (Bucarest) ; *Le Mouvement pacifiste*, n° 7 9 (Berne) ; *Polsische Blätter*, n° 3 (Berlin) ; *Falk Konitz* ; *L'Allemagne et l'Albanie* (Lausanne) ; *Russia, Poland and Ukraine* (Jersey City) ; *Pro Lithuania* (Lausanne) ; *Donzov* ; *Gross Polen und die Zentralmächte* (Berlin).

Vient de paraître :

L'UKRAINE SOUS LE PROTECTORAT RUSS

par Boris-L. NOLDE

Professeur à l'Institut de Pierre-le-Grand, à Pétersbourg. Avec portraits des Hetmans de l'Ukraine.

Prix : 1 fr. 50.

En vente à la librairie Payot & Cie, Lausanne, à la rédaction de « L'Ukraine. »

L'UKRAINE

23, Avenue de la Gare, Lausanne (Suisse)

Prix d'abonnement :

Un an, 10 fr. ; 6 mois, 5 fr. ; 3 mois, 2 fr. Prix du numéro : 20 centimes.

Editeur : W. Stepankowski.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

*) Mérimée observait judicieusement que le latin peut seul reproduire l'ordre et l'énergie de certaines phrases russes. Voici exactement le vers de Pouchkine, avec la gradation savante de ses quatre mots : « Quando parata patri securis ». On voit tomber la hache.

**) On appelait ainsi une compagnie de gardes que Mazeppa s'était formée. Voir plus loin.